

fond à l'entrée occidentale de la rade; et de là cet endroit a pris et conserve encore aujourd'hui le nom de *porte des Madjous*. Alors on bâtit un *ribât* <sup>1</sup> à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville d'Arzilla, et l'on y accourut de toutes parts.» On voit donc qu'Arzilla a été dans l'origine une espèce de citadelle ou de forteresse, destinée à protéger la côte occidentale de l'Afrique contre les invasions des Normands.

Le second passage de Becrî (p. 92 éd. de Slane) est conçu en ces termes: «Les Madjous (que Dieu les maudisse!) débarquèrent près de Nécour dans l'année 244 (19 avril 858 — 7 avril 859). Ils prirent la ville, la pillèrent et réduisirent ses habitants en servitude, à l'exception de ceux qui s'étaient sauvés par la fuite. Parmi leurs prisonniers se trouvèrent Amar-rahmân <sup>2</sup> et Khanoula, filles de Wâkif ibn-Motacim ibn-Çâlih. L'imâm Mohammed ibn-Abdérâme les racheta. Les Madjous restèrent huit jours à Nécour <sup>3</sup>.»

---

1) «Les *ribâts* étaient primitivement des casernes fortifiées que l'on construisait sur les frontières de l'empire. Outre les troupes qu'on y entretenait, des gens pieux s'y rendaient pour faire le service militaire et obtenir ainsi les mérites spirituels qui sont attachés à la guerre faite contre les infidèles. La pratique de la dévotion y occupait leurs moments de loisir.» M. de Slane, dans le *Journ. asiat.*, III<sup>e</sup> série, t. XIII, p. 168.

2) Littéralement: *la servante du Miséricordieux*. Ce nom est, pour ainsi dire, le féminin d'Abdérâme.

3) Ibn-Khaldoun, dans son *Histoire des Berbers* (t. I, p. 283 du texte, t. II, p. 139 de la traduction), parle aussi de la prise de Nécour par les Normands, mais par un étrange anachronisme, il place

Ce texte est important à cause de la date qu'on y trouve. Becrî place la prise de Nécour en 244 de l'Hégire, 858 de notre ère. Ibn-al-Coutîa fixe la seconde invasion des Normands à la même année, et je crois que leur expédition, qui dura plusieurs années, commença réellement en 858. En second lieu, le récit de Becrî sert à corriger les renseignements que donne Ibn-al-Coutîa (voyez plus haut, p. 285). D'après cet auteur, les Madjous s'emparèrent de Nécour en 844; il ajoute qu'ils firent prisonnier le prince qui y régnait et que ce prince fut racheté par le sultan d'Espagne Abdérame II. Tout ceci est inexact. D'abord ce n'est pas en 844, mais en 858, que Nécour a été pris. Ensuite, le prince lui-même n'est pas tombé au pouvoir des Normands, mais deux de ses parentes (le prince, Saïd ibn-Idrîs, était leur oncle à la mode de Bretagne), et ces princesses ont été rachetées, non par Abdérame II, mais par son fils et successeur, Mohammed.

Revenons maintenant à Ibn-Adhârî. En disant que les Normands avaient déjà perdu quarante de leurs navires avant de retourner vers la côte d'Espagne, cet auteur a sans doute en vue l'affreuse tempête qui assaillit la flotte des Normands à leur retour d'Italie et dont parle Benoît de Sainte-Maur. Ibn-Adhârî dit

---

cet événement un siècle trop tôt (en 144). Il ajoute que les Normands furent expulsés de Nécour par les Berbers-Berânis.

encore que les Normands hivernèrent en France. L'évêque Prudence atteste aussi que ce fut en Provence qu'ils passèrent l'hiver<sup>1</sup>. Il ajoute qu'ils s'établirent sur l'île de Camaria, c'est-à-dire sur le delta ou triangle formé par les deux principales branches du Rhône près de son embouchure, un peu au-dessous d'Arles, et qu'on appelle aujourd'hui la Camargue; mais il est à remarquer que l'auteur arabe nous apprend que cet endroit a conservé quelque temps le nom des Normands. Il est possible que le nom des pirates soit resté à la Camargue jusqu'à l'époque où Ibn-Adhârî écrivait, c'est-à-dire jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle; mais il ne faut pas oublier que cet écrivain n'est qu'un compilateur qui abrège les chroniques plus anciennes, ou qui les copie textuellement. Selon toute apparence il s'est borné ici à copier Arîb, sa source principale, et cet auteur florissait dans le X<sup>e</sup> siècle.

L'invasion des pirates dans la province de Todmir (Murcie) eut lieu, je crois, dans l'année 860. C'est du moins sous cette année que l'évêque Prudence parle de l'invasion des Normands dans l'est de l'Espagne<sup>2</sup>. Les chroniqueurs arabes ont placé sous une seule an-

1) Sous l'année 859 : « Piratæ Danorum longo maris circuitu, inter Hispanias videlicet et Africam navigantes, Rhodanum ingrediuntur, depopulatisque quibusdam civitatibus ac monasteriis in insulâ Camariâ sedes ponunt. »

2) « Hi vero Dani, qui in Rhodano morabantur, usque ad Valentiam civitatem vastando perveniunt; unde, direptis quæ circa erant omnibus, revertentes ad insulam in quâ sedes posuerant, redeunt. »

née tout ce qu'ils savaient sur les invasions de cette époque ; mais nous avons vu que Sébastien de Salamanque atteste que leur expédition dura trois ans. Je crois même qu'elle dura plus longtemps. Elle commença, d'après les témoignages fort respectables d'Ibn-al-Coutîa et de Becrî, dans l'année 858, et, d'après Prudence, les Normands passèrent de nouveau sur la Camargue l'hiver de 860 à 861. D'ailleurs Hincmar de Rheims semble donner à entendre que les Normands qui avaient été en Espagne, et qui, réunis à d'autres, attaquèrent la Bretagne dans l'année 862, n'étaient retournés que peu de temps auparavant sur les côtes occidentales de la France <sup>1</sup>.

Au passage d'Ibn-Adhârî j'ajouterai celui de Nowairî, qui est conçu en ces termes :

« *Récit de l'invasion des Madjous dans l'Espagne musulmane.* Dans l'année 245, les Madjous vinrent attaquer l'Espagne dans leurs navires. Ils arrivèrent dans la province de Séville, et s'étant emparés de sa capitale, ils y brûlèrent la grande mosquée. Puis ils passèrent en Afrique, après quoi ils retournèrent en Espagne, et les troupes de Todmir ayant pris la fuite, ils se rendirent maîtres de la forteresse d'Orihue-la. Puis ils s'avancèrent jusqu'aux frontières de la

---

1) « *Refectis navibus, Dani per mare petentes per plures classes se dividunt, et prout cuique visum est, in diversa velificant; maior autem pars Britannos, qui Salomone duce habitant in Neustriâ, petit, quibus et illi iunguntur, qui in Hispaniâ fuerant.* »

France, et, faisant des incursions dans ce pays, ils obtinrent beaucoup de butin et de prisonniers. Pendant leur retour, ils rencontrèrent la flotte de l'émir Mohammed, et ayant engagé un combat avec elle, ils perdirent quatre de leurs vaisseaux, dont deux furent brûlés; ce qui se trouvait dans les deux autres tomba entre les mains des musulmans. Alors les Madjous commencèrent à combattre avec fureur, de sorte qu'un grand nombre de musulmans moururent en martyrs.

« Les Madjous allèrent jusqu'à la ville de Pampelune et firent prisonnier le Franc Garcia, le seigneur de cette ville. Celui-ci se racheta moyennant quatre-vingt-dix mille dinârs. »

En disant que la mosquée de Séville fut brûlée par les Normands pendant cette expédition, Nowairî a confondu cette dernière avec celle de 844, ou bien il a copié négligemment l'auteur qu'il avait sous les yeux. Ibn-Khaldoun (fol 9 r.), qui dit à peu près la même chose que Nowairî, n'est pas tombé dans cette erreur. « Les Madjous, dit-il, débarquèrent à Séville et ensuite à Algéziras où ils brûlèrent la mosquée <sup>1</sup>. » Rodrigue de Tolède a trouvé la même chose dans l'auteur arabe qu'il traduisait, mais il n'a pas compris cet auteur, puisqu'il dit : « Eodem anno sexaginta naves a Normannia advenerunt, et Gelzirat, Alha-

1) ونزلوا باشبيلية والجزيرة واحرقوا مسجدها 1)

dra, et Mezquitas, undique deductis spoliis, cæde et incendio consumpserunt.» Sa bévue a eu des suites fâcheuses, car au lieu de dire que les Normands brûlèrent la mosquée (*mezquita* en espagnol) d'Aldjezira al-khadhrâ (tel est le nom arabe d'Algéziras), plusieurs savants, M. Werlauff entre autres, ont écrit que les pirates «pillèrent les villes d'Algéziras, d'Alhadra dans l'Estrémadure portugaise, et de Mosquitella en Beira.»

Il est fort remarquable que Nowairî et Ibn-Khaldoun disent que les Normands pénétrèrent jusqu'à Pampe-lune et qu'ils firent prisonnier Garcia, roi de Navarre <sup>1</sup>. Je ne vois nulle raison pour révoquer en doute l'exactitude de ce renseignement, que l'on ne trouve, je crois, nulle part ailleurs. On sait que les Normands ne ravageaient pas seulement les côtes, mais qu'ils pénétraient souvent dans l'intérieur des terres, et d'un autre côté il est certain, malgré l'obscurité presque impénétrable qui couvre l'ancienne histoire de Navarre, qu'à cette époque Garcia, fils d'Iñigo, régnait sur ce pays. D'après une charte citée par Traggia <sup>2</sup>, ce Garcia, fils d'Iñigo, était contemporain

---

1) Dans le man. de Leyde d'Ibn-Khaldoun on lit par erreur شلونة. La bonne leçon بنبلونة se trouve dans le man. de Paris. Au reste, Ibn-Khaldoun dit que Garcia paya 70,000 (et non 90,000) dînârs pour sa rançon.

2) Dans le *Diccionario geogr.-histor. de España* por la Academia de la historia, t. II, p. 92 a.

de Galindo (II) d'Aragon, et ce dernier vivait réellement à l'époque dont il s'agit, les études que j'ai faites sur le manuscrit de Meyá me l'ont prouvé. D'après un autre titre, cité par Moret <sup>1</sup>, le roi Garcia, fils d'Iñigo, était contemporain de l'évêque de Pampelune Willesind et de l'abbé de Leyre Fortunio, lesquels sont nommés tous les deux par un auteur de ce temps, à savoir Euloge de Cordoue. Enfin les historiens arabes <sup>2</sup> donnent des détails sur une expédition que le sultan Mohammed fit faire, dans l'année 860 ou dans l'année suivante, contre le roi de Navarre *Garcia, fils d'Iñigo*.

Avant de quitter ce sujet, je dois encore faire observer que dans le seul volume qui nous reste des Annales d'Ibn-Haiyân, il est aussi parlé incidemment de cette invasion. Donnant la liste de ceux qui étaient en révolte contre le sultan Abdallâh, Ibn-Haiyân nomme parmi eux le renégat Saranbâkî (Sadoun ibn-Fath), et il dit entre autres choses (man. d'Oxford, fol. 17 v.) <sup>3</sup>: « Sous le règne de Mohammed, il fut fait prisonnier par les Madjous qui avaient débarqué sur la côte occidentale de l'Espagne. Il fut racheté par

1) *Investigaciones*, p. 321.

2) Ibn-Adhâri, t. II, p. 99, 100; Nowairî, sous l'année 246 (dans le man. de Paris, car celui de Leyde présente en cet endroit une grande lacune); Ibn-Khaldoun, fol. 9 r.; Maccari, t. I, p. 225, 226.

3) Voyez ce texte dans l'Appendice, n° XXXIV.

un marchand juif qui croyait faire une bonne affaire. Saranbâki paya quelque temps à son créancier l'intérêt de la somme que celui-ci avait avancée pour lui; mais plus tard il prit la fuite, et, oubliant le service que le juif lui avait rendu, il lui fit perdre son argent. S'étant jeté dans les montagnes qui se trouvent entre Coïmbre et Santarem et qui portent encore son nom, il exerça des brigandages sur les terres des musulmans et sur celles des chrétiens. Il eut bien des aventures, mais il fut enfin mis à mort par Alphonse (III), le seigneur de la Galice. »

### III.

#### INVASIONS DE 966—971.

Le traité conclu à Saint-Clair sur l'Épte avait assuré à Rollon et à ses frères d'armes la possession de la province qu'ils avaient conquise en France et à laquelle on donna dès lors le nom de Normandie. Mais la paix entre les Français et les Normands n'avait pas été de longue durée, et pendant les guerres que les premiers ducs eurent à soutenir contre le roi de France, de puissants secours leur vinrent de la Norvège et du Danemark. Ces renforts, les ducs les obtenaient aisément; mais la difficulté pour eux, c'était de s'en débarrasser quand ils n'en avaient plus besoin. C'est ce que Richard I<sup>er</sup> éprouva en 966. Heureusement pour lui, l'idée lui vint d'envoyer en Espagne

ses auxiliaires importuns, et alors la Normandie versa sur la péninsule ibérique son trop-plein de barbarie.

En guerre contre le comte de Chartres, Thibault-le-Tricheur, lequel était secondé par le roi de France Lothaire, Richard I<sup>er</sup>, surnommé Sans-Peur, le petit-fils de Rollon, recourut au roi de Danemark Harald Blåtand (Harald à la dent noire), qui déjà vingt ans auparavant avait pris sa défense. Harald lui envoya une armée de Danois païens. Remontant le courant de la Seine sous la conduite de Richard, ces terribles guerriers livrèrent le pays environnant aux plus affreux ravages, de sorte que le comte et le roi furent forcés d'implorer la paix. Richard était fort disposé à accepter les conditions avantageuses qu'ils lui offraient; mais il se crut obligé de demander le consentement des Danois, et ceux-ci, qui étaient plutôt ses maîtres que ses auxiliaires, ne voulaient entendre à aucun accommodement. « Nous ne voulons ni d'une paix ni même d'un armistice, s'écrièrent-ils d'une seule voix; nous voulons soumettre toute la France à ton autorité. Si tu n'en veux pas, eh bien! nous la prendrons pour nous-mêmes. » Raisonnements, prières, humbles supplications, tout fut inutile: les Danois persistèrent opiniâtement dans leur refus. Alors les ambassadeurs français, en gens bien avisés qu'ils étaient, conseillèrent au duc d'appeler séparément auprès de lui les chefs des Danois, et de tâcher de les gagner à force de cadeaux et de promesses.

Il le fit, et plusieurs chefs s'étant laissé persuader, les autres Danois acquiescèrent enfin à la volonté de Richard, mais à la condition qu'il leur donnerait beaucoup d'argent et qu'il les ferait conduire vers un pays qu'ils pussent conquérir. Richard leur conseilla alors d'aller en Espagne, et leur donna pour guides des hommes de Coutances <sup>1</sup>.

En sortant des ports de la Normandie, les Danois se divisèrent, selon leur coutume, en plusieurs bandes. Une de ces troupes alla attaquer les côtes occidentales de l'Espagne musulmane, et voici ce qu'on lit à ce sujet chez Ibn-Adhârî (t. II, p. 254, 255), qui a sans doute emprunté au chroniqueur contemporain Arîb, qu'il suit ordinairement, les renseignements qu'il donne sur les Madjous du temps de Hacam II :

« Le 1<sup>er</sup> Redjeb de l'année 355 (23 juin 966), le calife Hacam II reçut une lettre de Caçr abî-Dânîs (Alcacer do Sal). Elle disait qu'une flotte de Madjous s'était montrée dans la mer de l'Ouest, près de l'endroit susdit; que les habitants de toute cette côte étaient fort inquiets, parce qu'ils savaient qu'auparavant les Madjous avaient eu la coutume de faire des invasions en Espagne, et enfin que la flotte se composait de vingt-huit vaisseaux. » [Dans ce temps-là

---

1) Dudon de Saint-Quentin (*apud* Duchesne, *Hist. Normann. Script.*), p. 144 C — 151 D.

chaque vaisseau contenait environ quatre-vingts personnes <sup>1</sup>; on peut donc évaluer le nombre de ces Danois à deux mille deux cent quarante hommes.] « Ensuite il arriva de ces côtes plusieurs autres lettres qui contenaient des renseignements sur les Madjous ; elles portaient entre autres choses que les Madjous avaient pillé çà et là et qu'ils étaient arrivés jusque dans la plaine de Lisbonne. Les musulmans marchèrent contre eux , et leur livrèrent une bataille dans laquelle beaucoup des nôtres moururent en martyrs ; cependant plusieurs mécréants y trouvèrent aussi la mort. Ensuite la flotte musulmane sortit de la rade de Séville et attaqua celle des Madjous dans la rivière de Silvès. Les nôtres mirent plusieurs vaisseaux ennemis hors de combat, délivrèrent les prisonniers musulmans qui s'y trouvaient, tuèrent un grand nombre de mécréants et mirent les autres en fuite. Depuis lors des nouvelles sur les mouvements des Madjous arrivèrent à chaque instant à Cordoue du côté de l'Ouest, jusqu'à ce que Dieu les éloignât. » Et un peu plus loin : « Dans cette même année Hacam donna à Ibn-Fotais l'ordre de faire rentrer la flotte dans le fleuve de Cordoue (le Guadalquivir), et de faire construire des vaisseaux sur le modèle de ceux des Madjous (que Dieu les anéantisse!). Il espérait qu'ils prendraient ces vaisseaux pour les leurs et qu'ils s'en approcheraient. »

---

1) Dithmar de Mersebourg , en parlant de la flotte de Canut en 1016.

Ibn-Khaldoun (fol. 16 v.), qui a été copié par Mac-carî (t. I, p. 248), parle aussi de cette invasion. Il lui assigne une fausse date (554 de l'Hégire, au lieu de 555), mais voici ce qu'il dit : « Dans cette année, les Madjous se montrèrent dans l'Océan et pillèrent les plaines autour de Lisbonne ; mais après avoir livré un combat aux musulmans, ils retournèrent à leurs vaisseaux. Hacam chargea ses généraux de garder les côtes, et il ordonna à son amiral, Abdérame ibn-Româhis, de mettre à la mer en toute hâte. Ensuite on reçut l'avis que les troupes musulmanes avaient battu l'ennemi sur tous les points. »

Je crois retrouver dans Dudon de Saint-Quentin la bataille livrée près de Lisbonne dont parlent les chroniqueurs arabes. On a pensé jusqu'ici que le passage que j'ai en vue se rapporte à une bataille livrée en Galice ; mais les paroles de Dudon n'admettent pas une telle interprétation. Il dit (p. 151 D, 152 A) que, les paysans ayant été massacrés partout, une armée espagnole marcha enfin contre les Normands ; que cette armée fut battue, et que, lorsque les Normands revinrent trois jours plus tard sur le champ de bataille afin de dépouiller les morts, ils trouvèrent que certaines parties des cadavres des noirs (nigellorum Æthiopumque) étaient blanches comme de la neige, tandis que d'autres parties avaient conservé leur couleur primitive. « Je voudrais bien savoir, ajoute Dudon, comment les dialecticiens expliqueront

ce fait, puisqu'ils prétendent que la couleur noire est inhérente à la peau de l'Éthiopien et qu'elle ne change jamais. Il est clair, je crois, qu'il s'agit ici de Maures, et non de Galiciens. Dans les *sagas* du Nord, les Sarrasins portent le nom de *Blámenn*, *hommes noirs*, car on s'imaginait dans la Scandinavie que tous les Sarrasins étaient des nègres <sup>1</sup>. En dépouillant les morts sur le champ de bataille, les Danois durent donc être bien étonnés en voyant que, malgré le teint basané de leurs mains et de leur visage, les Maures avaient la peau aussi blanche qu'eux.

Dudon, comme on l'a vu, atteste que les Danois remportèrent la victoire dans cette bataille, et Ibn-Adhârî donne à entendre la même chose; mais on s'aperçoit qu'il lui en coûte d'avouer que les musulmans ont été battus. Plus tard, toutefois, les Normands subirent de graves échecs. Quelque vaillants qu'ils fussent, à la longue ils n'étaient pas en état de résister aux excellentes troupes et à la superbe marine de Hacam II. La Galice leur offrait bien plus de chances de succès. Quelques-unes de leurs bandes semblent avoir attaqué ce pays immédiatement après leur départ de Normandie. La chronique d'Iria (c. 9) rapporte du moins que Sisenand, l'évêque de Saint-Jacques-de-Compostelle, avait demandé au roi

---

1) Comparez le Dictionnaire géographique dans le XII<sup>e</sup> volume des *Scripta histor. Islandorum*, aux mots *Blalandia*, *Mauri* etc.

Sancho (qui mourut vers la fin de 966 <sup>1</sup>) la permission de fortifier le chef-lieu de son diocèse, afin de le mettre à l'abri contre une attaque des Normands qui faisaient alors de fréquentes incursions dans la Galice. Son projet ayant été approuvé par le roi, il avait fait entourer Compostelle de murailles, de tours et de profonds fossés.

C'est à peu près à la même époque, je crois, qu'il faut fixer le désastre qui frappa une escadre normande près de Saint-Martin-de-Mondoñedo, événement dont aucun document ne parle, mais dont la tradition orale a conservé le souvenir.

La petite ville de Saint-Martin-de-Mondoñedo, qui se trouve sur la côte septentrionale de la Galice, près de Foz et à trois lieues de Mondoñedo, ne compte aujourd'hui que quinze cents âmes; cependant elle a eu l'honneur d'avoir été, pendant deux siècles et demi (depuis 866 jusqu'à 1112), le siège de l'évêché de Dumio. A quelque distance de la ville, dans un endroit qu'on appelle Mourente, se trouve la chapelle *du saint évêque*, qui est un pèlerinage fort fréquenté par les gens de mer <sup>2</sup>. La vénération dont jouit cette chapelle doit son origine à une ancienne tradition du

---

1) Telle est la date que donne le moine de Silos (c. 70). Sampiro se trompe quand il fixe la mort de Sancho à l'année 967, car un titre du 19 décembre 966 (cité par Risco, *Hist. de Leon*, t. I, p. 212, 213) nomme cette année la première du règne de Ramire.

2) Voyez Madoz, *Diccion. geogr.*, t. XI, p. 493.

pays. D'après cette tradition, Gonsalve, évêque de Saint-Martin-de-Mondoñedo, se tenait avec son clergé et son troupeau sur la colline où se trouve aujourd'hui la chapelle et d'où l'on embrasse plusieurs lieues de la mer, alors que des pirates normands<sup>1</sup> tentaient de débarquer sur la plage. L'évêque ayant prié le ciel d'anéantir ces barbares, tous leurs vaisseaux coulèrent à fond, à l'exception d'un seul, celui du chef, qui alla porter aux autres escadres la nouvelle de ce désastre. Depuis lors Gonsalve, dont on montre encore le tombeau à Saint-Martin<sup>2</sup>, a toujours été vénéré comme un saint par les habitants du pays. Le clergé, qui se formalisait du culte que l'on rendait à un homme qui ne se trouve pas dans le catalogue des saints, a fait de vains efforts pour le faire cesser. Le peuple tenait à saint Gonsalve qu'il avait canonisé de sa propre autorité, et de guerre lasse, le clergé a fini par consentir à ce qu'il ne pouvait empêcher<sup>3</sup>.

Nous n'hésitons pas à admettre, quant au fond, cette ancienne tradition. A vrai dire, elle ne renferme rien de bien miraculeux, car il est fort possible qu'une escadre, assaillie par une tempête, échoue

---

1) Les gens du pays semblent toujours avoir nommé les Normands. On a bien dit que les ennemis étaient des Sarrasins, mais il paraît que cette opinion n'a été répandue que par les savants, et notamment par Sandoval.

2) Ce tombeau ayant été ouvert en 1648, on a trouvé une crose dorée à côté du cadavre.

3) Voyez Florez, *Esp. sagr.*, t. XVIII, p. 288—291.

sur la plage au moment même où un évêque est en prière. La seule difficulté, c'est la date. Il va sans dire qu'on l'a entièrement oubliée à Saint-Martin, et les conjectures que les savants ont présentées à ce sujet sont malheureuses, comme Florez l'a démontré. Il est certain que Gonsalve n'a vécu ni pendant la première ni pendant la seconde invasion des Normands, car ces invasions sont antérieures à l'époque où Saint-Martin devint le siège d'un évêque. Mais les notices que nous possédons sur ces évêques sont incomplètes; il y a de la place pour Gonsalve, mais seulement entre l'année 942 et l'année 969. Cette observation a déjà été faite par Florez, et il est singulier que cet illustre savant n'ait pas songé à placer Gonsalve vers l'année 966, c'est-à-dire à l'époque où les Normands commencèrent à infester pour la troisième fois les côtes de la Galice. Probablement Florez, lorsqu'il écrivit son article sur Gonsalve, n'avait pas présents à la mémoire les textes qui se rapportent à cette invasion; mais nous nous tenons convaincu que l'évêque vivait en ce temps-là.

Au reste, si je place le naufrage de l'escadre avant l'époque où commença la grande expédition des Normands en Galice, c'est-à-dire avant 968, je le fais parce que l'évêque Théodemir, qui fut selon toute apparence le successeur de Gonsalve et qui assista, dans l'année 969, à la réunion d'évêques qui se tint à Navego, doit être entré en fonction quelque temps

auparavant, comme Florez <sup>1</sup> l'a observé. Toutefois, si l'on veut fixer le naufrage à l'année 968, je ne m'y opposerai pas.

La grande expédition des Danois en Galice ne commença, d'après Sampiro <sup>2</sup>, que dans la seconde année du règne de Ramire III, c'est-à-dire en 968 <sup>3</sup>. Toutes leurs bandes semblent s'être réunies à cette époque, car les pirates étaient dans cent vaisseaux; on peut donc évaluer leur nombre à huit mille hommes. Leur chef s'appelait Gundered (ce nom s'écrit Gudrœd dans l'ancienne langue du Nord), et Sampiro lui donne le titre de roi; mais on comprend qu'il était seulement un roi de mer, un *vikingue*. Il exerça partout de terribles ravages, et le gouvernement n'était pas à même de l'en empêcher, car le royaume était en proie à l'anarchie féodale. Ramire III, qui portait le titre de roi, était encore enfant; sa tante Elvire, une religieuse, gouvernait en son nom; mais les grands, qui ne voulaient pas obéir à une femme ou à un enfant, avaient rompu les liens qui les attachaient au trône, et chacun d'eux s'était déclaré indépendant dans le pays qu'il gouvernait <sup>4</sup>. Les Danois ne manquèrent pas de profiter de cet état de choses, et durant une année et demie, ils ne sem-

1) Tom. XVIII, p. 106.

2) C. 28 (*Esp. sagr.*, t. XIV).

3) Voyez plus haut, p. 306, note 1.

4) Mon. Sil., c. 70.

blent avoir rencontré nulle part une résistance sérieuse ; mais dans le mois de mars de l'année 970, ils s'approchèrent de Saint-Jacques-de-Compostelle, et alors l'évêque Sisenand vint à leur rencontre. Le 29 mars il leur livra bataille à un endroit que les chroniqueurs appellent Fornellos ; mais l'issue de la bataille fut désastreuse : Sisenand fut tué par une flèche, ses troupes furent mises en déroute <sup>1</sup>, et selon toute apparence la ville de Compostelle tomba au pouvoir des Normands.

D'après le manuscrit de l'*Historia Compostellana*, cette bataille aurait eu lieu le 29 mars 968 (ère 1006). Florez <sup>2</sup> a déjà observé que cette date est inadmissible, puisque, dans le mois de juin de l'année 969, Sisenand de Compostelle assista à la réunion d'évêques qui se tint à Navego. Il pense qu'au lieu de MVI, il faut lire MVIII (année 970), et je me range volontiers à son opinion ; mais outre la raison qu'il a donnée, on peut encore en faire valoir une autre, tirée des *Annales Complutenses*. Ces annales disent : « Sub Era MVIII. venerunt Lodormani ad Campos. » Il serait difficile de dire quel endroit est ce *Campos*, surtout parce qu'il doit être question, non pas d'un endroit peu considérable, mais d'une ville importante, renommée, connue de tout le monde. Tout s'éclaircit

---

1) *Hist. Compost.*, c. 6 ; *Chron. Iriense*, c. 11.

2) *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 151.

si on lit *Compos.* au lieu de *Campos*, et si l'on considère ce *Compos.* comme une abréviation de *Compostella*. Dans ce cas, la chronique dont il s'agit donne la véritable date, à savoir l'année 970.

Après la victoire qu'ils avaient remportée à Fornellos, les Normands pillèrent toute la Galice<sup>1</sup>, et d'après Dudon de Saint-Quentin, ils saccagèrent et brûlèrent en tout dix-huit villes.

Dans la troisième année de leur expédition, c'est-à-dire en 971, ils s'apprêtèrent à quitter la Galice. Ils avaient le projet, non pas de retourner dans leur pays, comme le pense Sampiro, mais d'aller attaquer de nouveau l'Espagne musulmane; un passage d'Ibn-Adhârî, que nous citerons tout à l'heure, ne laisse aucun doute à cet égard. Pendant leur retraite, ils reçurent deux rudes échecs. En premier lieu ils eurent affaire à Rudesind, un parent de l'évêque Sisenand qui avait été tué dans la bataille de Fornellos. Rudesind, que l'Église a mis au nombre des saints et que l'Espagne vénère sous le nom de San Rosendo, avait été d'abord évêque de Saint-Martin-de-Mondoñedo. L'an 942 il s'était démis de sa dignité pour se livrer entièrement aux exercices spirituels dans un cloître dont il était le fondateur. C'est là que le gouvernement vint le chercher alors que Compostelle eut perdu son évêque. Les conseillers de la régente

---

1) Sampiro, c. 28.

avaient compris que dans les conjonctures difficiles où l'on se trouvait, la Galice avait besoin, non-seulement d'un bon pasteur, mais d'un homme dont l'influence et l'autorité fussent assez grandes pour rétablir l'ordre social sérieusement ébranlé; d'un homme qui fût en état de réunir en un seul faisceau toutes les forces de la province et de les tourner contre les forbans scandinaves. Par l'éclat de sa naissance (il était allié à la famille royale), par ses talents, par le respect et la vénération qu'inspiraient ses vertus, Rudesind était l'homme qui convenait à la situation; aussi le gouvernement le pria-t-il d'administrer par intérim le diocèse de Compostelle. Ce ne fut pas sans regret que Rudesind se laissa arracher à sa paisible solitude; mais cédant aux prières du jeune roi et des grands, il accepta la charge aussi honorable que difficile qu'on lui offrait. Le roi le nomma alors son lieutenant en Galice avec plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait nécessaire pour rétablir la tranquillité et délivrer le pays des pillards qui le ravageaient. L'évêque réussit à rassembler une armée, et, mettant sa confiance en Dieu, il la conduisit contre les Normands en répétant sans cesse ces paroles du Psalmiste: « Ils ont des chevaux, ils ont des chars, mais nous, nous invoquons le nom du Seigneur, » et le combat s'étant engagé, il battit les ennemis <sup>1</sup>.

---

1) Comparez les *Facta et miracula S. Rudesindi* (*Esp. sagr.*,

De son côté, le gouvernement avait aussi réussi à mettre sur pied une armée. Le comte Gonsalve Sanchez en prit le commandement. Il attaqua les Danois, et, plus heureux encore que Rudesind ne l'avait été, il remporta sur eux une éclatante et complète victoire. Leur roi Gundered se trouva parmi les morts. Mais quoiqu'il nous paraisse certain que les pirates essayèrent une très-grande perte, le témoignage d'Ibn-Adhârî montrera cependant qu'il y a de l'exagération dans le récit de Sampiro quand il assure que les Danois furent tués jusqu'au dernier homme, et que tous leurs navires furent brûlés. Si affaiblis qu'ils fussent, ils étaient néanmoins encore assez forts pour tenter une invasion sur la côte occidentale de l'Espagne musulmane, et voici ce qu'Ibn-Adhârî (t. II, p. 257) dit à ce sujet :

« Au commencement du mois de Ramadhân de l'année 360 (fin de juin ou commencement de juillet 971), on reçut à Cordoue la nouvelle que les Madjous-Normands (que Dieu les maudisse!) s'étaient montrés en mer, et que, selon leur coutume, ils avaient l'intention d'attaquer les côtes occidentales de l'Andalousie. Le sultan (Hacam II) ordonna alors à son amiral de se rendre au plus vite à Almería, de conduire

---

t. XVIII, Appendice, n° XXXII), c. 4 et 6 (super partes Gallæciæ Regias vices imperando exercebat) avec les dissertations de Florez sur Rudesind (t. XVIII, p. 73—105) et sur Sisenand (t. XIX, p. 140—165).

à Séville la flotte qui se trouvait dans ce port, et de réunir toutes les autres escadres dans les parages de l'Ouest. »

Dans la suite Ibn-Adhârî ne parle plus des Normands. Il est donc présumable que les écumeurs de mer, intimidés par les préparatifs du calife, retournèrent dans leur patrie, et que cette fois les habitants du littoral en furent quittes pour la peur.

On me pardonnera, je l'espère, d'avoir parlé si en détail de cette invasion. La nouveauté de la matière peut me servir d'excuse. Dans le mémoire que j'ai déjà cité, M. Werlauff a bien écrit deux pages sur ce sujet; mais il suffira de dire que ce savant, qui s'est acquis par d'autres travaux une réputation sans doute bien fondée, n'avait dans cette circonstance presque aucun document à sa disposition. Il ne connaissait pas les textes arabes, et quant aux documents latins, n'étant pas à même, à ce qu'il paraît, de consulter l'*España sagrada* où ils se trouvent, il ne les connaissait que de seconde main. Privé de ce précieux recueil, il n'a pu recourir non plus aux excellentes dissertations que le savant et judicieux Florez y a données sur cette période de l'histoire de l'évêché de Compostelle; et cependant, quand on traite de ce temps-là, il est absolument nécessaire de les avoir étudiées, car elles montrent qu'il faut se servir avec circonspection de l'*Historia Compostellana*, de la Chronique d'Iria et de la Vie de saint Rude-

sind, les auteurs de ces livres s'étant plu, pour une raison que j'ai expliquée ailleurs <sup>1</sup>, à calomnier les évêques de cette époque.

A en croire M. Werlauff, les expéditions dont nous avons parlé jusqu'ici seraient les seules dont il soit question dans les documents latins de l'histoire d'Espagne. Ces documents, toutefois, parlent encore de plusieurs autres invasions, dont nous devons nous occuper à présent et sur lesquelles les anciens historiens du Nord nous fourniront d'utiles renseignements.

#### IV.

##### EXPÉDITION DE SAINT OLAF.

Parmi les villes espagnoles que les Normands ont saccagées et détruites, il faut compter celle de Tuy, à l'embouchure du Minho. Le principal témoignage à cet égard est une charte d'Alphonse V, qui porte la date du 29 octobre 1024 et par laquelle ce roi donne le diocèse de Tuy à l'évêque de Compostelle <sup>2</sup>. On y lit ces paroles :

« Comme les péchés se multipliaient, la côte a été ravagée par les Normands <sup>3</sup>; et puisque parmi les

1) Plus haut, t. I, p. 21, 22.

2) Cette charte se trouve dans l'*Esp. sagr.*, t. XIX, p. 390 et suiv.

3) Dans le texte on trouve *Leodemani*. C'est sans doute une faute du compilateur du cartulaire; il faut lire *Lordomani*, et nous aurons à revenir sur cette forme. Au reste, la même erreur se trouve dans

sièges épiscopaux celui de Tuy était le dernier et le plus récent, l'évêque qui y résidait a été fait prisonnier avec tout son troupeau par les ennemis, lesquels ont tué ou vendu les habitants, et qui ont réduit la ville au néant, de sorte que durant plusieurs années elle est restée veuve. Dans la suite nous avons été à même, grâce à la miséricorde de l'Éternel qui gouverne tout et qui dispose tout pour le mieux, de battre les ennemis et de les expulser de notre royaume. Longtemps après, voulant donner un évêque à chaque diocèse, ainsi que le prescrivent les canons, nous avons convoqué les évêques, les comtes et tous les grands de notre cour, afin de les consulter à ce sujet; mais, voyant le siège épiscopal de Tuy ruiné, souillé et déchu de son rang, nous avons jugé nécessaire de le réunir au siège apostolique, comme nous le faisons par le présent acte » etc.

Cette chartre nous met à même de préciser, approximativement du moins, la date de cette invasion des Normands. Alphonse V, quand il succéda à son père Bermude II l'an 999, était encore fort jeune, moins jeune toutefois que ne le prétend Pélage d'Oviédo (c. 5) qui ne lui donne que cinq ans, car il est certain qu'en 992 il était déjà au monde <sup>1</sup>. Il est donc

---

un titre de l'infante Urraque (*Esp. sagr.*, t. XXII, Appendice, n° I), où celui que nous donnons a été copié en partie (on y lit même *Leodemoni*).

1) Voyez *Esp. sagr.*, t. XXXVIII, p. 8, 9.

permis de supposer qu'il comptait huit ans en 999. Or, il dit formellement dans sa charte qu'il a expulsé lui-même les Normands; il faut donc qu'à l'époque de leur invasion il ait été d'âge à porter les armes, d'où nous concluons que l'invasion n'a pas eu lieu avant l'an 1008. Il se peut fort bien, au contraire, qu'elle ait eu lieu quelque temps après.

Quant aux chartes relatives à l'évêché de Tuy, elles nous fournissent peu de lumières. L'évêque Viliulf a gouverné ce diocèse durant quarante ans, et la dernière charte qu'il signe est de l'année 999<sup>1</sup>. Nous ignorons s'il eut pour successeur immédiat un certain Alphonse; mais il est incontestable qu'avant la destruction de Tuy, cette ville a eu un Alphonse pour évêque. C'est ce qui résulte d'une charte de 1112<sup>2</sup>, où il est aussi question de l'invasion des Normands, laquelle, y est-il dit, eut lieu peu de temps après la mort de cet Alphonse. Le nom de l'évêque qui a été fait prisonnier par les Normands, nous est inconnu.

Rien ne nous empêche donc de croire que la ville de Tuy a été saccagée par les Normands vers l'an 1012. Cela posé, nous osons ajouter qu'elle l'a été par le fameux vikingue norvégien Olaf, fils de Harald, qui régna plus tard sur sa patrie. Canonisé un an

1) Voir *Esp. sagr.*, t. XXII, p. 57.

2) Dans l'*Esp. sagr.*, t. XXII, Appendice, n° II.

après sa mort, cet Olaf devint le patron de la Norvège, et bientôt une foule d'églises lui furent consacrées, non-seulement dans le Nord, mais encore dans les îles britanniques, dans la Hollande, et même en Russie et à Constantinople.

C'était un saint d'une singulière espèce. Pirate dès sa douzième année, il avait déjà fait des invasions dans la Suède, dans l'île d'Æsel, dans la Finlande et dans le Danemark, lorsqu'il arriva sur les côtes de la Hollande <sup>1</sup>. Dans ce pays la ville de Thiel, dont le commerce était alors très-florissant, excita sa convoitise, et, remontant le Wahal, il s'en empara sans coup férir, les habitants ayant pris la fuite à son approche. La ville fut saccagée et incendiée; mais par respect pour la religion, les pirates ne brûlèrent pas l'église de Sainte-Walburge; après en avoir enfoncé les portes, ils se contentèrent, dit un auteur du temps, d'en enlever les vêtements sacrés, les ornements de l'autel, en un mot tous les objets de valeur. Il paraît toutefois qu'ils s'y prirent un peu rudement, car dans la suite l'évêque d'Utrecht, Adelbold, se crut obligé de faire rebâtir cette église. L'année suivante, Olaf Haraldsson revint avec quatre-vingt-dix vaisseaux, et, ayant battu les Hollandais qui voulaient s'opposer à son passage, il arriva jus-

---

1) Vers du scalde contemporain Sigwat, dans la *Saga Olafs Konungs ens helga*, éd. Munch et Unger (Christiania 1853), p. 19.

qu'à Utrecht. A son approche, les habitants avaient incendié les maisons du faubourg, de peur que les pirates ne s'y nichassent. Olaf leur en témoigna chaleureusement ses regrets. « Vous n'aviez aucune raison, leur fit-il dire, pour détruire votre faubourg. Il ne m'est pas venu à l'esprit de vous faire du mal. Comment une telle pensée me serait-elle venue, puisque vous avez un évêque que je révère comme un saint? Tout ce que nous voulons, moi et mes camarades, c'est que vous nous permettiez d'entrer dans votre ville afin que nous soyons à même de prier dans vos églises et de leur offrir nos dons. » Mais les habitants d'Utrecht, en gens soupçonneux qu'ils étaient, se défiaient de la piété des Normands, et peut-être n'y voyaient-ils pas autre chose qu'une de ces vieilles ruses dont les pirates se servaient partout et grâce auxquelles ils avaient déjà pénétré dans mainte ville, qu'ils pillaient ensuite. Ils leur répondirent donc d'une manière à la fois ferme et polie qu'ils ne pouvaient admettre dans leurs murs des hommes armés; et soit par respect pour le saint évêque (comme l'affirme un panégyriste de ce dernier), soit qu'il ne se crût pas en état de prendre une ville aussi bien fortifiée qu'Utrecht l'était alors, Olaf rebroussa chemin et se remit en mer <sup>1</sup>.

---

1) Voyez les auteurs cités par van Bolhuis, *De Noormannen in Nederland*, p. 191—200.

L'Angleterre, où le faible et indolent Æthelred régnait à cette époque, devint alors le théâtre de ses exploits. L'an 1011 il prit, conjointement avec Thorkell, le lieutenant du roi de Danemark Sven, l'importante ville de Cantorbéry, qui avait refusé le tribut qu'auparavant elle s'était engagée à payer aux Danois. « Prince gracieux, chanta plus tard son scalde Ottar-le-Noir, le matin tu es entré dans le large Cantaraborg. Les flammes et la fumée jouèrent terriblement avec les maisons. Descendant des héros, tu commandais à la victoire ! J'ai entendu dire que tu as tranché leurs jours à bien des hommes <sup>1</sup>. » En effet, la boucherie fut aussi effroyable que l'incendie, lequel ressemblait, dit un hagiographe contemporain, à l'incendie de Troie ou à celui de Rome sous Néron. En vain l'archevêque Elphège, généralement révérend à cause de ses vertus et de son grand âge, se précipite au-devant des barbares en les suppliant d'épargner son malheureux troupeau : il devient la victime de son dévouement. Les Normands le saisissent, lui serrent la gorge pour étouffer ses cris, lui lient les mains, lui déchirent les joues avec leurs ongles, lui donnent

---

1) *Saga Olafs*, p. 21 éd. de 1853. Voyez *ibid.* les vers de Sigvat sur le même sujet. Les compilateurs de cette saga ont commis plusieurs erreurs en parlant du séjour d'Olaf en Angleterre ; voyez à ce propos les excellentes observations de MM. Keyser et Unger, *Olafs Saga hins helga, en kort Saga etc.* (Christiania 1849), p. 98—104. Il faut s'en tenir aux chants des scaldes contemporains, qui sont pour l'histoire des documents parfaitement sûrs.

des coups de poing et des coups de pied, après quoi ils le traînent devant la cathédrale afin de le rendre témoin du sort qui attendait cet édifice, où le clergé, les moines, les femmes et les enfants avaient cherché un asile. Des fagots avaient déjà été entassés contre les murailles; les Normands y mettent le feu en poussant des cris sauvages. Bientôt les flammes gagnent le toit. Des poutres enflammées qui tombent et des torrents de plomb fondu forcent les malheureux qui se trouvent dans l'église à la quitter; mais à mesure qu'ils sortent, les Normands les sabrent devant les yeux du primat.

La vie d'Elphége fut épargnée pendant plusieurs mois. Les Normands, qui l'avaient jeté dans un cachot immonde, espéraient encore qu'il leur payerait l'énorme rançon qu'ils exigeaient de lui; mais pour les contenter, l'archevêque aurait dû spolier l'Église, et il refusa de le faire. Son opiniâtreté exaspéra les Normands, et un jour qu'il leur était venu du Danemark des tonneaux de vin dont ils burent largement, ne sachant que faire pour s'amuser après le repas, ils firent venir le vieillard. «De l'or, évêque, lui cria-t-on de toutes parts du plus loin qu'on l'aperçut; de l'or, ou nous allons te faire jouer un rôle qui te rendra fameux dans le monde!» Mal inspiré et ignorant probablement qu'ils étaient ivres, l'évêque eut la maladresse de les sermonner, de leur offrir l'or de la parole divine comme il disait, et de les menacer

d'une mort terrible au cas où ils oseraient attenter à ses jours. A peine eut-il fini de parler, que les Normands se mirent à rugir comme des bêtes féroces. L'un lui jeta un os, un autre une pierre, un troisième une tête de bœuf. Le malheureux vieillard tomba à terre, et, maltraité de la manière la plus brutale et la plus ignoble, il dut bénir le ciel alors qu'un Danois, auquel il avait conféré le baptême, lui donna par compassion le coup de grâce (19 avril 1012) <sup>1</sup>.

L'Église, dans son équité impartiale, regarde Elphège comme un saint, de même qu'Olaf Haraldsson, l'un de ses meurtriers.

Quelque temps après la mort de l'archevêque, Olaf se mit de nouveau en mer pour reprendre son ancienne profession, celle de pirate. Il ravagea alors les côtes de la France, témoin ces vers de son scalde Ottar-le-Noir : « Jeune roi, toi qui es gai dans le combat, tu as été à même de dévaster Peita (le Poitou). Prince, tu as fait l'épreuve de ton bouclier peint dans Tuskaland (le pays de Tours, la Touraine) <sup>2</sup>. »

---

1) Osbern, *Vita S. Elphégi*, dans Langebek, *Script. rer. Danic.*, t. II, p. 439 et suiv. Dans ses notes, Langebek a cité les passages des chroniqueurs anglais qui se rapportent à ces événements.

2) Adémar (c. 53, dans le Recueil de Pertz, t. IV, p. 139, 140) parle sans doute de la même expédition. Il ne faut pas la confondre avec celle dont il est question dans les chroniques de Normandie, comme l'ont fait, non-seulement Depping, mais encore des écrivains plus sérieux, tels que les auteurs du Dictionnaire géographique

C'est pendant cette expédition qu'Olaf Haraldsson a été en Espagne. Depuis peu d'années seulement, nous possédons à ce sujet un témoignage positif. Il se trouve dans la Chronique de la Norvège qui a été écrite sur une des Orcades, et qu'un savant d'un éminent mérite, M. Munch de Christiania, a publiée pour la première fois en 1850 <sup>1</sup>. L'auteur de cette chronique nous apprend (p. 17) qu'Olaf Haraldsson alla attaquer la Bretagne et l'Espagne, où il remporta plusieurs victoires. « Olavus interim Britones debellat, et usque Hispaniæ partes profectus, ibique clarissimos suæ victoriæ titulos relinquens, rediit in Daniam » etc. Or, comme l'époque de l'expédition d'Olaf coïncide avec celle de la destruction de Tuy par les Normands, nous n'hésitons pas à dire que c'est lui qui a saccagé cette ville et qui a fait prisonnier son évêque. Le sort de ce dernier a-t-il été moins dur que celui de l'infortuné Elphège? Nous l'ignorons; mais l'évêque doit avoir été vendu comme esclave ou tué, car il semble qu'en Galice on ne l'a jamais revu.

Nous avons dit qu'à notre connaissance il n'y a qu'un seul témoignage qui dise positivement qu'à

---

qui se trouve dans le XII<sup>e</sup> volume des *Scripta histor. Island.* Cette dernière expédition a été faite par le roi de Norvège Olaf Tryggvason (+ 1000) et par le roi de Danemark Sven. Elle est antérieure de plusieurs années à celle d'Olaf Haraldsson.

1) La publication de M. Munch porte ce titre: *Symbolæ ad historiam antiquiorem rerum Norvegicarum.* Christiania, 1850.

cette époque Olaf a été en Espagne. Toutefois, il y en a d'autres qui peut-être ne sont pas non plus sans valeur, et comme la chronique que nous avons citée, bien qu'elle ait puisé à de bonnes sources, n'a été écrite qu'au XV<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>, il ne sera pas superflu de les citer. D'abord Osbern, le biographe d'Elphège, en racontant que les meurtriers de ce saint homme furent cruellement punis par le ciel, dit que deux de leurs bandes allèrent, l'une dans quarante, l'autre dans vingt-cinq navires, vers des pays éloignés et inconnus, où elles furent exterminées par les habitants <sup>2</sup>. L'une de ces escadres ne peut-elle pas avoir été celle d'Olaf, et l'un de ces pays « lointains et inconnus » ne serait-il pas l'Espagne, qu'à cette époque on ne connaissait guère en Angleterre? Sans doute la bande d'Olaf ne fut pas exterminée; mais elle fut du moins expulsée par Alphonse V, et il ne faut pas perdre de vue que le pieux Osbern aime à exagérer les choses quand il croit que la réputation du saint qu'il glorifie y est intéressée.

Un autre témoignage est beaucoup plus explicite; il prouvera, je pense, qu'Olaf a poussé avec son escadre bien plus loin que l'embouchure du Minho.

---

1) M. Munch (p. v) pense toutefois que la partie principale de la chronique a été composée vers l'an 1300.

2) « Quadraginta vero, itemque viginti quinque, ad exteras atque ignotas regiones appulsæ, et quasi quæ insidiarum gratiâ venissent, ab eisdem miserabiliter interemptæ. » Recueil de Langebek, t. II, p. 453.

Ce témoignage nous est fourni par la saga islandaise qui porte le nom du célèbre vikingue, et la substance du récit que j'ai en vue <sup>1</sup> se trouve déjà dans cette rédaction qui, d'après les belles recherches des savants de Christiania, est la plus ancienne que nous ayons. Dans sa forme actuelle, cette rédaction date de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle (entre 1160 et 1180); mais il existe des fragments d'une rédaction encore plus ancienne et qui paraît appartenir à la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à l'époque où l'on a commencé à mettre la tradition orale par écrit. Les données de cette saga méritent donc un examen sérieux, ne fût-ce qu'à cause de leur ancienneté.

Or, elle nomme les Karlsár comme le point le plus éloigné où Olaf soit parvenu pendant son expédition, et nous devons rechercher ce qu'il faut entendre sous ce mot.

Schœning a soupçonné que c'est le Minho. Nous ne nous arrêterons pas à cette conjecture, car, bien que nous soyons convaincu qu'Olaf a été sur le Minho, nous ne voyons pas pourquoi les Norvégiens auraient donné à ce fleuve le nom de Karlsár. Dans un ouvrage d'une profonde érudition, à savoir le Dictionnaire géographique qui forme le XII<sup>e</sup> volume des *Scripta historica Islandorum*, on trouve une explication

---

1) *Olafs saga*, éd. de 1849, c. 14, 17; éd. de 1853, c. 25; *Fornmanna Sögur*, t. IV, p. 55—58, t. V, p. 162—165. Cf. *Fagrskinna*, p. 71.

tout à fait différente. Les auteurs de ce beau travail traduisent (p. 103, 104) Karlsár par *les eaux de Charles*, et après avoir dit que les Normands avaient la coutume de changer les noms de lieux étrangers en des noms qui pour eux avaient une signification, ils pensent que sous Karlsár ou *eaux de Karl*, il faut entendre la Garonne. Leur opinion a été adoptée par les savants de Christiania, MM. Munch, Keyser et Unger.

Sans contester la justesse de l'hypothèse dont ces savants ont fait leur point de départ, je dois cependant observer qu'à mon sens du moins, l'ensemble du récit ne nous permet pas de penser à la Garonne. D'abord, la saga dit formellement que les hommes qui demeurent près des Karlsár sont des païens, des idolâtres. Or, quoi qu'en disent les auteurs du Dictionnaire géographique (p. 532), nous hésitons à admettre qu'Olaf et ses compagnons, qui étaient chrétiens (assez mauvais chrétiens du reste), aient considéré les habitants du Bordelais comme des adorateurs d'idoles. En second lieu, le pays près des Karlsár est évidemment un *fairy-land* comme disent les Anglais, un pays *féerique* s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, car Olaf y rencontre deux monstres qu'il tue, un énorme sanglier et une sirène, que les habitants révéraient comme leurs dieux tutélaires. Or, est-il vraisemblable que les Normands aient placé leur *fairy-land* en France, sur les bords de la Garonne? Je ne

le crois pas; la France, où ils avaient été si souvent, ressemblait trop aux autres pays chrétiens qu'ils pillaient, pour qu'elle eût pu frapper leur imagination à ce point. Enfin (et cet argument me semble décisif), la saga dit qu'Olaf attendit dans les Karlsár un vent favorable pour passer le détroit de Gibraltar. Il est donc certain qu'il ne s'agit pas de la Garonne; aucun homme de bon sens n'attendra à l'embouchure de ce fleuve un vent propice pour entrer dans la Méditerranée; il faut au contraire qu'il soit question d'une localité près du détroit de Gibraltar.

A mon sens il s'agit de la baie de Cadix. C'est là que les navires attendent ordinairement un vent favorable pour passer le Détroit; c'est là que demeuraient alors des *païens*, c'est-à-dire des musulmans, car on sait que tous les peuples chrétiens regardaient alors les sectateurs de Mahomet comme des idolâtres; c'est là, enfin, que les Normands doivent avoir placé leur *fairy-land*, car pour eux Cadix, où demeuraient les singuliers *Blámenn* (les noirs), était au bout du monde. Les Romains en avaient jugé de même; «*terrarum finis Gades,*» avait dit Silius Italicus.

Il ne nous reste donc qu'à expliquer pourquoi les Normands ont donné à la baie de Cadix le nom de Karlsár.

A notre avis, ce terme ne signifie pas *les eaux de Charles*, mais bien *les eaux de l'homme*, *les eaux de l'homme grand*, car le mot *karl* signifie dans toutes

les langues germaniques *un homme grand, fort, robuste*. C'est ainsi qu'un navire d'Olaf, dont la proue était ornée d'une tête de roi, portait le nom de *karl-hœfuð*, *tête d'homme, d'homme grand* <sup>1</sup>; et si l'on traduit *Karlsår* de cette manière, on s'expliquera facilement pourquoi les Normands ont donné ce nom à la baie de Cadix.

Tout le monde a entendu parler des colonnes d'Hercule à Cadix; mais quoique les auteurs classiques les nomment souvent <sup>2</sup>, c'est uniquement par les auteurs arabes et par le Pseudo-Turpin que nous savons ce qu'il faut entendre sous cette expression. Les Arabes connaissaient fort bien ces fameuses colonnes qui ont existé jusqu'à l'année 1145, et ils en ont donné des descriptions très-détaillées. C'étaient donc plusieurs piliers ronds en pierre très-dure, qui se trouvaient dans la mer, l'un sur l'autre. Chacun de ces piliers avait quinze coudées en circonférence, et dix en hauteur; ils étaient reliés entre eux avec du fer et du plomb, et l'édifice dans son entier avait soixante ou bien cent coudées de haut (les géographes varient à cet égard); mais comme il n'avait pas de porte, on ne pouvait y entrer. Au-dessus il y avait une statue de bronze, haute de six coudées. Elle représentait

---

1) *Saga Olafs*, p. 38 éd. de 1853. *Karlshœfuð*, *tête d'homme*, est aussi le nom d'un personnage bien connu dans les sagas.

2) Cf. Suarez de Salazar, *Grandezas y antigüedades de Cadix*, p. 149, 150.

un homme à longue barbe, vêtu d'une ceinture et d'un manteau doré qui lui allait jusqu'à mi-jambes. De la main gauche il en serrait les pans contre sa poitrine, et dans la main droite, qu'il tenait étendue vers le Déroit, il avait une clé <sup>1</sup>.

On voit donc que la dénomination très-caractéristique de *Karlsår*, les eaux de l'homme, s'explique d'elle-même. Cet homme de neuf pieds au-dessus des colonnes d'Hercule, cette statue vraiment colossale, a dû frapper l'imagination des Normands, et il est tout naturel qu'ils aient donné à la baie de Cadix un nom qui, dans ce temps-là, lui convenait parfaitement.

Peut-être faut-il faire un pas de plus. Il se pourrait qu'il y eût, dans la saga même, une vague reminiscence de la statue, de l'homme grand. On y lit qu'Olaf, alors qu'il se trouvait dans la baie de Cadix, où il avait combattu les *païens* et où il attendait un vent favorable pour traverser le Déroit, eut un rêve fort remarquable. Un homme « d'un aspect majestueux et formidable » lui apparut <sup>2</sup> et lui ordonna de ne point continuer son voyage. « Retourne plutôt dans ton pays, lui dit-il, car tu régneras éternelle-

1) Voyez Cazwini, t. II, p. 370 éd. Wüstenfeld; Dimichki, man. 464, fol. 168 v.; Ibn-Iyâs, man. 818, p. 361; de Gayangos, t. I, p. 78, 79; Turpini *Historia de vitâ Caroli magni*, c. 3 (éd. Reiffenberg, *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, t. I, p. 491). Comparez l'Appendice, n° XXXV.

2) « þá dreyndi hann merkiligan draum, at til hans kom tíguligr maðr ok ógrligr. »

ment sur la Norvège. » Olaf fut d'avis que ce songe signifiait qu'il régnerait sur sa patrie et que ses descendants y régneraient après lui. Il obéit à l'injonction qu'il avait reçue et rebroussa chemin.

Ce qui m'engage surtout à croire qu'il y a ici un souvenir confus de la statue, c'est que les auteurs arabes attachent la même idée à la main étendue de la figure. Ils disent tous que cette main étendue signifie : « Retourne d'où tu es venu ! » Au reste, j'attache peu d'importance à cette observation, et si l'on aime mieux qu'un ange soit apparu à Olaf, comme Snorri Sturlason semble donner à l'entendre dans sa rédaction de la saga, je ne m'y opposerai pas.

## V.

### EXPÉDITION D'ULF.

Dans l'histoire des Canutides <sup>1</sup> on trouve ce passage : « Ulf, un *iarl* (comte) en Danemark, était un brave guerrier; il alla comme vikingue vers l'Ouest, conquit et ravagea la Galice, et y fit un ample butin; c'est pour cette raison qu'on l'appelait Galizu-Ulf. »

Les savants du Nord ont déjà observé que, d'après les synchronismes donnés par l'auteur de l'histoire des Canutides, cet Ulf, dont Saxo Grammaticus parle aussi incidemment <sup>2</sup> et qu'il appelle Ulvo Gallicianus,

1) *Knytlinga saga*, dans les *Fornmanna Sögur*, t. XI, p. 302.

2) Liv. XII, p. 596 éd. Müller et Velschow.

doit être né vers l'an 1000. Or, je trouve dans l'*Historia Compostellana* (Lib. I, c. 10) que les Normands ont fait une invasion dans la Galice à l'époque où Cresconius était évêque de Compostelle, c'est-à-dire entre 1048 et 1066 <sup>1</sup>. Il est donc présumable qu'il faut combiner ces deux témoignages, et que le vikingue qui envahit la Galice du temps de Cresconius était le Danois Ulf.

Au reste, l'*Historia Compostellana* ne donne aucun détail sur cette invasion; et quand elle dit que Cresconius extermina les envahisseurs <sup>2</sup>, il ne faut pas, je crois, prendre cette expression au pied de la lettre. L'auteur espagnol semble avoir exagéré les revers des Normands, de même que l'auteur islandais paraît avoir exagéré leurs succès.

## VI.

### LES DERNIERS VIKINGUES.

Les invasions dont nous avons parlé sont les seules sur lesquelles les chroniques donnent des détails. Il est à présumer, toutefois, qu'il y en a eu d'autres; les documents donnent même à l'entendre. Ainsi Ibn-al-Coutia (plus haut, p. 286) considère la première et

1) Comparez *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 194 et suiv.

2) «Cresconius — suæ militiæ circumspectâ strenuitate Normanos, qui hanc terram invaserant, funditus extinxit.»

la seconde expédition comme une seule, à laquelle il assigne une durée de quatorze ans, d'où l'on peut inférer que, pendant cet intervalle, les pirates n'ont pas laissé les côtes de l'Espagne en repos. D'un autre côté, on lit dans une inscription<sup>1</sup> qu'Alphonse III (866—910) fit placer dans une forteresse qu'il avait fait bâtir et qui devait servir à protéger Oviédo: «caventes, quod absit, dum navalis gentilitas piratico solent exercitu properare, ne videatur aliquid deperire» etc. La Chronique d'Iria (c. 9) dit de même que l'évêque Sisenand fit entourer Compostelle de murailles «propter diram sævamque incursionem Normannorum ac Frandensium<sup>2</sup>, prædarum dispendio Gallæciam sæpe afficientium.» Enfin, une charte de 1112<sup>3</sup> nous apprend que l'évêque de Tuy Naustus (qui était chargé de la conduite de ce diocèse vers l'an 926, c'est-à-dire à une époque où il n'est pas question dans les chroniques d'une invasion normande) se retira dans le cloître de Labrugia à cause des invasions des Normands. Les chroniques ne parlent donc que des invasions les plus importantes.

1) Publiée dans l'*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 216; cf. p. 329.

2) Plus loin (c. 11), ce chroniqueur dit de nouveau: «Normani et Frandenses.» Faudrait-il lire *Trandenses*? Les *Thrand* sont les Norvégiens; on donnait à la plus grande partie de la Norvège le nom de *Thrandheim* (*pays des Thrands*), qui s'est conservé dans celui de la ville de Drontheim.

3) *Esp. sagr.*, t. XXII, Appendice, n° II.

Cette remarque doit s'appliquer surtout à celles qui eurent lieu après le milieu du XI<sup>e</sup> siècle et qui durèrent jusqu'au milieu du siècle suivant. Pendant cette période, où le reste du continent européen n'eut plus à souffrir des ravages des pirates scandinaves, leurs invasions en Espagne furent au contraire fort nombreuses, beaucoup plus nombreuses qu'elles ne l'avaient été auparavant. D'où venaient ces pirates? C'étaient en partie des Norvégiens qui allaient prendre part aux croisades. Ces gens-là croyaient faire une œuvre méritoire en combattant les mécréants de la Péninsule, et, oubliant que la Galice était un pays chrétien, ils se rappelaient au contraire un peu trop vivement que leurs ancêtres avaient été des vikings. Mais la plupart des pirates venaient d'un autre pays: ils venaient des îles britanniques. « Au nord de Cadix, dit un auteur cité par Maccari (t. I, p. 104), se trouvent les îles Fortunées, où il y a quantité de villes et de villages. C'est de là que vient un peuple auquel on donne le nom de Madjous et qui est chrétien. La première de ces îles est la Bretagne, qui se trouve au milieu de l'Océan, à une grande distance au nord de l'Espagne. Il n'y a ni montagnes ni rivières; pour avoir à boire et pour humecter la terre, les habitants en sont réduits à l'eau de pluie. » L'auteur de l'*Historia Compostellana* (L. II, c. 25) dit de même en parlant des pirates: « Anglici vel Normanigenæ, » et en racontant une invasion qui eut lieu

en 1111, il les appelle simplement Anglais, «*Anglici piratæ*» (L. I, c. 76).

Cependant il ne nous suffit pas de savoir que les pirates du XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles descendaient des Scandinaves (Normanigenæ) et qu'ils venaient des îles britanniques: il nous faut préciser cette indication trop vague. Si, pour le faire, nous n'avions que le témoignage de l'*Historia Compostellana*, la chose serait assez difficile. Il va sans dire que les Anglo-Normands, les barons de Guillaume-le-Conquérant et leurs descendants, sont hors de cause; mais nous aurions le choix entre les différents petits États que les Danois et surtout les Norvégiens avaient fondés sur les côtes de l'Écosse, sur les Hébrides, à Limerick, à Waterford, à Dublin, et qui ont subsisté longtemps après la conquête de Guillaume <sup>1</sup>. Heureusement l'auteur cité par Maccari nous tire d'embarras. Quoique l'expression dont il se sert soit un peu ambiguë, il donne cependant assez clairement à entendre que les pirates venaient d'un pays où il n'y a ni rivières ni montagnes. Ce renseignement, que plusieurs orientalistes ont trouvé bizarre, et qui l'est en réalité si l'on suppose, comme on l'a fait, que l'auteur parle de l'Angleterre, ou bien (ce qui serait encore pis) de

---

1) On peut consulter sur ces petits États un ouvrage d'un spirituel savant danois, M. Worsaae (*Die Dänen und Nordmänner in England, Schottland und Irland*).

la Bretagne armoricaine <sup>1</sup>, — ce renseignement, que les Arabes d'Espagne tenaient sans doute des Madjous eux-mêmes, nous conduit précisément vers le seul pays où il y eût encore des vikingues, car, à notre connaissance du moins, il n'y en avait plus dans les États fondés par les Norvégiens que nous avons nommés. Il nous conduit vers les Orcades, et s'il se rapporte à ces îles, il est à peu près exact. Les Orcades, qui sont au nombre de soixante-sept, dont vingt-neuf seulement sont habitées, n'ont, si je ne me trompe, point de rivière, et s'il y a des rochers sur quelques-unes d'entre elles, sur l'île de Hay par exemple, il y en a d'autres où l'on n'en trouve pas. En général ces îles sont des prairies et des bruyères d'un aspect triste et monotone, car on n'y voit presque aucun arbre. Or, c'est là que les Norvégiens qui ne pouvaient se plier ni au christianisme ni à la monarchie telle que l'entendaient Harald Hårfagr et ses successeurs, ont cherché et trouvé un asile; c'est là aussi que les anciennes mœurs de la Scandinavie se sont conservées le plus longtemps, grâce à l'indépendance presque complète dont on y jouissait, car le roi de Norvège ne régnait sur les Orcades que de nom. Le *iarl* des îles lui payait seulement un tribut, et ces *iarls* étaient puissants. Renforcés par les Danois et les Norvégiens qui demeuraient sur d'autres îles au

---

1) Reinaud, *Géographie d'Aboulfeda*, t. II, p. 265.

nord de l'Écosse, ils étaient en état d'équiper de grandes flottes avec lesquelles ils faisaient souvent des conquêtes en Écosse. Le iarl Sigurd-le-Gros et son fils Thorfinn (qui mourut en 1064) étaient de célèbres vikingues. « Quoiqu'une ère nouvelle, l'ère chrétienne, dit avec raison M. Worsaae<sup>1</sup>, eût commencé pour les rudes vikingues, il arriva cependant que les Orcades produisirent encore, durant plus d'un siècle après la mort de Thorfinn, des hommes qui n'étaient chrétiens que de nom, et qui, dans leur manière de penser et dans leur conduite, étaient des vikingues païens. Parmi eux Sven Asleifsson, qui vivait au milieu du XII<sup>e</sup> siècle sur la petite île de Gairsay, au nord-est de Mainland, est en première ligne. Non-seulement qu'il prit une grande part aux nombreuses discordes et révolutions dont les Orcades furent le théâtre, mais il fit aussi des expéditions de vikingue contre d'autres pays. Entouré d'une bande de quatre-vingts hommes, il passait l'hiver dans son château, vivant largement du butin qu'il avait acquis. Au printemps, après les semailles, il faisait des expéditions vers les côtes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Dans l'automne il retournait dans son île afin de rentrer les blés; cela fait, il recommençait ses courses jusqu'à ce que l'hiver le forçât à les interrompre. »

L'histoire des Orcadiens, comme nous le verrons

---

1) *Die Dänen und Nordmänner* etc., p. 151.

tout à l'heure, n'est pas entièrement muette sur leurs expéditions en Espagne; cependant celles-ci ont été bien plus fréquentes qu'elle ne donne à l'entendre. C'est ce que prouvent les documents arabes. En premier lieu je citerai à ce sujet un passage d'Édrisi, qui se trouve à la fin de l'article que ce géographe a consacré à l'île de Saltès <sup>1</sup> (près d'Huelva) et qui bien certainement se rapporte aux expéditions des derniers vikings. On le chercherait en vain dans la traduction de M. Jaubert. Cet orientaliste l'a supprimé, et il a dit dans une note: « Ici le texte du man. A contient, relativement à de prétendus sorciers, un conte que nous nous abstenons de traduire. » Le fait est que, par une bévue assez bizarre, feu M. Jaubert a cru que le mot *Madjous* signifie *sorciers, magiciens*; mais voici ce qu'on lit dans le man. A de Paris que j'ai collationné: « Les Madjous se sont emparés à plusieurs reprises de cette île; et les habitants, chaque fois qu'ils entendaient dire que les Madjous revenaient, s'empressaient de prendre la fuite et de quitter l'île<sup>2</sup>. » Ces paroles montrent d'abord que les invasions des

1) Saltès (ou Chaltich, comme disent les Arabes) était une petite île, et non pas une presqu'île, comme M. de Gayangos et M. de Slane l'ont pensé. « L'île de Chaltich est entourée de tous côtés par la mer, » dit Édrisi (t. II, p. 20).

2) وقد تغلب عليها المايجوس مرات وأهلها إذا سمعوا  
 يخطور المايجوس فروا عنها وأخلوها

derniers vikingues ont été nombreuses; en second lieu il en résulte qu'à l'exemple de leurs ancêtres, ces vikingues formaient, à l'embouchure des grands fleuves, des établissements qui devaient servir de retraite, de point de départ, et de dépôt pour le butin <sup>1</sup>.

Un passage plus remarquable encore se trouve dans l'ouvrage de M. de Gayangos (t. I, p. 79). Il est tiré d'un géographe andalous qui vivait au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, et voici ce qu'on y lit <sup>2</sup>:

« Il y avait autrefois dans l'Océan de grands navires auxquels les Andalous donnaient le nom de *corcour* <sup>3</sup>, et qui avaient une voile carrée en avant, et une autre en arrière. Ils portaient des hommes d'une nation à laquelle on donne le nom de Madjous. Ces gens étaient forts, hardis et très-expérimentés dans la navigation. Quand ils débarquaient sur la côte, ils mettaient tout à feu et à sang, de sorte qu'à leur approche les habitants fuyaient vers les montagnes en emportant tous les objets de valeur qu'ils possédaient.

---

1) Profitant sans doute de l'exemple que les Madjous leur avaient donné, les corsaires andalous du XII<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels ceux de Saltès sont expressément nommés, firent la même chose pendant leurs invasions sur les côtes de la Galice. Voyez *Hist. Compost.*, L. I, c. 103.

2) Ce passage est un de ceux que M. de Gayangos donne comme s'ils se trouvaient chez Maccari, mais qu'il a empruntés aux manuscrits de sa propre collection, la plus riche peut-être parmi celles qui se trouvent entre les mains d'un particulier.

3) C'est le *navis longa* des Romains, le *långskip* des sagas islandaises.

Les invasions de ces barbares étaient périodiques; elles avaient lieu tous les six ou sept ans. Le nombre de leurs vaisseaux n'était jamais moindre que quarante <sup>1</sup>; quelquefois il était de cent. Ces pirates *dévorait* chaque personne qu'ils trouvaient en mer. La tour dont j'ai parlé <sup>2</sup> leur était connue, et, naviguant dans la direction indiquée par la statue, ils étaient en état d'entrer en tout temps dans la Méditerranée, et de ravager les côtes de l'Andalousie ainsi que les îles qui les longent; quelquefois ils poussaient même jusqu'aux côtes de Syrie. Mais la statue ayant été détruite sur l'ordre d'Ali ibn-Maimoun, comme nous l'avons dit <sup>3</sup>, on n'entendit plus parler de ces hommes, et l'on ne vit plus leurs *corcour* dans ces parages, à l'exception de deux, dont l'un coula à fond à Mersâ al-Madjous (le port des Madjous) <sup>4</sup>, l'autre près du promontoire de Trafalgar. »

Nous possédons peu de renseignements sur ces expéditions, qui, d'après le témoignage de l'auteur arabe, avaient lieu tous les six ou sept ans. Nous donnerons toutefois ceux que nous avons pu recueillir dans les documents de l'histoire du Nord et dans l'*Historia Compostellana*; mais nous devons avertir

---

1) Ceci est une exagération.

2) Les colonnes d'Hercule.

3) Voyez l'Appendice, n<sup>o</sup> XXXV.

4) J'ignore où ce port se trouvait. M. de Gayangos cite à ce sujet Becrí, qui cependant ne nomme nulle part ce port.

d'avance que, sous le nom de pirates, nous comprenons aussi les croisés de la Norvège et des Orcades. Selon toute apparence, les Maures leur donnaient également le nom de Madjous, et quant aux chrétiens d'Espagne, il n'y a aucun doute à ce sujet: l'*Historia Compostellana* qualifie tout simplement de pirates les croisés dont il s'agit, et ce nom, comme on le verra, leur convenait parfaitement.

En premier lieu nous avons donc à parler de l'expédition du roi norvégien Sigurd, surnommé Jørsalafari (celui qui a été à Jérusalem).

Lorsque le roi de Norvège Magnus Nu-Pieds eut été tué en Irlande (1103), la Norvège fut partagée entre ses trois fils, qui tous étaient encore fort jeunes, et dont l'un, qui avait régné auparavant sur les Orcades<sup>1</sup>, portait le nom de Sigurd. Peu de temps après, des croisés norvégiens retournèrent dans leur patrie, et comme ils ne tarissaient ni sur les merveilles qu'ils avaient vues à Constantinople et dans la terre sainte, ni sur la haute paye que l'empereur byzantin accordait aux Normands qui servaient dans sa garde, beaucoup de leurs compatriotes conçurent le désir d'aller à Constantinople ou même à Jérusalem. Ils adressèrent aux rois la prière que l'un d'eux se mît à leur tête, et ce fut Sigurd qui se chargea de les conduire. L'an 1107, les croisés mirent en

---

1) *Saga Magnuss berfætts* (*Fornmannna Sögur*, t. VII), p. 40.

mer avec soixante vaisseaux. Ils passèrent l'hiver en Angleterre, où le roi Henri I<sup>er</sup>, fils de Guillaume-le-Conquérant, leur fit bon accueil. Dans le printemps de l'année suivante, ils allèrent vers la Galice, que les sagas appellent le *Jakobsland* (la terre de saint Jacques), et comme ils ne s'empresaient pas, à ce qu'il semble, d'arriver à leur destination, ils résolurent d'y hiverner. Le gouverneur du district où ils étaient arrivés, s'engagea à leur fournir, pour de l'argent, des vivres durant tout l'hiver; mais après Noël il manqua à sa promesse. Sigurd en tira une prompte vengeance: il attaqua le château du gouverneur <sup>1</sup>. Celui-ci, qui n'avait pas assez de troupes pour se défendre, prit la fuite, et alors Sigurd s'empara du château, où il trouva quantité de vivres et plusieurs objets de valeur, qu'il fit transporter sur ses vaisseaux. Dirigeant ensuite sa course vers le Midi, il rencontra des pirates (des vikingues, dit la saga) sarrasins. Il les combattit et leur enleva huit vaisseaux. Puis, ayant attaqué Cintra, « d'où les païens faisaient des incursions contre les chrétiens, » il s'empara de cette forteresse et en passa tous les défenseurs au fil de l'épée, « attendu que ces gens-là ne voulaient pas embrasser le christianisme. »

Après la prise de Cintra, Sigurd alla vers Lisbon-

---

1) On a soupçonné qu'il s'agit ici de Compostelle. S'il en était ainsi, l'auteur de l'*Historia Compostellana* n'aurait pas manqué de parler de cette expédition, mais il n'en dit rien.

ne, « ville dont une moitié a une population chrétienne, l'autre, une population païenne. » Il y livra son troisième combat, après quoi il se rendit à Alca-cer do Sal (*Alkassa* dans la saga). Il prit, pilla et détruisit cette ville, et ceux des habitants qui n'avaient pu prendre la fuite, furent mis à mort. Naviguant de là vers le Détroit, Sigurd rencontra de nouveau une flotte de pirates sarrasins, avec laquelle il engagea un combat et qu'il battit.

Ce qu'il fit à Formentera est d'une horrible barbarie; mais la même chose est arrivée dans le siècle où nous sommes, et la France du moins n'a pas le droit de reprocher à un Norvégien du XII<sup>e</sup> siècle l'acte cruel que nous allons raconter.

L'île de Formentera était à cette époque un repaire de brigands. Ils avaient déposé leur butin dans un antre qui se trouvait dans un rocher d'un difficile accès, et qui d'ailleurs avait une forte muraille pour défense. Les Norvégiens tâchèrent d'en approcher; mais les Sarrasins les en empêchèrent en lançant sur eux une grêle de flèches et de morceaux de roc, et, se moquant des assaillants, ils leur montrèrent, du haut de la muraille, des objets précieux en les traitant de lâches. Pour les punir de leurs bravades, Sigurd employa alors un moyen singulier, mais qui le conduisit à son but. Ayant fait traîner deux barques sur le sommet du rocher, il fit attacher des câbles à leurs poupes et à leurs proues; puis,

les barques ayant été remplies d'autant d'hommes qu'elles pouvaient contenir, on les laissa glisser, en tenant les câbles, jusqu'au-dessus de la muraille. Ayant ainsi à leur tour l'avantage de la position, les Norvégiens qui se trouvaient dans les barques firent pleuvoir des flèches et des morceaux de roc sur les têtes des Sarrasins. Ceux-ci furent bientôt forcés de quitter la muraille et de se réfugier dans leur antre. Alors Sigurd grimpa vers cet antre avec le gros de ses troupes et y pénétra. Les Sarrasins tâchèrent encore de se défendre derrière une seconde muraille qui se trouvait dans la caverne même; mais Sigurd rendit leurs efforts inutiles: il fit porter une grande quantité de fagots vers l'ouverture de la caverne, et cet immense bûcher ayant été allumé, les Sarrasins furent étouffés ou brûlés vifs. Leurs trésors tombèrent entre les mains des Norvégiens, qui, durant toute leur expédition, n'avaient pas encore fait un aussi riche butin.

Après avoir livré de nouveaux combats à Iviza et à Minorque, Sigurd navigua vers la Sicile, et de là vers la terre sainte <sup>1</sup>.

Peu de temps après, dans l'année 1111, le pays que les sagas appellent le Jakobsland, fut ravagé de nouveau par de soi-disant croisés. L'auteur de

---

1) *Saga Sigurðar jórsalafara* (*Fornmanna Sögur*, t. VII), p. 74—85; *Fagrskinna*, p. 159—161.

*l'Historia Compostellana* (L. I, c. 76) nous a donné à ce sujet des détails assez curieux, que nous reproduirons le plus souvent avec les propres paroles du chroniqueur.

A l'époque dont il s'agit, une terrible guerre civile dépeuplait les royaumes de Castille, de Léon et de Galice. L'héritière de ces États, Urrique, fille d'Alphonse VI, s'étant brouillée avec son mari, Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, les nobles s'étaient divisés en deux partis, dont l'un tenait pour Urrique et son fils, l'autre pour son époux. Dans ce dernier parti se trouvaient deux seigneurs galiciens, Pélage Godesteiz et Rabinat Nuñez, et comme Urrique avait chargé l'évêque de Compostelle, l'ambitieux mais habile Diégo Gelmirez, de leur enlever leurs châteaux, ils prirent à leur service « des pirates, qui venaient du côté de l'Angleterre et qui allaient à Jérusalem. Ces pirates anglais étant des gens sans aucune piété<sup>1</sup>, ils espéraient être en état de ravager avec leur aide l'intérieur des terres aussi bien que les côtes. » Leur espoir ne fut point trompé. « Les Anglais firent à l'improviste une invasion sur la côte; ils massacrèrent les uns, dépouillèrent les autres de tout ce qu'ils possédaient, et comme s'ils eussent été des Moabites [des Sarrasins], ils forcèrent plusieurs personnes, qu'ils avaient chargées de fers, à se racheter. Ce

---

1) « Nullius pietatis melle condita. »

n'est pas tout encore, et ce qui nous reste à dire fait frémir d'horreur : aveuglés par l'avidité, ils violèrent les églises, et s'emparèrent sacrilègement des objets et des personnes qu'ils y trouvèrent.» Saint Jacques les en punit. La flotte de l'évêque, qui avait reçu l'ordre d'aller attaquer un château de la côte qui appartenait aux ennemis de la reine, rencontra et assaillit celle des pirates au moment où ceux-ci, qui venaient de détruire une église, transportaient leur butin dans leurs vaisseaux. Les Galiciens leur enlevèrent trois de leurs navires, et, ayant fait un grand nombre de captifs, ils continuèrent leur route.

L'évêque Diégo Gelmirez se réjouit fort de cette victoire; mais quand il vit les prisonniers qui pleuraient et gémissaient, il eut pitié d'eux, et, s'adressant à ses marins: « Vous savez, mes frères, leur dit-il, que la cinquième partie du butin que vous avez fait, m'appartient de droit; mais j'y renonce si vous voulez me céder les prisonniers.» Les marins y consentirent sans difficulté, et alors l'évêque rendit la liberté aux captifs après leur avoir fait jurer qu'ils ne feraient plus d'invasion dans un pays chrétien.

Le chroniqueur ne nous apprend rien de plus; mais il est présumable que les pirates qui avaient recouvré la liberté rejoignirent leurs camarades, et qu'alors ils continuèrent ensemble leur route vers la terre sainte.

Ces soi-disant croisés, ces sacrilèges qui pillaient les

églises, ces *Moabites* en un mot, venaient sans doute des Orcades, où l'on n'était encore chrétien que de nom. Peut-être est-il même possible de nommer leur chef. Je soupçonne que ce chef était le iarl des Orcades Hacon Paalsson (fils de Paul). Cet homme turbulent et perfide, qui possédait la moitié des Orcades, avait d'abord été en guerre contre son cousin germain Magnus, qui possédait l'autre moitié; puis, étant convenu avec lui d'une entrevue pendant laquelle ils régleraient leurs différends, il l'avait fait tuer de la manière la plus barbare, après l'avoir fait enlever de l'église où il se trouvait <sup>1</sup>. De cette manière la prédiction qu'un devin païen avait faite à Hacon lors de son séjour en Suède, s'était accomplie; car d'après cette prédiction, Hacon commettrait un crime abominable et régnerait sur toutes les Orcades. Mais le devin lui avait prédit aussi qu'il ferait un long voyage vers le Midi, et soit qu'il eût à cœur que cette partie de la prophétie se réalisât également, soit que son esprit inquiet ne lui permit pas de rester aux Orcades, Hacon alla en pèlerinage (par mer probablement) d'abord à Rome, ensuite à Jérusalem <sup>2</sup>. Or, il nous paraît que cet homme, qui était vikingue <sup>3</sup>, qui consultait les de-

1) Magnus, qui en mourant fit preuve d'une grande abnégation de soi-même, est devenu le patron des Orcades.

2) *Orkneyinga saga*, p. 100—104, 124—134, 138; *Magnus helga saga*, p. 442—444, 484 et suiv.; voyez surtout p. 492 et 494.

3) *Orkneyinga saga*, p. 96.

vins païens, qui « n'avait point de piété, » selon l'expression d'une saga, qui respectait si peu les lieux saints qu'il fit arracher son cousin de derrière l'autel, il nous paraît, disons-nous, que cet homme plus qu'à demi païen peut bien avoir été le pirate impie qui a détruit tant d'églises en Galice pendant son voyage à Jérusalem. La seule difficulté, c'est la date. Celle de la mort de Magnus est controversée. Quelques-uns la fixent à l'année 1104; mais Torfæus, qui a consacré une longue dissertation à ce sujet <sup>1</sup>, se décide pour l'année 1010. Si ce calcul est exact, et si d'un autre côté il est vrai aussi que Hacon est allé à Jérusalem *quelques années* après la mort de son cousin, comme on lit dans les sagas, alors il ne peut pas avoir été en Galice l'an 1111. Mais on sait que dans les sagas la chronologie est extrêmement inexacte, et pour ma part du moins, je crois que dans cette circonstance leur témoignage a très-peu de valeur.

Nous nous contenterons d'observer en passant que des Norvégiens assistèrent à la prise de Lisbonne en 1147 <sup>2</sup>; mais nous devons nous arrêter au voyage qu'un autre iarl des Orcades, Ronald <sup>3</sup>, fit à Jérusalem. Ronald se trouvait en Norvège l'an 1150, lors-

---

1) Voyez ses *Orcades*, p. 84—86.

2) Voyez Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, t. III, p. 269, note 11.

3) Proprement Rögvald; mais à cause de l'euphonie, nous laisserons à ce nom sa forme écossaise.

qu'un noble guerrier de ce pays, Eindridi-le-Jeune, qui avait servi longtemps dans la garde de l'empereur byzantin, retourna dans sa patrie. Ses récits éveillèrent chez les Norvégiens et chez les compagnons du iarl le désir de visiter les contrées lointaines du Midi et de l'Orient, et Ronald ayant consenti à être le chef de l'expédition, on fit pendant plus de deux ans de grands préparatifs tant aux Orcades qu'en Norvège. L'an 1152 on partit enfin des Orcades avec une flotte de quinze navires; mais au lieu d'aller directement à Jérusalem, on fit un long détour. Ronald, à ce qu'il paraît, avait entendu parler de la vicomtesse de Narbonne, la belle Ermengarde, qui, dans des temps difficiles, gouvernait ses États avec autant de gloire que de sagesse, et qui joignait aux grâces d'une femme aimable les talents d'un politique et la valeur d'un chevalier <sup>1</sup>. Il voulait rendre visite à cette femme extraordinaire, dont le troubadour Peire Rogier a dit: «Celui qui ne l'a pas vue ne peut s'imaginer qu'il existe une telle beauté <sup>2</sup>,» et, remontant le courant de la Garonne jusqu'à Toulouse, il alla de là par terre à Narbonne <sup>3</sup>. La charmante vicomtesse lui fit

1) Voyez sur Ermengarde, *Hist. génér. de Languedoc*, t. III, p. 89.

2) Raynouard, *Choix des poésies des troubadours*, t. III, p. 38.

3) Telle doit avoir été la route que suivit Ronald; mais l'*Orkneyinga saga* ne le dit pas; elle parle seulement de Narbonne comme d'une ville maritime. Aussi Torfæus (voyez ses *Orcades*, p. 123) a-t-il été fort embarrassé par ce passage. Ne comprenant pas comment Ronald serait allé à Narbonne avant d'aller en Galice, il n'a

un accueil très-bienveillant. Pendant plusieurs jours consécutifs elle donna à lui et à sa suite de magnifiques festins, et une fois elle vint y assister elle-même entourée des dames de sa cour. La grâce de ses manières, l'élégance de sa parure, son affabilité, le charme de sa voix, et surtout ses cheveux blonds, lisses comme de la soie, qui retombaient sur ses épaules, tout cela fit une profonde impression sur le cœur du jeune iarl, et quand elle lui eut offert une coupe d'or remplie de vin, son enthousiasme lui inspira un poème fort galant en l'honneur de son hôtesse. On lui insinua qu'il ferait bien de demander la main de la belle dame et de se fixer à Narbonne. Ronald répondit qu'il voulait d'abord accomplir son pèlerinage, et que plus tard il verrait ce qu'il y avait à faire; mais Ermengarde pouvait le compter dorénavant parmi ses nombreux adorateurs, et si les troubadours chantaient ses louanges dans le doux idiome de la Provence, Ronald et ses scaldes les chantaient de leur côté, et à chaque occasion, dans la mâle langue du Nord.

Après avoir quitté Narbonne, on se rembarqua et l'on alla vers la Galice où l'on avait l'intention de passer l'hiver. On y débarqua cinq jours avant la fête de Noël, et l'on exigea des vivres que l'on pro-

---

pas su où placer la Narbonne de la saga. La mention d'Ermengarde ne laisse aucun doute à cet égard.

mit de payer. Vu la stérilité de leur pays, les habitants auraient volontiers refusé cette demande; mais intimidés par le grand nombre de leurs hôtes importuns, ils n'osèrent pas le faire. Ils leur fournirent donc des vivres; mais en retour de ce service, ils prièrent Ronald de les délivrer d'un seigneur étranger qui les chargeait de corvées et auquel la saga donne le nom de Gudifreyr. C'était, ajoute-t-elle, un homme intelligent, et qui, grâce à ses longs voyages, parlait plusieurs langues; mais au reste, il était dur et avare, et comme les Galiciens cédaient d'avance à Ronald tout le butin que l'on ferait, le iarl se laissa aisément persuader de leur prêter son concours. Le château étant difficile à prendre, on résolut de le brûler. Par conséquent, les Orcadiens entassèrent contre les murailles de grands monceaux de bois. Le châtelain, qui n'avait pas assez de soldats pour repousser les assaillants, songea alors au moyen de sauver, sinon la vie de ceux qui servaient sous ses ordres, du moins la sienne propre. Croyant l'avoir trouvé, il revêtit des habits de mendiant; puis il se laissa glisser, à l'aide de cordes, du haut des remparts, et se rendit au camp des Orcadiens où il se donna pour un Français. S'exprimant dans cette langue, qui, parmi les langues étrangères, était celle que ses ennemis comprenaient le mieux, il s'aperçut bientôt qu'ils étaient divisés en deux factions, dont l'une se laissait guider par Ronald, l'autre par Ein-

dridi, le Norvégien qui avait servi dans la garde de l'empereur byzantin. Ce fut à ce dernier qu'il s'adressa, et il lui dit que le seigneur du château donnerait volontiers ses trésors à celui qui voudrait lui sauver la vie. L'affaire fut bientôt arrangée à l'insu du iarl; Eindridi promit au châtelain de le soustraire à ses ennemis, et de son côté, le châtelain s'engagea à l'en récompenser généreusement.

Le seigneur étant de retour dans sa forteresse, les Orcadiens mirent le feu au bois qu'ils avaient amoncelé. Mais tandis que les flammes se communiquaient aux murailles et que Ronald, tout en lançant des flèches contre les assiégés, improvisait des vers sur Ermengarde, Eindridi fit éteindre l'incendie du côté où il était posté, et tira le seigneur du péril. Le château fut pris et beaucoup de ses défenseurs furent massacrés; mais les vainqueurs furent fort désappointés de ne trouver ni le châtelain ni ses richesses. Les soupçons se portèrent aussitôt sur Eindridi; mais comme tout s'était passé au milieu d'une épaisse fumée, on ne pouvait lui prouver sa perfidie.

Après le carême on quitta la Galice, et tout en naviguant vers le Détroit, on ne manqua pas de faire souvent des invasions sur le territoire sarrasin <sup>1</sup>.

L'expédition de Ronald, qui eut lieu huit ans

---

1) *Orkneyinga saga*, p. 258—296; *Saga Inga Haraldssonar* (*Fornmanna Sögur*, t. VII), p. 231.

après la destruction de la statue de Cadix, c'est-à-dire à l'époque à laquelle l'auteur arabe que nous avons cité plus haut fixe la fin des invasions des Madjous, semble avoir été la dernière. Dans la suite les Orcadiens, quoiqu'ils continuassent encore quelque temps à être vikingues, avaient trop à faire chez eux et dans leur voisinage immédiat, pour être à même de faire des expéditions lointaines.

## VII.

### EXPÉDITIONS DES NORMANDS DE FRANCE.

Encore que les Norvégiens auxquels Charles-le-Simple avait cédé une province de son royaume, adoptassent promptement la langue, les mœurs et les lois de leurs sujets français, ils conservèrent néanmoins leur caractère distinctif. Accoutumés au changement et aux aventures, ils se contentaient difficilement de la vie monotone qu'ils menaient dans leur nouvelle patrie. Pirates de leur nature et aimant à s'enrichir de butin, ils regardaient ce qu'ils possédaient d'un œil de mépris. Leur ambition était de conquérir des trésors et des royaumes à la pointe de leur épée, et comme ils savaient supporter la chaleur et le froid, la soif et la faim, les fatigues et les privations, ils quittaient gaiement la Normandie pour aller réaliser leurs rêves dans des pays lointains <sup>1</sup>. Tout le monde

---

1) « Est quippe gens —, spe alias plus lucrandi, patrios agros

a entendu parler de leurs expéditions en Italie, qui furent couronnées d'un si brillant succès; mais leurs expéditions en Espagne méritent d'être mieux connues qu'elles ne le sont, et nous allons donner ce que nous avons trouvé sur ce sujet.

D'après la chronique d'Adémar, des Normands arrivèrent en Catalogne, dans l'année 1018, sous la conduite de Roger. Étant entrés au service d'Ermesinde, qui gouvernait alors le comté de Barcelone au nom de son fils mineur, ils firent la guerre contre plusieurs princes sarrasins, et entre autres contre Muset, c'est-à-dire Modjéhid, le prince de Dénia et des Baléares, le plus grand pirate de son temps, qui détruisit Pise en 1012 et qui fut longtemps maître de la Sardaigne. Un jour que Roger, qui avait épousé une fille d'Ermesinde, n'avait avec lui que quarante hommes, il tomba dans une embuscade, et se vit assailli à l'improviste par cinq cents ennemis. Son frère bâtard fut tué; mais lui-même et les autres se défendirent avec la plus grande valeur, et, ayant terrassé plus de cent ennemis, ils retournèrent à leur camp, sans que les Sarrasins osassent les poursuivre <sup>1</sup>.

---

vilipendens; quæstus et dominationis avida; — laboris, inedia, algoris, ubi fortuna expedit, patiens." Gaufredus Malaterra, *Hist. Sicula*, L. I, c. 3 (Muratori, *Script. rer. Italic.*, t. V, p. 550).

1) Adémar, dans Pertz, *Monum. Germ.*, t. IV des *Script.*, p. 104, 105. Dans ce passage il y a un conte populaire que j'ai cru devoir passer ici sous silence, parce que j'en ai déjà parlé plus haut (t. I, p. 42).

Quel était ce Roger? A en croire de Marca <sup>1</sup>, il faudrait lire Richard au lieu de Roger, puisque, dans l'année 1018, le duc de Normandie s'appelait Richard (Richard II) et non pas Roger. Cette conjecture est bien malheureuse; les ducs de Normandie étaient trop haut placés pour prendre part à des expéditions de ce genre. Un autre savant, M. Bofarull <sup>2</sup>, semble fort enclin à rejeter tout le récit d'Adémar, attendu qu'il ne se trouve pas dans les chroniques espagnoles ou arabes, et qu'aucun titre ne parle d'une fille d'Ermesinde; mais le savant archiviste de la Catalogne sait mieux que personne, que, quand il s'agit de l'histoire du moyen âge, c'est-à-dire d'une histoire dont les sources sont très-incomplètes, il faut se servir le moins possible d'arguments tirés du silence des chroniques et des chartes. J'ai trouvé dans les chroniques normandes d'Orderic Vital et de Guillaume de Jumièges quelques lignes qui, si elles ne confirment pas tous les détails fournis par Adémar, mettent du moins hors de doute le séjour de Roger en Espagne, et qui nous expliquent en même temps quel était ce Roger. Parlant d'un gentilhomme normand qui avait fait vœu de pauvreté et qui était directeur d'un hospice sur les frontières de la Bavière et de la Bohême, Orderic Vital <sup>3</sup> dit en passant que ce personnage était

---

1) *Marca Hispanica*, p. 429.

2) *Condes de Barcelona*, t. I, p. 214.

3) Dans le Recueil de Duchesne, p. 475 C.

un parent de « Roger de Toeni, surnommé l'Espagnol. » Ailleurs <sup>1</sup> il l'appelle Roger d'Espagne. De son côté, Guillaume de Jumiéges dit que Roger de Toeni, porte-étendard (c'est-à-dire général en chef) de la Normandie, un gentilhomme puissant et orgueilleux, avait été en Espagne, et qu'il s'y était distingué par plusieurs exploits dans la guerre contre les Sarrasins. Or, comme l'époque où vivait ce Roger est la même que celle dont parle Adémar, il est certain qu'il s'agit du même personnage. Il était de la famille des seigneurs de Toeni et de Conches, laquelle descendait de Malehuche, un oncle de Rollon, et qui a joué un rôle assez important dans l'histoire de Normandie. C'était ce même Roger de Toeni qui, quand le duc Robert-le-Diable fut mort à Nicée lors de son retour de Jérusalem (1055), ne voulut pas reconnaître le fils bâtard de Robert, Guillaume (le Conquérant). Peu de temps après, il fut vaincu et tué par Roger de Beaumont <sup>2</sup>.

Les Normands ont fait encore une autre expédition en Espagne, que nous connaissons seulement par les chroniques arabes. C'est leur expédition contre Barbastro que j'ai en vue.

On sait bien par les chroniques latines que la forteresse de Barbastro en Aragon, le boulevard de Sara-

---

1) Pag. 686 B.

2) Même Recueil, p. 268 C.

3) Guillaume de Jumiéges, *loco laud.*, et Orderic Vital, p. 468 A.

gosse, fut prise en 1065, c'est-à-dire reprise par les Sarrasins; mais ces chroniques disent à peine que, dans l'année précédente, les chrétiens avaient enlevé Barbastro aux Maures. Un historien cordouan de ce temps-là, Ibn-Haiyân, donne au contraire des renseignements étendus et curieux sur le siège et la prise de Barbastro en 1064, et ce qui pour nous est d'une grande importance, c'est qu'il nomme la nation qui conquiert la forteresse. Ce nom propre est altéré dans les manuscrits de Maccarî, qui cite une partie du passage d'Ibn-Haiyân <sup>1</sup>. Ils portent الاردمليش ou الاردمليس; aussi M. de Gayangos, dans sa traduction abrégée de Maccarî, a-t-il donné *Al-ardemelis*, et dans une note sur ce passage, il a proposé de lire *Al-arademir*, ce qui, s'il fallait l'en croire, signifierait Sancho I<sup>er</sup>, fils de Ramire. Mais comme les manuscrits d'Ibn-Basâm, où le passage d'Ibn-Haiyân se trouve cité dans son entier, portent, l'un جيش الاردمانيين, l'autre جيش الاردمانيين, je me tiens convaincu qu'il faut prononcer *Alordomani* et traduire: *l'armée des Normands*. En effet, Ibn-Adhâri, là où il parle de l'invasion des Danois en 971<sup>2</sup>, les nomme également المايجوس الاردمانيين *les Madjous-Alordomani*, et les chroniqueurs latins de l'Espagne donnent de même aux pirates scandinaves le nom de *Lordomani* <sup>3</sup>. D'un autre côté, l'auteur

1) Voyez l'édition de Leyde de Maccarî, t. II, p. 749.

2) Voyez plus haut, p. 313.

3) *Chron. Albeld.*, c. 59, 60; comparez plus haut, p. 315, note 3.

du *Holal* dit que les conquérants de Barbastro venaient de France <sup>1</sup>, et il y a d'ailleurs dans le récit d'Ibn-Haiyân, dans la poésie française du moyen âge et même dans les chroniques normandes, des preuves certaines que Barbastro a été pris par les Normands. C'est ce que nous montrerons plus tard. Ce que nous avons à faire en premier lieu, c'est de donner la traduction de l'intéressant récit d'Ibn-Haiyân; mais nous devons avertir qu'en le faisant, nous suivrons le texte qui se trouve chez Ibn-Bassâm et non pas celui que donne Maccarî; car ce dernier auteur, comme j'ai déjà cru devoir le dire dans une courte note placée dans l'édition de Leyde, a cité ce passage d'une manière extrêmement inexacte <sup>2</sup>.

*« Récit de la prise de Barbastro et de la reprise de cette ville par les musulmans. »*

« Voici ce que dit Ibn-Haiyân à ce sujet: Dans l'année 456, l'ennemi s'empara de Barbastro, la forteresse la plus importante de la Barbitanie <sup>3</sup>, entre

1) Man. 24, fol. 31 r.: وقد كان الفرنج — خرجوا من الارض الكبيرة الى الاندلس — وتغلبوا على مدينة برشتر  
عنوة

2) Pour faire cette traduction, j'ai eu à ma disposition deux manuscrits, celui de Gotha (A) et celui de M. de Gayangos (B), que M. Wright a collationné. Comme ce dernier savant a l'intention de publier tous les fragments d'Ibn-Haiyân qui existent encore en Europe, j'ai cru pouvoir me dispenser de donner le texte de ce récit.

3) C'est l'ancien nom du Sobrarbé. « Quod modo dicitur Super-

Lérída et Saragosse, les deux colonnes de la Frontière supérieure; de Barbastro, cette mère vénérable, où l'islamisme avait fleuri depuis les conquêtes de Mousâ ibn-Noçair; qui, durant des siècles, avait joui d'une prospérité continuelle, tandis que d'autres villes espagnoles tombaient en ruine; qui se glorifiait de son territoire fertile et de ses fortes murailles; qui, bâtie sur les bords du Vero <sup>1</sup>, était le boulevard des habitants de la Frontière contre les attaques des ennemis; qui, durant trois cent soixante-trois ans, avait été au pouvoir des musulmans, de sorte que la religion y avait poussé de profondes racines et que l'on y étudiait le Coran d'une manière assidue. Aussi, quand un messenger de malheur arriva à l'improviste à Cordoue au commencement du mois de Ramadhân de l'année susdite (mi-août 1064), pour nous apprendre la chute de cette ville, cette nouvelle frappa les oreilles comme un coup de tonnerre; elle mit tous les esprits en délire, et fit trembler la terre d'Espagne d'un bout à l'autre. Ce triste événement fut dès lors la seule chose dont on parlât, et tout le monde s'imaginait que, vu les dispositions où étaient les princes et les faquis, Cordoue elle-même serait bientôt frappée du même sort <sup>2</sup>. — —

---

arbiium, olim vocabatur territorium Barbitanum." *Fragm. hist. ex cartulario Alaonis* (*Esp. sagr.*, t. XLVI, p. 328).

1) Le man. A porte ٤, ٤, et le man. B. ٤, ٤. Il faut lire ٤, ٤.

2) J'omets les considérations qu'Ibn-Haiyân place ici au sujet des

« Racontons à présent la terrible calamité qui frappa Barbastro. L'armée des Normands assiégea longtemps cette ville, et fit contre elle des attaques vigoureuses. Le prince auquel elle appartenait, Yousof ibn-Solaimân ibn-Houd <sup>1</sup>, l'avait abandonnée à son sort à cause du grand péril où elle était, de manière que les habitants ne pouvaient compter que sur leurs propres forces. Le siège ayant duré quarante jours, les assiégés commencèrent à se disputer le peu de vivres qu'ils avaient. Les ennemis l'apprirent, et, redoublant alors leurs efforts, ils réussirent à s'emparer du faubourg. Environ cinq mille cavaliers y entrèrent. Fort découragés, les assiégés se fortifièrent alors dans la ville même. Un combat acharné s'engagea, dans lequel cinq cents chrétiens furent tués <sup>2</sup>; mais le Tout-Puissant voulut qu'une pierre énorme et très-dure, qui se trouvait dans un mur bâti par

---

princes et des faquis de cette époque. Elles sont intéressantes, mais elles n'ont rien à faire avec les Normands.

1) C'est-à-dire, Modhaffar de Lérida. Voyez sur ce prince, l'Appendice, n° VIII (à la page XLIX, l. 21, il faut biffer les mots: qui voulaient se gouverner eux-mêmes).

2) Le comte Ermengaud d'Urgel semble avoir été de ce nombre. *Gesta Comitum Barc.*, c. 12: « Successit ei Ermengaudus filius eius, qui dictus fuit de Barbastro, eo quia in obsidione Barbastrensis castrum, quod a Sarracenis adhuc detinebatur, plurimum laboravit, et eo anno quo captum est castrum, scilicet incarnationis Christi MLXV, mortuus est. » Au lieu de 1065, l'auteur aurait dû dire 1064. La même faute se trouve dans la chronique de Ripoll (Villanueva, t. V, p. 245). De Marca (p. 455) a confondu cet Ermengaud de Barbastro avec Ermengaud de Cordoue.

les anciens, tombât dans un canal souterrain qui avait aussi été construit par les anciens et qui apportait dans la ville l'eau de la rivière. Elle l'obstrua entièrement, et alors les soldats de la garnison, qui craignaient de mourir faute d'eau, offrirent de se rendre en stipulant seulement qu'ils auraient la vie sauve, car quant à leurs biens et à leurs familles, ils les abandonnèrent aux ennemis de Dieu. Ceux-ci leur accordèrent ce qu'ils demandaient; mais ils violèrent leur parole, car, les soldats étant sortis de la ville, ils les massacrèrent tous, à l'exception du commandant Ibn-at-Tawîl, du cadî Ibn-Isâ et d'un petit nombre de notables. Le butin que les mécréants firent à Barbastro fut immense. Leur général en chef, le commandant de la cavalerie de Rome <sup>1</sup>, eut pour sa part, dit-on, environ quinze cents jeunes filles et cinq cents charges de meubles, d'ornements, d'habits et de tapis. On raconte aussi qu'à cette occasion cinquante mille <sup>2</sup> personnes furent réduites en captivité ou tuées.

« Les mécréants s'établirent à Barbastro et s'y fortifièrent.

« Un nombre incalculable des femmes de Barbastro

---

وزعموا انه صار لأكبر رؤسائهم (لاكبرهم B.) قائد خيل 1)  
 رومية (رومة B.) في حصته الخ  
 Nous reviendrons sur ce passage qui est d'une grande importance.

2) Environ quarante mille, dit l'auteur du *Holal*.

pérèrent, alors que, quittant la forteresse où l'on mourait de soif, elles se jetèrent sur l'eau et en burent immodérément. Elles tombèrent mortes à l'instant même. En général, la calamité qui frappa cette ville fut si terrible, qu'il est impossible de la décrire ou de la raconter en détail. D'après ce qu'on m'a rapporté, il arrivait souvent qu'une femme priait les mécréants, du haut des remparts, de lui donner un peu d'eau pour elle ou pour son enfant. Alors elle recevait cette réponse : « Donne-moi ce que tu as ; jette-moi quelque chose qui me plaise ; dans ce cas je te donnerai à boire. » Elle jetait alors au soldat qui lui avait parlé, ce qu'elle avait, des habits, des ornements ou de l'argent, et en même temps elle lui jetait une outre ou un vase attaché à une corde, que le soldat remplissait d'eau ; de cette manière elle était en état d'étancher sa propre soif ou bien celle de son enfant. Mais lorsque le général en chef eut appris qu'on en agissait ainsi, il défendit à ses soldats de donner de l'eau aux femmes de la forteresse. « Prenez un peu de patience, leur dit-il, et vous aurez tous les assiégés en votre pouvoir. » En effet, les assiégés furent enfin forcés de se rendre pour ne pas mourir de soif, mais ils obtinrent l'amân. Le chef, toutefois, conçut des inquiétudes quand il vit leur grand nombre, et craignant que pour recouvrer la liberté, ils ne se laissassent aller à un acte de désespoir, il ordonna à ses soldats de mettre l'épée à la

main et d'éclaircir leurs rangs. Beaucoup d'entre eux, environ six mille à ce qu'on dit, furent tués alors. Puis le roi <sup>1</sup> fit cesser le massacre, et donna à tous les habitants l'ordre de sortir de la ville avec leurs familles. Ils s'empressèrent d'obéir; mais la foule auprès des portes fut telle, qu'un grand nombre de vieillards, de femmes âgées et d'enfants furent étouffés. Voulant éviter l'encombrement et arriver plus promptement auprès de l'eau, plusieurs personnes se laissèrent glisser, au moyen de cordes, du haut des créneaux des murailles. Environ sept cents personnes (des notables et de braves guerriers), qui aimaient mieux mourir de soif que d'être massacrées, restèrent dans la citadelle.

« Lorsque ceux qui avaient échappé au glaive et qui n'avaient pas été étouffés dans la presse furent rassemblés sur la place près de la porte principale, où ils attendaient leur sort dans une anxiété cruelle, on leur annonça que tous ceux qui possédaient une maison, eussent à rentrer dans la ville avec leurs familles. On employa même la force pour les y contraindre, de sorte qu'en rentrant dans la ville, ils souffrirent presque autant de la presse qu'ils en avaient souffert alors qu'ils en sortaient. Puis, les habitants étant retournés dans leurs demeures avec leurs famil-

---

1) Les Arabes donnent souvent le titre de *roi* à de simples chefs chrétiens. La même chose arrive aux chroniqueurs espagnols quand ils parlent de gouverneurs ou de généraux musulmans.

les, les mécréants, obéissant à l'ordre de leur chef<sup>1</sup>, divisèrent tout entre eux, d'après des conventions fixées d'avance. Chaque chevalier qui recevait une maison pour son partage, recevait en outre tout ce qu'il y avait dedans, les femmes, les enfants, l'argent etc., et il pouvait faire du maître de la maison tout ce qu'il voulait; aussi prenait-il tout ce que le maître lui montrait, et il le forçait par des tortures de tout genre à lui livrer ce qu'il voulait lui cacher. Parfois le musulman rendait l'âme au milieu de ces tortures, ce qui était réellement un bonheur pour lui, car s'il y survivait, il avait à éprouver des douleurs encore plus grandes, attendu que les mécréants, par un raffinement de cruauté, prenaient plaisir à violer les femmes et les filles de leurs prisonniers devant les yeux de ceux-ci. Chargés de fers, ces malheureux étaient forcés d'assister à ces scènes horribles; ils versaient bien des larmes et leur cœur se brisait. Quant aux femmes qui étaient employées aux travaux du ménage, les chevaliers, au cas où ils n'en voulaient pas eux-mêmes, les abandonnaient à leurs pages et à leurs domestiques, afin qu'ils fissent d'elles ce qu'ils voudraient. Il est impossible de dire tout ce que les mécréants firent à Barbastro.

« Trois jours après la prise de la ville, les mécréants allèrent cerner ceux qui se trouvaient encore dans la

---

1) « De leur sultan, » dit le texte.

partie la plus élevée de la citadelle. Ces derniers, que la soif avait rendus presque méconnaissables, se rendirent alors après avoir obtenu l'amân. Ils furent en effet épargnés par les mécréants; mais lorsqu'ils eurent quitté la ville pour se rendre à Monzon, la ville la plus proche parmi celles qui étaient au pouvoir des musulmans, ils rencontrèrent des chevaliers chrétiens qui n'avaient pas assisté au siège de Barbastro, et qui, ignorant qu'on avait laissé la liberté à ces malheureux, les massacrèrent tous, à l'exception de quelques-uns qui réussirent à se sauver par la fuite; mais le nombre de ces derniers était bien petit. Cette troupe eut donc une fin déplorable; Dieu l'avait voulu ainsi!

« Lorsque le roi des Roum eut résolu de quitter Barbastro et de retourner dans son pays, il se choisit parmi les jeunes filles musulmanes, les femmes mariées qui se distinguaient par leur beauté, les jeunes gens adultes et les garçons les plus gracieux, plusieurs milliers de personnes, qu'il emmena avec lui afin d'en faire présent à son souverain, et il laissa à Barbastro une garnison de quinze cents cavaliers et de deux mille piétons.

« Avant de terminer ce récit qui est bien propre à faire réfléchir les hommes sensés, je raconterai encore une histoire singulière qui s'y rattache. Elle peut donner une idée de ce que nous avons cru devoir passer sous silence, et elle procurera aux hom-

mes intelligents une notion précise des malheurs que nous aussi, nous avons à craindre. Voici donc ce que m'a écrit un de mes correspondants de la Frontière: Après la prise de Barbastro, un marchand juif se rendit dans cette ville malheureuse, afin de racheter de captivité les filles d'un notable qui avait échappé au massacre. On savait que ces dames étaient échues en partage à un comte de la garnison. Or, voici ce que le juif m'a raconté: «Arrivé à Barbastro, je me fis indiquer la demeure de ce comte et je m'y rendis. M'étant fait annoncer, je le trouvai revêtu des habits les plus précieux de l'ancien maître de la maison, et assis sur le sofa que ce dernier occupait ordinairement. Le sofa et tout l'appartement étaient encore dans le même état où ils étaient le jour où l'ancien maître avait été forcé de les abandonner; rien n'avait été changé ni aux meubles ni aux ornements. Près du comte se trouvaient plusieurs belles jeunes filles, qui avaient les cheveux relevés et qui le servaient. M'ayant salué, il me demanda quel était le motif de ma visite. Je l'en informai et je lui dis que j'étais autorisé à payer une somme considérable pour quelques-unes des jeunes filles qui se trouvaient là. Il sourit alors et me dit dans sa langue: «Va-t-en au plus vite si tu es venu pour cela! Je ne veux pas vendre les jeunes filles qui sont ici; il ne faut pas y penser; mais je te ferai voir les prisonnières que j'ai dans mon château, je t'en

montrerais autant que tu voudras. — Je n'ai pas l'intention, lui répondis-je, d'entrer dans votre château; je me trouve fort bien ici et je sais que, grâce à votre bienveillante protection, je n'ai rien à craindre. Dites-moi quel prix vous exigez pour quelques-unes de celles qui sont ici; vous verrez que je ne marchanderai pas avec vous. — Qu'as-tu donc à m'offrir? — De l'or très-pur et des étoffes précieuses et rares. — Tu parles comme si je n'avais pas cela, moi;» puis, s'adressant à une des servantes dont j'ai parlé: «Madja, dit-il (il voulait dire *Bahdja*, mais comme il était étranger, il estropiait ce nom de cette manière), montre à ce coquin de juif quelque chose de ce qui se trouve dans ce coffre.» Ainsi interpellée, la jeune fille tira du coffre des sacs remplis d'or et d'argent ainsi qu'une foule d'écrins, qu'elle plaça devant le chrétien et qui étaient en si grand nombre qu'ils le dérochèrent presque à mes regards. «Approche maintenant quelques-unes de ces balles,» ajouta le comte. Obéissant à cet ordre, elle apporta tant de balles de soie, de filoselle et de brocart précieux, que j'eus demeurai ébloui et stupéfait; je sentais fort bien qu'en comparaison de toutes ces richesses, ce que j'avais à offrir ne valait rien. «J'ai tant de ces choses-là, dit alors le comte, que je ne m'en soucie plus; mais supposé même que je n'en eusse rien et que l'on voulût me donner tout cela en échange de ma maîtresse que voilà, je ne la céderais pas, je te le jure, car elle

est la fille de l'ancien maître de cette maison, qui est un homme fort considéré parmi les siens. C'est pour cela que j'ai fait d'elle ma maîtresse, sans compter qu'elle est d'une rare beauté, et j'espère qu'elle me donnera des enfants. Ses aïeux en agissaient de même avec nos femmes alors qu'ils étaient les maîtres; la chance a tourné maintenant, et tu vois que nous prenons notre revanche. Je te montrerai encore davantage.» Puis, indiquant une autre jeune fille qui se tenait à distance: «Tu vois, continua-t-il, cette femme belle à ravir? Eh bien! elle était la chanteuse de son père, un libertin, qui, quand il s'enivrait, se plaisait à écouter ses airs. Cela a duré jusqu'à ce que nous l'ayons réveillé!» Puis, appelant la jeune fille, il lui dit en écorchant l'arabe <sup>1</sup>: «Prends ton luth et chante à notre hôte quelques-uns de tes airs!» Elle prit alors son luth et s'assit pour l'accorder; mais je voyais rouler sur ses joues des larmes que le chrétien essuyait furtivement. Ensuite elle se mit à chanter des vers que je ne comprenais pas <sup>2</sup> et que par conséquent le chrétien comprenait encore moins; mais ce qu'il y avait d'étrange, c'est

---

1) Le comte ne parle arabe que quand il s'adresse aux jeunes filles. Avec le juif il parle français.

2) Ce passage, que j'ai déjà cité plus haut (p. 215), prouve, je crois, ce que j'y ai dit, à savoir que d'ordinaire les étrangers, quoiqu'ils eussent séjourné longtemps parmi les Arabes, ne comprenaient pas la poésie de ce peuple.

que ce dernier buvait continuellement pendant qu'elle chantait, et qu'il montrait une grande gaieté, comme s'il eût compris les paroles de l'air qu'elle chantait.

« Quand elle eut fini, je me levai pour m'en aller, persuadé comme je l'étais que je n'obtiendrais point ce pour quoi j'étais venu. J'allai donc m'occuper de mes affaires de commerce; mais mon étonnement ne connut point de limites lorsque je vis l'énorme quantité de femmes et de richesses qui se trouvaient entre les mains de ces gens-là. »

Plus loin, Ibn-Haiyân raconte la reprise de Barbastro par Moctadir de Saragosse, qui avait reçu de son allié, Motadhid de Séville, un renfort de cinq cents cavaliers. De part et d'autre, le combat fut fort acharné; mais les chrétiens ayant perdu environ mille cavaliers et cinq mille piétons (d'où l'on peut conclure que la garnison normande de Barbastro avait été renforcée par des Espagnols), les musulmans restèrent les maîtres. Ils ne furent pas plus humains que les Normands ne l'avaient été, car à l'exception des enfants et de quelques chefs qui se rachetèrent, tous ceux qui se trouvaient dans la place furent passés au fil de l'épée. La nouvelle de cet événement, dont les musulmans se réjouirent fort, arriva à Cordoue l'un des premiers jours du mois de mai de l'année 1065 <sup>1</sup>.

---

1) En 1101, Barbastro fut repris par Pedro d'Aragon, et depuis lors cette ville a toujours été au pouvoir des chrétiens.

Le siège et la prise de Barbastro par les Normands avaient fait, comme on l'a vu, une sensation immense à Cordoue, non-seulement parce que Barbastro était une forteresse d'une grande importance, mais aussi parce que les conquérants de cette ville appartenaient à une nation bien plus impitoyable que la nation espagnole ne l'était. En France cette conquête, qui d'un seul coup procura aux Normands des richesses presque fabuleuses, doit avoir eu aussi un grand retentissement, et si les chroniques n'en parlent pas, la poésie du moins en a conservé le souvenir. Dans *La Bataille d'Aleschans*, une des branches du Roman de Guillaume au Court nez, *Barbastre* est le cri de guerre d'un chevalier français <sup>1</sup>. Il y a même à la Bibliothèque impériale tout un roman de chevalerie qui porte le titre de *Li sièges de Barbastre*. C'est la sixième branche du roman d'Aimeri de Narbonne, lequel à son tour est la première branche de celui de Guillaume au Court nez; mais autant qu'on peut en juger par une courte analyse <sup>2</sup>, l'auteur de ce roman a traité l'histoire avec une liberté extrême. Au lieu de nous arrêter à son travail, nous appellerons donc plutôt l'attention sur un autre point, à savoir sur le chef des Normands auquel Ibn-Haiyân donne le titre de « commandant de la cavalerie de Rome. » Nous

1) Vs. 5404 éd. Jonckbloet (*Guillaume d'Orange, chansons de geste des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*).

2) Dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XX, p. 706—709.

tâcherons de démontrer que ce chef était Guillaume au Court nez, l'un des héros les plus renommés de la poésie française du moyen âge.

Sous le nom de Guillaume au Court nez, les troubadours ont confondu une foule de héros qui portaient le nom de Guillaume ou même un autre nom, et parmi lesquels le plus ancien et le principal était le comte ou duc de Toulouse ou d'Aquitaine, qui vivait du temps de Charlemagne, et qui, lors de l'invasion que les Sarrasins d'Espagne firent en 793 dans le midi de la France, se distingua par sa fermeté et son courage. Dans la savante introduction dont il a fait précéder sa belle édition d'une partie du roman de Guillaume, mon excellent ami M. Jonckbloet a traité fort au long et de ce Guillaume et d'autres personnages qui, dans les poèmes, ont été confondus avec lui; mais n'ayant pas fait attention à l'élément normand du roman qu'il publiait, quoique cet élément forme un de ses traits les plus distinctifs, comme j'ai eu l'occasion de le montrer ailleurs <sup>1</sup>, il n'a pas réussi à retrouver dans l'histoire le vrai Guillaume au Court nez. Or, il nous paraît certain que ce Guillaume-là était un Normand et qu'il vivait au XI<sup>e</sup> siècle.

---

1) Dans un article sur la publication de M. Jonckbloet, qui a paru dans la Revue hollandaise intitulée *de Gids* (le Guide) (année 1854, t. I, p. 776—826). Comme les Revues hollandaises sont peu connues à l'étranger, j'espère qu'on ne sera pas fâché de ce que j'ai reproduit mes arguments dans l'Appendice (n<sup>o</sup> XXXVI).

Remarquons d'abord avec M. Jonckbloet qu'il n'y a point d'équivalent provençal pour le surnom *au cort nés*, et que dans le grand poème provençal sur la guerre contre les Albigeois, la forme qui appartient au nord de la France a été conservée là où le poète dit :

Senhors, remembre vos Guilhelme al cort nés,  
Co ab seti d'Aurenca sufrit tan disturbiers.

Guillaume au Court nez était donc un héros du nord de la France. Voyons s'il nous sera possible de le retrouver dans l'histoire.

Le roman lui-même facilite nos recherches. Une de ses branches, celle qui est intitulée *Le Couronnement de Louis* et qui à notre sens est entièrement d'origine normande, nous apprend où Guillaume au Court nez résidait habituellement. Après avoir expliqué l'origine du surnom que portait le comte, le trouvère dit que, lorsqu'il eut fait couronner Louis à Rome, il retourna à « Mosterel sor mer, » où il espérait vivre désormais en repos <sup>1</sup>. Cet endroit est le même que celui dont le chroniqueur Benoît de Sainte-Maur écrit le nom de plusieurs manières (*Mosterol*, *Mosteroel* etc.) et qui s'appelait en latin *Monasteriolum*; c'est donc Montreuil-sur-Mer, ville du département du Pas-de-Calais. Le comté de Montreuil (autrement dit de Ponthieu) était proprement un fief qui relevait de

1) *Li Coronemens Looyz*, vs. 2640 et suiv.

la maison de Capet; mais lorsque, vers l'an 945, Arnoul de Flandre l'eut arraché au comte Herluin, celui-ci, qui avait imploré en vain le secours de son suzerain, Hugues-le-Grand, se mit sous la protection du duc de Normandie Guillaume Longue-épée. Grâce à lui, il fut remis en possession de son comté, qui, à partir de cette époque, fut considéré comme un fief qui relevait de la Normandie <sup>1</sup>.

D'après le poème, Guillaume résidait donc à Montreuil; il était comte de Montreuil, et par conséquent vassal du duc de Normandie. C'est ce qu'il indique lui-même dans le roman, car, lorsque le duc Richard de Normandie veut placer son propre fils sur le trône de France, il s'écrie dans sa loyale indignation <sup>2</sup>:

Ge te deffi, Richar, toi et ta terre!  
En ton servise ne vueill ore plus estre!

Ce Guillaume de Montreuil (car c'est ainsi qu'il faut l'appeler) a été, d'après le poème, au service du pape. L'histoire dit la même chose. L'Italien Léon, évêque d'Ostie, nomme Guillaume de Montreuil parmi les Normands qui combattirent en Italie <sup>3</sup>, et Orderic Vital <sup>4</sup> donne des notices assez détaillées sur lui et sur sa famille. Guillaume de Montreuil, nous

1) Voyez les auteurs que cite Fr. Michel, notes sur Benoît, t. I, p. 483, 484.

2) *Li Coronemens Looys*, vs. 1594.

3) Dans le Recueil de Muratori, t. IV, p. 434 C.

4) Dans le Recueil de Duchesne, p. 463, 472 D, 473, 483 B.

apprend-il, était venu en Italie à peu près à la même époque que les fils de Tancrède de Hauteville. Étant entré au service du pape, il devint le général en chef des troupes romaines <sup>1</sup>, et dans cette qualité il soumit au pape la Campanie qui s'était révoltée. Parmi les papes sous lesquels il servit, Orderic Vital en nomme deux, à savoir Nicolas II (1058—1061) et Alexandre II (1061—1073). Or, comme ce dernier occupait le trône pontifical à l'époque de la prise de Barbastro (1064), nous croyons pouvoir assurer que le chef des Normands auquel Ibn-Haiyân donne le titre de « commandant de la cavalerie de Rome, » était Guillaume au Court nez, comte de Montreuil.

La seule objection que l'on pourrait nous faire, c'est qu'Orderic ne fait pas mention du surnom que portait Guillaume. Mais cette circonstance n'a rien d'étonnant. Les graves historiens ne mentionnent presque jamais les sobriquets de cette espèce, et il est d'ailleurs très-naturel que le moine de Saint-Évroul n'en ait pas parlé. Plein de respect pour Guillaume de Montreuil, qui, de même que toute sa famille, avait comblé son cloître de bienfaits, il aurait péché contre la bienséance s'il avait donné au comte le surnom sous lequel il est connu dans les romans, car avoir le nez tranché était tenu à déshonneur, non-seule-

---

1) « Romani exercitûs Princeps militiæ factus, vexillum Sancti Petri gestans. »

ment quand le nez avait été coupé par suite d'une condamnation judiciaire, mais encore quand il avait été tranché dans un combat <sup>1</sup>.

Nous osons donc croire que notre raisonnement a été juste, et s'il en est ainsi, le récit d'Ibn-Halyân est d'une grande valeur pour la France. Grâce à ce récit et aux passages d'Orderic Vital, sur lesquels on n'avait pas encore appelé l'attention, nous possédons à présent des données tout à fait certaines sur un héros dont les exploits ont été célébrés par les trouvères, mais dont l'existence même semblait douteuse.

Une autre expédition normande appelle à présent notre attention. On pourrait croire que les expéditions en Italie, la conquête d'Angleterre, qui eut lieu deux ans seulement après la prise de Barbastro, et enfin les croisades, auxquelles les Normands prirent une large part, ne leur laissaient guère le loisir d'aller combattre les Maures d'Espagne. Il n'en fut point ainsi. Au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, nous retrouvons les Normands dans la Péninsule, et l'un d'entre eux fonda même une principauté en Catalogne.

A l'époque que nous avons indiquée, Yousof l'Almoravide était à l'apogée de sa puissance. Il avait détrôné à son profit presque tous les roitelets andalous, de sorte qu'il était à même de tourner contre l'Espagne chrétienne toutes les forces de la Maurita-

---

1) Voyez Jonckbloet, t. II, p. 112, 113.

nie et de l'Espagne musulmane. Joignez-y que les chrétiens venaient de perdre l'un de leurs plus vaillants défenseurs, le Cid. Le général Almoravide Mazdali assiégeait maintenant Valence. Tout semblait présager que Chimène ne serait pas en état de s'y maintenir, et si cette ville, le boulevard de l'Espagne chrétienne du côté de l'Est, tombait au pouvoir des mécréants, le comté de Barcelone et le royaume d'Aragon couraient de grands périls. Qui plus est, ces États avaient déjà les Almoravides à leurs portes, depuis que ceux-ci étaient en possession de Fraga <sup>1</sup>.

Dans cet état de choses, le roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, chercha des alliés, et il s'adressa à son cousin germain Rotrou, comte de Mortagne ou du Perche <sup>2</sup>, au moment où celui-ci, qui avait pris part avec son suzerain, Robert II de Normandie, à la première croisade, venait de retourner dans sa patrie. Comme Alphonse promettait à tous ceux qui viendraient l'aider, une haute paye et même d'excellentes terres au cas où ils voudraient s'établir dans son royaume, Rotrou et beaucoup d'autres Normands se mirent en route vers l'Aragon. Ils y combattirent vaillamment contre les Sarrasins; mais les Aragonais les payèrent d'ingratitude, et, avec l'approbation de leur

---

1) Depuis 1093. *Cartás*, p. 101.

2) La mère d'Alphonse et celle de Rotrou étaient sœurs. Voyez *Marca Hispan.*, p. 455 et 456.

roi, ils voulurent même les massacrer. Heureusement pour les Normands, quelques Aragonais les informèrent du complot ourdi contre eux. Irrités et désappointés, ils retournèrent alors en France. Les Sarrasins s'empressèrent de profiter de leur départ, et ils réduisirent Alphonse tellement à l'étroit, que ce prince se vit forcé, malgré qu'il en eût, d'implorer de nouveau le secours de son cousin. Il lui promit de réparer les offenses qu'on lui avait faites, et il jura de donner des terres à tous ceux qui en voudraient. Cédant à ses prières, le comte du Perche oublia généreusement ses griefs et amena en Aragon une très-grande armée, qu'il avait recrutée, non-seulement en Normandie, mais encore dans d'autres provinces de la France. Cette fois les auxiliaires trouvèrent en Aragon un excellent accueil; aussi rendirent-ils à leurs hôtes de très-grands services: après avoir chassé l'ennemi des frontières qu'il avait envahies, ils firent de son pays le théâtre de la guerre.

A en juger par les dates que l'on rencontre chez Orderic Vital, qui donne sur leurs exploits des notices assez confuses, ils combattirent les Sarrasins pendant une vingtaine d'années. Au bout de ce temps, la plupart d'entre eux, tels que Rotrou du Perche, Silvestre de Saint-Karilef et Renaud de Bailleul, retournèrent en France; quelques-uns, toutefois, restèrent en Espagne où ils avaient reçu des terres. Parmi ces derniers Robert de Culei, auquel on donnait le sur-

nom de Bordet ou Burdet, est le plus remarquable, parce qu'il devint prince de Tarragone <sup>1</sup>.

Du temps de la conquête musulmane dans le VIII<sup>e</sup> siècle, la ville de Tarragone avait été entièrement ruinée, et les efforts que le pape Urbain II, auquel le comte Bérenger l'avait donnée ainsi que tout son territoire, avait faits pour la relever de sa décadence, n'avaient pas été couronnés du succès. En vain lui avait-il rendu son ancien rang de métropole; en vain avait-il confirmé les privilèges avantageux que le comte avait accordés aux futurs habitants; en vain avait-il promis à ceux qui voudraient la rebâtir et s'y fixer les indulgences qu'il n'accordait ordinairement qu'à ceux qui allaient en pèlerinage à Jérusalem: tout cela avait été inutile; son successeur, Pascal II, dut déclarer en 1108 que Tarragone était inhabitable <sup>2</sup>, et vingt ans après, toute la ville et même la cathédrale étaient encore remplies de hêtres touffus et de chênes séculaires <sup>3</sup>. Les Catalans se laissaient rebuter par les difficultés de cette grande entreprise et par les frais énormes qu'elle exigeait; mais ce qu'ils ne firent pas, le chevalier normand Robert-Bordet le fit. Par un acte daté du 14 mars de l'année 1128 <sup>4</sup>, l'ar-

---

1) Orderic Vital, p. 890, 891.

2) Voyez *Esp. sagr.*, t. XXV, p. 112, et l'Appendice, nos XI, XII et XIII.

3) Orderic Vital, p. 892.

4) L'édition la plus correcte de cet acte est celle qui se trouve dans Villanueva, *Viage literario*, t. XIX; Appendice, n<sup>o</sup> III.

chevêque Oldegaire (qui était né dans le midi de la France) donna en fief à Robert et à ses descendants la principauté de Tarragone, qu'il avait reçue lui-même (sauf la suzeraineté du saint siège) du comte de Barceloné. Il se réserva seulement la juridiction ecclésiastique et les dimes, et de son côté Robert s'engagea à rebâtir la ville et à la défendre. Il se mit sur-le-champ à l'œuvre. Les arbres furent déracinés, des maisons s'élevèrent à leur place, et l'on construisit de bonnes murailles qui mettaient la ville à l'abri d'un coup de main, et qui, « composées de blocs de marbre blanc et noir d'une rare beauté, » comme s'exprime un géographe arabe <sup>1</sup>, excitaient l'admiration des voyageurs. Les premiers travaux terminés, Robert alla à Rome afin de demander au pape, dont il était devenu l'arrière-vassal, la ratification de la donation d'Oldegaire. Ayant obtenu son désir, il se rendit en Normandie pour engager quelques-uns de ses compatriotes à se fixer à Tarragone. Pendant son absence, sa jeune et belle épouse Sibylle veilla sur la cité. Chaque nuit on la voyait, la cuirasse sur le dos et une baguette à la main, parcourir les remparts et les rues, où elle exhortait les soldats à se tenir sur leurs gardes contre les ruses ou les attaques soudaines de l'ennemi. « Elle mérite bien des éloges, s'écrie le chroniqueur que nous suivons ici, cette

---

1) Édrisi, t. II, p. 235.

jeune dame qui veillait avec tant de fidélité et d'amour aux intérêts de son époux, et qui gouvernait le peuple de Dieu avec tant de piété, d'assiduité et d'intelligence ! »

Dans la suite, Robert-Bordet, le prince ou comte de Tarragone (car on lui donnait tantôt l'une, tantôt l'autre qualification), se distingua maintefois dans la guerre contre les Sarrasins, et de cette manière il s'acquît de nouveaux titres à la reconnaissance des Catalans <sup>1</sup>. Malheureusement la reconnaissance envers les étrangers était alors une chose rare en Espagne, Robert et sa famille ne l'éprouvèrent que trop.

Tant que Tarragone était encore en ruine, et que, située sur les frontières de la Catalogne, elle était sans cesse exposée aux attaques des Sarrasins, le comte de Barcelone et l'archevêque avaient accepté avec empressement les services du chevalier français. Mais pendant les vingt années qui suivirent la donation d'Oldegaire, les choses changèrent d'aspect. Maître de Lérida, de Fraga et de Tortose, le comte commença à s'étonner qu'il y eût dans ses États une principauté qui ne dépendait pas de lui et qui cependant avait cessé d'être une province frontière. Et cette principauté était justement celle à la possession de laquelle il attachait une importance extrême, à

---

1) Orderic Vital, p. 892 et suiv.

cause des souvenirs qu'évoquait le nom de Tarragone, cette ville ayant été la capitale de la plus grande des trois provinces d'Hispanie sous les Romains. Il la convoitait donc avec ardeur, et une fois qu'il l'aurait, il comptait en faire la capitale de ses États <sup>1</sup>. De son côté, l'archevêque, c'est-à-dire Bernard Tord ou Torts qui avait été chargé de la conduite du diocèse en 1146, trouva que son prédécesseur Oldegaire était allé trop loin quand il avait donné ce grand et beau territoire à un aventurier normand. Par conséquent, il chercha un moyen d'annuler cette donation; toutefois, il se garda bien de gâter ses affaires par la précipitation ou par la violence. En homme prudent et habile qu'il était, il commença par confirmer la donation d'Oldegaire. Il le fit par un acte daté du 9 février 1148 <sup>2</sup>, où les propres expressions de l'acte primitif ont été soigneusement conservées; seulement Bernard a pris soin d'insérer çà et là quelques mots, quelques phrases, qui, il faut bien le dire, en changent entièrement la teneur. Oldegaire, comme nous l'avons vu, ne s'était réservé que la juridiction ecclésiastique et les dîmes; Bernard, au contraire, se ré-

---

1) "Tarragona, quæ caput totius regni mei fore dinoscitur .... Quia civitas illa sicuti maior est dignitate omnibus regni mei civitatibus" .... Lettre d'Alphonse de 1170. *Marca Hisp.*, Preuves, n° 455.

2) Imprimé dans Villanueva, t. XIX, Appendice, n° VIII. Quelques-unes des pièces que je cite d'après Villanueva, se trouvent aussi dans la *Marca Hispanica*.

serve le cinquième de tous les impôts, de toutes les amendes etc. Il permet à Robert d'avoir dans la ville son propre four et son propre moulin, mais il stipule que lui aussi y aura les siens.

Nous avouons que nous avons quelque peine à nous expliquer pourquoi le prince Robert aurait cédé à l'archevêque une grande partie de ses droits; mais ce que nous comprendrions encore moins, c'est qu'il lui aurait donné toute sa principauté, comme l'archevêque le prétendit trois ans plus tard. Pourtant cette prétention n'était pas tout à fait sans fondement. Robert lui-même ne niait point qu'il n'existât un acte signé par lui, par son épouse et par son fils aîné Guillaume, en vertu duquel il cérait sa principauté à l'archevêque; seulement il ajoutait que l'archevêque l'avait trompé en le faisant signer ce document <sup>1</sup>. En fait d'actes, les hommes d'église, il faut bien le dire, avaient en ce temps-là d'immenses avantages sur les laïques. Ces derniers n'étaient pas en état de lire les pièces au bas desquelles on leur faisait apposer une croix, et lors même qu'ils eussent pu le faire, ils n'auraient pas cependant été à même de les comprendre, car les actes étaient rédigés dans une langue morte qu'ils n'entendaient pas.

Dans le même mois où cette question, et d'autres encore, se débattaient devant la cour du comte de

---

1) Acte judiciaire, *apud* Villanueva, n° XXIII.

Barcelone, l'archevêque Bernard, qui était bien résolu à se débarrasser des étrangers, donna, du consentement du pape, de ses suffragants et de ses chanoines à ce qu'il dit, la ville de Tarragone et son territoire au comte, en faisant plusieurs réserves dans son propre intérêt <sup>1</sup>. Quant au prince Robert, son nom même n'apparaît pas dans cette donation; il n'est question de lui que là où l'archevêque dit qu'il donne Tarragone au comte « propter malorum hominum illam perturbantium inquietationem. »

L'archevêque avait-il le droit de faire cette donation? Il l'avait sans doute au cas où Robert lui avait réellement cédé sa principauté; mais c'est ce que Robert niait, et nous devons avouer que la chose ne nous paraît guère vraisemblable. Que si donc Robert n'avait pas donné Tarragone à l'archevêque, celui-ci ne pouvait en disposer en faveur d'un tiers. Tarragone avait été donnée au chevalier français comme fief héréditaire, et d'après le droit féodal, le suzerain ne pouvait la lui retirer qu'à cause de félonie, ce dont l'archevêque n'osait pas l'accuser. Nous pouvons donc dire que la donation de Bernard était une pièce de nulle valeur, et ce qui à coup sûr est bien remarquable, c'est que le comte n'a jamais osé en faire usage, encore que sa cour eût déclaré par un arrêt que l'acte en vertu duquel Robert céda sa princi-

---

1) Acte du mois d'août 1151, dans Villanueva, n° XXII.

pauté à l'archevêque, était bon et valable.

Quelque temps après, Robert mourut. Il laissa trois fils : Guillaume, auquel il semble avoir abandonné le gouvernement pendant ses dernières années <sup>1</sup> et qui lui succéda, Robert et Bérenger. De même que leur père, on les considérait comme des étrangers, et ils héritèrent de tous les embarras de sa position. L'archevêque, il est vrai, jugea prudent de garder dorénavant le silence sur la donation de toute la principauté que Robert lui aurait faite ; mais il éleva une autre prétention : de concert avec le comte de Barcelone, il prétendit que Robert et sa femme (qui avait changé son nom de Sibylle en celui d'Agnès <sup>2</sup>) avaient cédé au comte deux tiers de la principauté, et que cette cession avait eu lieu dans l'église de Sainte-Marie à Tarragone, en présence de lui, archevêque, et de plusieurs témoins qu'il nomma. Il ajouta que Robert et Agnès avaient donné, d'après la coutume de ce temps-là, un caillou en signe de souvenir. Cette fois encore l'archevêque, si étrange que la chose puisse paraître, doit avoir eu raison jusqu'à un certain point, car plusieurs personnages haut placés, qui avaient servi de témoins, affirmèrent par serment qu'il disait vrai ; mais d'un autre côté, Agnès et ses fils ont toujours nié qu'une telle donation ait eu lieu.

1) C'est ce qui me paraît résulter de l'acte de 1151 (Villanueva, n° XXIII).

2) Voyez cette note dans l'Appendice, n° XXXVII.

Ils furent cités devant la cour du comte à Barcelone ; mais ils refusèrent de comparaître, probablement parce qu'ils n'étaient nullement convaincus de l'impartialité des juges <sup>1</sup>.

Pendant que cette affaire traînait encore, l'archevêque Bernard mourut (juin 1163). Il eut pour successeur Hugues de Cervelló, un homme ardent et fougueux, qui s'indignait de ce que le procès marchait si lentement. De son côté, Alphonse, comte de Barcelone et roi d'Aragon, qui avait obtenu la possession du comté en 1162, se lassait aussi d'attendre. Par conséquent, la cour du comte, jugeant en dernier ressort, décida, parties ouïes, que la cession des deux tiers de la principauté, faite par Robert et son épouse, était bonne et valable. Guillaume se soumit à cet arrêt; mais ses relations avec le roi ne s'améliorèrent pas, comme le prouve une lettre que ce dernier lui adressa <sup>3</sup> et où il lui disait entre autres choses : « Moi et toute ma cour, nous sommes bien étonnés de ce que tu oses faire, et surtout de la manière dont tu traites chaque jour les habitants de Tarragone, qui ne peuvent sortir de la ville sans être dépouillés et même tués par toi et les tiens. Possédant un tiers de Tarragone, tu ruines les deux au-

---

1) Villanueva, nos XVI et XXIV.

2) Villanueva, n° XXVIII.

3) *Marca Hisp.*, n° 455. Une partie de cette lettre avait déjà été publiée par Pons de Ycart, *Grandezas de Tarragona*, fol. 62.

tres tiers. Je t'ordonne de réparer dans trente jours après la réception de la présente, tous les dommages que tu as faits; sinon, je donnerai toute la ville, sans en excepter ton château, à l'archevêque, d'autant plus que je t'ai déjà ordonné auparavant de remettre en son pouvoir la ville et son territoire . . . Si tu veux m'obéir, j'en serai content et je te considérerai comme un bon et loyal vassal; sinon, tu auras à t'imputer à toi-même ce qui s'ensuivra.»

A la fin, Guillaume fut cité de nouveau, on ne sait pourquoi, devant la cour du comte à Tortose. Il y alla, mais pour n'en pas revenir.

L'archevêque, qui se trouvait alors à Tamarite, était furieux contre lui. Un jour que deux de ses neveux vinrent lui demander de l'argent: «Ah, vraiment! leur dit-il, vous croyez que je vous donnerai quelque chose? Tant que cet étranger, ce Guillaume de Tarragone, mon ennemi mortel, n'aura pas cessé de vivre, je ne vous donnerai rien. N'y a-t-il donc personne qui veuille me venger de cet homme?» Les deux jeunes gens frémirent d'horreur en entendant ces paroles, et ils résolurent aussitôt d'avertir Guillaume du péril qui le menaçait. Ayant donc ordonné à un de leurs hommes, Pierre de Figuerolas, de monter à cheval: «Cours à franc étrier vers Vellalbin, lui dirent-ils. Tu y salueras de notre part le vieux Bernard de Castellet, et tu lui recommanderas de dire à Guillaume de Tarragone qu'il se mette sur ses gar-

des. Sans cela, il peut se tenir pour mort, car nous avons entendu prononcer à notre oncle des paroles qui présagent un événement sinistre. » Le messager se mit aussitôt en route; mais tandis qu'il galopait vers Vellalbin, l'archevêque fit jurer à d'autres de ses neveux, qui étaient les ennemis personnels de Guillaume, qu'ils tueraient ce dernier. Ils tinrent leur serment: ils assassinèrent Guillaume à Tortose.

Ce meurtre exaspéra la famille normande plus qu'on ne peut le dire. Guillaume fut vengé: l'archevêque expia par sa propre mort celle de sa victime (17 avril 1171). La rumeur publique accusait Robert d'avoir porté le coup; mais dans une lettre qu'il adressa plus tard à Alphonse, Bérenger lui-même avoua qu'il était le meurtrier de Hugues de Cervelló <sup>1</sup>. Pour échapper aux poursuites de la justice, il se réfugia avec toute sa famille dans l'île de Majorque, qui était encore au pouvoir des Sarrasins, et son frère Robert étant mort peu de temps après, il envoya à Alphonse une lettre très-humble, dans laquelle il le suppliait de rendre Tarragone à son neveu, qui s'appelait Guillaume comme son père. Mais ses prières furent inutiles. Supposé même qu'Alphonse eût voulu rendre Tarragone au petit-fils de Robert-Bordet, le pape l'en aurait empêché. Déjà indigné contre les

---

1) Lettre de Bérenger, *Marca Hisp.*, n° 456. Comparez l'épithète de Hugues dans Villanueva, p. 159.

Normands, qui, peu de temps auparavant, avaient assassiné Thomas Becket, l'archevêque de Cantorbéry, Alexandre III se demanda si cette race impie en voulait à la vie de tous les archevêques, et, fermement décidé à ne point pardonner des crimes si abominables, il adressa à Alphonse et au diocèse de Tarragone lettre sur lettre, en menaçant de mettre tout le comté en interdit, si le meurtrier, sa mère (que l'on accusait d'avoir conseillé le crime) et toute leur famille n'étaient pas punis d'une manière exemplaire <sup>1</sup>. Mais Alphonse n'avait pas besoin d'être stimulé; il devait s'estimer trop heureux d'avoir enfin trouvé le moyen de se débarrasser de ces étrangers qu'il détestait. Bérenger, sa mère Agnès et toute leur famille furent donc bannis à perpétuité des États d'Alphonse, et leurs biens furent confisqués <sup>2</sup>. Plus tard, toutefois, Guillaume II, que l'on appelait Guillaume d'Anguilon, titre que son père avait déjà porté, sut se concilier la faveur de Pedro II, roi d'Aragon et comte de Barcelone, auquel il céda tous ses droits sur la principauté de Tarragone, et qui en retour lui donna, en 1206, la troisième partie de la ville de Valls et plusieurs autres seigneuries, telles que Picamoxon, Espinaversa, Pontegaudi, Riudoms et Monroig, qui se trouvaient dans cette principauté et que Guillau-

---

1) Lettres du pape, *Marca Hisp.*, nos 457, 458, 459, 460, Villa nueva, n° XXIX.

2) Épitaphe de Hugues.

me I<sup>er</sup> avait possédées. Son fils, Guillaume III, qui prit une grande part à la conquête de Valence, reçut en récompense de ses services de grands domaines dans le pays valencien. Ses descendants, les Aguilon, barons de Pétrès, se sont distingués par leur valeur, non-seulement en Espagne, mais encore dans les deux Siciles, en Allemagne, en Hongrie, en Gueldre; en France, dans les États barbaresques, presque partout enfin où la maison de Habsbourg a porté ses armes si souvent victorieuses <sup>1</sup>.

---

Tout porte à croire que les Normands ont fait, surtout dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, bien d'autres expéditions dans la Péninsule, dont les documents ne parlent pas, car les chroniques latines qui ont été écrites en Espagne à cette époque sont extrêmement maigres, et les annalistes normands ne parlent presque jamais de ces expéditions lointaines qui n'avaient pas de rapport direct avec l'histoire de Normandie.

Car qu'il firent n'ouï il alèrent  
 Ne saveir ouï il s'arestèrent  
 N'ai à dire, kar n'afiert mie  
 Al estoire de Normandie,

dit quelque part Benoît de Sainte-Maur. Aussi ne

---

1) Escolano, *Historia de Valencia*, p. 534—543.

saurions-nous presque rien au sujet des conquêtes que les Normands firent en Italie, si nous n'avions pas les chroniques italiennes. Joignez-y que, pour ce qui concerne l'époque où leurs expéditions en Espagne doivent avoir été les plus fréquentes, nous n'avons à vrai dire qu'une seule chronique normande, celle de Guillaume de Jumièges, qui est très-courte et très-incomplète.

S'il est donc permis de supposer que les Normands ont fait souvent des expéditions en Espagne, nous croyons que cette circonstance sert à résoudre un problème singulier qu'offre la littérature française du moyen âge. Dans cette littérature, les chansons de geste du cycle carlovingien, qui ont été composées dans la langue du Nord, roulent presque toutes sur les guerres contre les Sarrasins d'Espagne, c'est-à-dire sur un sujet qui, à ce qu'il semble, n'avait pour les Français du Nord qu'un médiocre intérêt. A notre avis, ce sont les Normands qui l'ont créé, comme en effet ils ont créé et l'esprit chevaleresque et la poésie romantique. Pas plus que les Gaulois romanisés, les Francs n'étaient une nation poétique, mais les Normands l'étaient. Pour s'en convaincre il suffirait à la rigueur de feuilleter les chroniques de Normandie, où l'esprit des sagas est encore très-reconnaissable; mais on sait d'ailleurs que les rois et les chefs du Nord aimaient à s'entourer de poètes, et que Rollon et ses successeurs, les *iarls* de Rouen

comme les appelle un auteur islandais, conservèrent cet usage. Aussi c'est en Normandie que la poésie romantique, toute remplie de réminiscences scandinaves, tout empreinte de ce penchant pour une vie aventureuse et errante qui a toujours été inséparable du caractère normand, a pris naissance <sup>1</sup>; c'est là que les chansons de geste les plus remarquables, telles que la Chanson de Roland et les meilleures branches du Guillaume au Court nez, ont été composées; c'est-là, enfin, qu'on devait s'intéresser, plus que dans aucune autre province du Nord, aux campagnes contre les Maures de la Péninsule ibérique.

---

1) On peut consulter à ce sujet un intéressant mémoire de M. Gisle Brynjulfsson: *De l'ancien roman français et de l'influence exercée sur son développement par les Normands*, dans les *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord*, années 1845—49, p. 358 et suiv.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.





# A P P E N D I C E



## APPENDICE



### I.

(Extrait d'Ibn-Bassâm relatif au Cid.)

La première fois que je publiai ce passage, je n'avais encore que le manuscrit de Gotha. Depuis lors M. de Gayangos a su se procurer en Afrique un autre exemplaire du troisième volume d'Ibn-Bassâm. Il a eu la bonté de le prêter à M. Wright, et ce dernier a bien voulu le collationner pour moi.

Ce manuscrit, que je désignerai par la lettre B, contient un grand nombre de fautes et d'omissions, de même que le man. A (celui de Gotha); mais comme il appartient, pour ainsi dire, à une autre famille, ces fautes sont rarement les mêmes, et à eux deux, ces manuscrits donnent un texte assez correct. Presque toutes les corrections que j'avais cru devoir proposer, ont été confirmées par le man. B, et il m'a fourni en outre plusieurs leçons qui me semblent préférables à celles de A. Au reste, je ne noterai que les variantes qui me semblent de quelque importance.

Je dois encore avertir que la première lettre que donne Ibn-Bassâm, celle qu'Ibn-Tâhir écrivit au cousin d'Ibn-Djah-hâf, se trouve aussi dans le *Calâ'id* d'Ibn-Khâcân (chapitre sur Ibn-Tâhir). Je la publie donc d'après six manuscrits.

وله من رفعة الى ابن جَحَاف<sup>1</sup> ايام ثورة ابن عمه  
 ببلنسية قد اَلْبَسْتَنِي اعزك الله من برك ما لا اخلعه،  
 وحملتني من شكرك<sup>2</sup> ما لا اضعه،، فانا استريح اليك  
 استراحة المستنيم، واصرف الذنب على الزمن المليم<sup>3</sup>،  
 وان ابن عمك مد الله بسطته لما ثار ثورته التي \* ظن  
 انه قد بلغ بها السماك، وبد معها الافلاك<sup>4</sup>،، نظر الى  
 متخازرا متشاورسا<sup>5</sup>، وتخيلني<sup>6</sup> حاسدا \* او منافسا<sup>7</sup>،،  
 ولعن الله من حسده جمالها،

فلم تك تصلح الا له ولم يك يصلح الا لها،  
 ثم تورم على انف عزته، فرماني بصروب مكنته، وفي  
 كل ذلك اتجرعه على مضضه، واتغافل لغرضه،، واطويه  
 على بلكه، وما انتصر بشي سوى عمله،، الى ان راي  
 اليوم \* بسوء رايه<sup>8</sup>، ان يزيد في تعسفه وبغيه،، فاستقبلت

---

1) C'est ainsi que ce nom se trouve ponctué dans les man. A. et Ga. d'Ibn-Khâcân, et la même prononciation est indiquée dans le *Câmous* (p. 1138). 2) Ibn-Bassâm A. ثنائتك. 3) Ibn-Bassâm A. المستليم; le sens est à peu près le même. 4) Chez Ibn-Kh. cette phrase se lit ainsi: بلغ بها السماك، وظن أنه قد بد معها الافلاك،،. 5) Ce mot manque chez Ibn-Bassâm. 6) Ibn-Kh. وظنني. 7) Ibn-Bass. ومنافسا. 8) Ces deux mots manquent chez Ibn-Bassâm.

من الامر غريبا ما كنت احسبه ولا بان التي سببه،  
ولما جاءه رسولى مستفهما عيس وبسر، وادبر واستكبر،  
فامسكت مكافضة<sup>1</sup> للجانب، وعملا على الواجب، لا  
ان هيبته ابي احمد قبضتني، ولا ان مبرته عندي  
اعترضتني، واقسم<sup>2</sup> بالله حلفة بر لو الايام قدفت بكم  
الى وانا بمكانى لأوردتكم العذب من مناغلى، وحملت<sup>3</sup>  
جميعكم على عاتقى وكاهلى، ولاكن الله يعمر بكم  
اوطانكم، ويحمى من التوب<sup>4</sup> مكانكم، ويحوط هذه  
السيادة الطالعة فيكم، البانية لمعاليتكم، فلا يسوك  
مطلعه<sup>5</sup>، وليسرك<sup>6</sup> مصرعه، فما مثله يمطل، ولا \* يلبث  
حينما<sup>7</sup> ولا يمهل،

1) Ibn-Kh. مكافضا. 2) Ibn-Kh. وانا أقسم. 3) Ibn-Bass.

B. ولجعلت. A. وتحمليت. 4) Ibn-Kh. الغير; le sens revient

au même. 5) Cette leçon ne se trouve que dans B.; les trois

autres man. d'Ibn-Kh. et ceux d'Ibn-Bass. portent مقطعه، ce qui،

je crois، ne donne aucun sens raisonnable. La phrase est anti-

thétique، et l'auteur oppose ساء à سر، et مطلع à مصرع؛ mais

je ne vois pas comment il aurait pu opposer مقطعه à مصرع.

6) Ibn-Bass., A., G. et Ga. وويسوك; mais la véritable leçon ne

saurait être douteuse، et elle se trouve dans B. d'Ibn-Kh. 7) Ibn-Kh.

قال \* أبو الحسن<sup>1</sup> ومدّ لابی عبد الرحمن بن طاهر هذا فى البقاء حتى تجاوز مَصَارِعَ جماعة<sup>2</sup> الروساء وشهد ماكنة المسلمين ببلنسية على يدي الطاغية الكنبيطور قصمه الله<sup>3</sup> وجعل بذلك الثغر، فى قبضة الاسر، سنة ٤٨٨ ومنها كتب رقعة الى بعض اخوانه يقول فيها كتبت منتصف صفر، وقد حصلنا فى قبضة الاسر، بخطوب لم تجر فى سالف الدهر، فلو رايت قطر بلنسية نظر الله اليه، وعاد بنوره عليه، وما صنع الزمان به وباهليه<sup>4</sup>، لكنت تندبه وتبكيه، فلقد عبت البلا برسومه، وعفى<sup>5</sup> على اقماره ونجومه، فلا تسئل عما فى نفسى، وعن نكدى وباسى<sup>6</sup>، وضمنت الآن الى الافئدا، بعد مكابدة احوال<sup>7</sup> ذهبت بالذما، وما ارجو غير صنع الله الذى عود، وفضله الذى عهد، وساهمتك<sup>8</sup> مساهمة الصفى، لما أعلم من وفائك وتهمك الحقى، ومستمطرا

1) Au lieu de ces deux mots, B. porte بسام. 2) A. جملة. 3) Le mot الله manque dans le man. A.; B. porte ici: طاغية كان يدعى الكنبيطور وحصل لديه أسيرا سنة ٨٨. 4) A. باهله، et il place aussi ce mot après برسومه. 5) B. احوال. 6) B. وباسى. 7) B. وعدى qui est bon aussi. 8) Faire partager; comparez mes *Script. Arab. loci*, t. I, p. 254 et 286.

من تلقائك دعوة اخلاص، \* على انها<sup>1</sup> عسى ان تكون  
سببا<sup>2</sup> الى فرج وخلص، باذن الله فهو عز وجهه يقبل  
الدعا من داعيه، وما زال مكانك منه ترى البركة  
فيه، »

قال \* ابو الحسن<sup>3</sup> وان قد انتهى بنا القول الى ذكر  
بلنسية فلا بُدَّ من الاعلان<sup>4</sup> بماكنتها، والاتيان بنبذ  
من اخبار فتنتها، التي غرب شاوها في الاسلام، وتجاوز  
عقوها جهد الكروب العظام، وذكر الاسباب التي جرَّت  
جرائرها، وادارت على المسلمين دوائرها، والاشارة باسم  
من سلك في طريقها ونهج، ودخل من ابواب عقوقها  
وخرج، »

ذكر الخبر عن تغلب العدو عليها، وعودة

المسلمين اليها، »

قال \* ابو الحسن<sup>5</sup> ونذكر ان شاء الله في القسم  
الرابع نكتنا وجوامع تودى الى كيفية تغلب اذفونش  
طاغية طاغوت الجلالقة قصمه<sup>6</sup> الله على مدينة طليطلة

1) Ces deux mots ne se trouvent pas dans B. et ils ne sont pas nécessaires pour le sens. 2) B. سريعة. 3) B. بسام. 4) A. الاعلام. 5) B. ابن بسام. Le reste de ce passage (depuis 4) jusqu'à ذروتها ونذكر قصمها. 6) Man.

واسطة السلك، واشمخ ذرى الملك،، بهذه الجزيرة  
 وشرح الاسباب التى ملكته قيادها، ووطأته مهادها،،  
 حتى اقتعد صهوتها، وتماحبح ذروتها،، وان يكحى بن  
 ذى النون المتلقب من الالقاب السلطانية بالقادر بالله  
 كان الذى هَيَّجَ أَوْلًا نَارها، واجَّجَ أوارها،، وكان عند  
 ما خَلَّى بين اذفونش وبين طليظلة جدد الله رسمها،  
 واعاد الى ديوان المسلمين اسمها،، قد عاهده على ان  
 يعيد له صعب بلنسية ذلولا، وان يمتعه بنصرتها، وتملك  
 حضرته،، ولو قليلا،، علما منه انه اسير يديه، وعيال<sup>1</sup>  
 عليه،، فصار يَهْرُ المعازل، وتبرا منه المراحل<sup>2</sup>،، حتى  
 استقر بقصبة قونكة عند اشباعه بنى الفرج حسبما  
 نشرحه فى القسم الرابع ان شاء الله وهم كانوا ولاة  
 امرة، وطاغية<sup>3</sup> عرشه ونكره،، بهم أَوْلًا صدح، واليهم اخرًا  
 نزع،، وطفق يداخل ابن عبد العزيز بمعانير يلفقها،  
 واساطير ينبقها، واعجاز من الباطل وصدور يجمعها  
 ويفرقها،، وابن عبد العزيز يومئذ يضحك قليلا ويبكي  
 كثيرا، ويظهر امرا ويخفى امورا،، والفلك يدور، وامر  
 الله ينجد ويغور،، وورد الخبر بموت ابن عبد العزيز  
 اثناء ذلك، واختلاف ابناءه بعده هنالك،، فانسل ابن

1) وعمل A. 2) B. ajoute بعد. 3) واغية B.

ذى النون الى بلنسية انسلال القطا الى الماء، وطلع  
 عليها طلوع الرقيب على خلوات<sup>1</sup> الاحبا، \* وانتهجت  
 السبيل<sup>2</sup> بين ملوك افقنا وبين امير المسلمين رحمه الله  
 على ما قدّمنا ذكره سنة ٧٩، وصدم اذفونش الطاغية  
 قصمه الله تلك الصدمة المتقدمة الذكر يوم الجمعة  
 فرجع لعنه الله وقد هيبض جناحه، وركدت رياحه،  
 وتنفس خناق يحيى بن ذى النون هذا فتنسم روح  
 البقا، وتبلغ بما كان بقى له من ذما، ودخل \* من  
 معاودة امير المسلمين<sup>3</sup> فيما دخل فيه معشر الروسا، ولم  
 يزل اذبارهم على ما ذكرنا يستشري، وعقارب بعضهم  
 الى بعض تدبّ وتسرى، حتى اذن الله لامير المسلمين  
 فى افساد سعيهم، وحسم ادواء بغيهم، والانتصار لكوايف  
 المسلمين من فعلهم الذميم ورايهم، فشرع فى ذلك  
 على ما قدّمناه سنة ٨٣ فاجعلت البلاد عليه تنثال،  
 والمنابر باسمه تزدان<sup>4</sup> وتختال، واستمرّ ينثر<sup>5</sup> نجومهم،  
 ويطمس رسومهم، باقى سنة ٨٣ وسنة ٨٤ بعدها وفى  
 ذلك<sup>6</sup> يقول الاديب ابو تمام بن رباح  
 كان بلادهم كانت نساء تطالبها الصرائر<sup>7</sup> بالطلاق

1) A. حلاوة. 2) A. السبيل. 3) Au lieu de ces  
 mots, B. porte المحالفة من 4) B. تزهى qui revient au  
 même. 5) B. ينثر. A. يثير. 6) A. ajoute. 7) A.

وفى ذلك ايضا يقول ابو الحسين بن الجعد واره عرس  
 بصاحب ميورقة بعد خلع بنى عباد  
 أَلَا قُلْ لِلذَى يَرْجُو مَنَامًا  
 بعيد بين جنبك والغراش  
 ابو يعقوب من حدثت عنه  
 .....<sup>1</sup> العداوة او فراش  
 اذا فرش<sup>2</sup> القضاة جبال رضوى  
 فكيف تراه يصنع<sup>3</sup> بالقراش

ولما أحس احمد بن يوسف بن هود المنتزى الى وقتنا  
 هذا على ثغر سرقسطة بعساكر امير المسلمين تقبل  
 من كل حدب، وتطلع على اطرافه من كل مرقب،  
 آسد كلبا من أكلب الجبالقة يسمى برنريف<sup>4</sup> ويدعى  
 بالكنبيطور وكان عقلا، \* وداة عضالة، له فى الجزيرة  
 وقائع، على طوائفها بضروب المكروه<sup>5</sup> اطلاعات ومطالع،  
 وكان بنو هود قديما هم الذين اخرجوه من الخمول،  
 مستظهرين به على بغيهم الطويل، وسعيهم المذموم  
 المخدول، وسلطوه على اقطار الجزيرة يضع قدمه على

1) Le texte est altéré ici dans les deux man.; A. porte فرش  
 سهم، et B. فرش منهم. J'ai donc dû omettre ce vers dans ma tra-  
 duction. 2) B. فرش. 3) A. فرش. B. يفعول. 4) B. بلدريف.  
 5) Ces voyelles se trouvent dans B. 6) B.

صفحات انجادها<sup>1</sup>، ويركز علمه في افلاذ اكبادها، حتى غلظ امره<sup>2</sup>، وعم اقايبها وادانيها شراً، ورأى هذا منهم حيث<sup>3</sup> خاف وهوى ملكه<sup>4</sup>، واحس بانتشار سلكه، أن يَضَعَهُ بينه وبين سرعان عساكر امير المسلمين فوطاً له اكناف بلنسية وجبا اليه المال، واوطأ عقبه الرجال، فنزل بساحتها وقد اضطرب حبلها، وتسرب<sup>5</sup> أهلها، وذلك ان الفقيه ابا احمد بن جحاف متولى القضا بها يومئذ لما رأى عساكر المرابطين تثرى<sup>6</sup>، واحس بهذا الطاغية لعهه الله من جهة اخرى، امتطى صهوة العقوق، وتمثل من<sup>7</sup> فرص اللص ضاجة السوق، وطمع فى الرياسة بخدع الفريقتين<sup>8</sup>، وذهل عن قصة<sup>9</sup> التعلب بين الوعئين، فاستجاش لاول تلك الوهلة لمة يسيرة من \*دعاة امير المسلمين<sup>6</sup> فهجم بهم على ساحة ابن ذى النون الجافى<sup>7</sup> على \*حين من<sup>8</sup> غفلته، وانقضاص من جملته، \*واستشراء<sup>9</sup> من علته<sup>9</sup>، حيث لم يكن له ناصر الا

1) اجنادها. A. 2) حين. B. 3) Le parallélisme indique

que la 5e forme du verbe سرب est ici verbe dénomiatif de سرب

(agmen). 4) Prendre exemple sur. Ce sens de la 5e forme du

verbe مثل manque dans les Dictionnaires. 5) A. مصنة. 6) Au

lieu de ces trois mots, B. donne الخيل. 7) A. الجابى; dans

B. ce mot manque. 8) Ces deux mots manquent dans A. 9) Telle

est la leçon de A.; dans B. on trouve من (sic) واستشراء

الشكوى،، ولا هادل<sup>1</sup> إلا صدر العصى<sup>2</sup>،، فقتله<sup>3</sup> زعموا  
 بيد رجل من بنى الحديدى طلب بدخيل<sup>4</sup> عما كان  
 هو<sup>5</sup> قتل من سلفه، وهدم من بيوت شرفه،، فى خبر  
 سيانى ذكرة، وبشرح بمشينة الله \* فى موضعه من هذا  
 الكتاب<sup>6</sup> امره،، وفى \* قتله لابن<sup>7</sup> ذى النون القادر يقول  
 ابو عبد الرحمن بن طاهر

ايها الاخيف<sup>8</sup> مهلا فلقد جئت عويضا

ان قتلت الملك يحيى وتقمصت القميصا

رب يوم فيه تاجزى<sup>9</sup> لم تاجد عنه مكبيصا

ولما تم \* لابي احمد<sup>10</sup> شانته، واستقر به<sup>11</sup> على زعمه  
 سلطانه،، وقع فى هراش، وتفترقت الظبي على خدش<sup>12</sup>،،

Dans ma traduction j'ai omis cette phrase qui me semble altérée.

1) B. هاد. 2) B. الغنآء. Le mot عَصَا désigne une lance, ce qu'il faut ajouter aux Dictionnaires; voir Alcalá aux mots asta et lança, Abd-al-wâhid, p. 182, Ibn-al-Khatib, man. G., fol. 160 r.  
 3) B. فقتلوه. 4) A. ويدخل; B. بـرجل. 5) A. قد. 6) B. قتل ابن.  
 7) B. فى القسم الرابع من هذا المجموع. 8) B. الاخذف.  
 9) B. تاخزى; A. تاجدى; mais la leçon se trouve dans le man. d'Ibn-al-Abbâr et dans ceux d'Ibn-Khâcân. 10) B. جحاف. 11) B. به ne se trouve pas dans B. 12) Cette leçon se trouve dans les deux man. La 3e forme du verbe خدش doit donc être ajoutée aux Dictionnaires.

وَدَفِعَ إِلَى النَّظَرِ فِي أُمُورِ سُلْطَانِيَّةٍ<sup>1</sup> لَمْ يَتَقَدَّمْ قَبْلَ فِي  
 غَوَامِضَ حَقَائِقِهَا، وَالسِّيَرَاتِ سَائِبِ سِيَاسَتِهِ لَمْ يَكُنْ  
 لَهُ عَهْدٌ بِاتِّقَانِ مَصَائِقِهَا، وَلَا بِالدُّخُولِ فِي ضَمَكِ  
 مَآزِقِهَا، وَلَمْ يَعْلَمْ أَنَّ تَدْبِيرَ الْأَقَالِيمِ غَيْرُ تَلْقِينِ الْبُخْصُومِ،  
 وَأَنَّ عَقْدَ الْوَيْةِ الْبِنُودِ غَيْرُ التَّرْجِيحِ بَيْنَ الْعُقُودِ، وَأَنَّ حَالِ  
 الشُّهُودِ، وَشُغْلَ بِمَا كَانَ أَحْتَاغًا مِنْ بَقِيَّةِ دَخَائِرِ ابْنِ ذِي  
 النُّونِ وَأَنَّ سِتْرَهُ<sup>2</sup> عَنْ اسْتِجْلَابِ الرِّجَالِ، وَالنَّظَرَ فِي شَيْءٍ  
 مِنَ الْأَعْمَالِ، وَأَنْفَضَتْ عَنْهُ تِلْكَ الْجَمَلَةَ الْيَسِيرَةَ الْمُرَابِطِيَّةَ  
 الَّتِي كَانَ تَعَلَّقَ بِسَبَبِهَا، وَمَوَّءَ عَلَى النَّاسِ بِهَا، لِصِيْفِ  
 الْمَذَاهِبِ، وَغَلْظَةِ ذَلِكَ الْعَدُوِّ الْمَصَاقِبِ، وَقَوَى طَمَعِ  
 رُزْرِيْقٍ<sup>3</sup> فِي مَلِكِ بَلَنْسِيَّةٍ فَلَزِمَهَا مَلَاذِمَةُ الْغَرِيمِ، وَتَلَذَّذَ  
 بِهَا تَلَذُّذَ الْعُشَّاقِ بِالرُّسُومِ، يَنْتَسِفُ<sup>4</sup> أَقْوَاتِهَا، وَيَقْتُلُ  
 حِمَاتِهَا، وَيَسُوقُ<sup>5</sup> إِلَيْهَا كُلَّ مَنِيَّةٍ، وَيَطْلَعُ عَلَيْهَا مِنْ كُلِّ  
 ثَنِيَّةٍ، فَرَبَّ ذُرُوءَ عَزِيٍّ قَدْ ظَالَمَا بِلَدْتِ<sup>6</sup> الْأَمَانِيِّ وَالنَّفُوسِ  
 دُونِهَا، وَيَثُتُ الْأَقْمَارَ وَالشُّمُوسَ مِنْ<sup>7</sup> أَنْ تَكُونَهَا، قَدْ  
 وَرَدَ ذَلِكَ الطَّاعِيَةَ يَوْمَئِذٍ مَعِينَهَا<sup>8</sup>، وَأَذَالَ مَصُونَهَا، وَرَبَّ  
 وَجْهَ كَانَتْ تَدْمِيهِ السُّدْرَ، وَتَحْسُدُهُ الشَّمْسُ وَالْبَدْرُ،

1) A. سلطانه. 2) A. وسيعته; cette phrase manque dans B.  
 3) B. porte partout لذريق. 4) La 8e forme du verbe نسف  
 se trouve dans le même sens chez Abd-al-wāhid, p. 186, 206.  
 5) B. ويسبق. 6) B. تلذذت. 7) B. في. 8) Voyez sur le  
 mot معين, *Script. Ar. loci*, t. I, p. 67, l. 6, et p. 157, note 495.

ويتغايير عليه المرجان والدرّ، قد اصبح ذرية<sup>1</sup> لزجاجه،  
 نَعْلًا<sup>2</sup> لاقدام اراندل<sup>3</sup> اعلاجه،، وبلاغ الجهد باهلها  
 والامتحان، ان احلوا محترم الحيوان،، وابو احمد  
 المذكور في انشوطه ما سهل وسنى، \* شَرَفًا بعقبى ما  
 جَرَّ<sup>4</sup> على نفسه وجنى،، يستصرخ امير المسلمين<sup>5</sup> على  
 بعد داره<sup>6</sup>، وتراخى مزاره،، فتارة يُسْمِعُه وَيُحَرِّكُه،  
 وتارة ينقطع دونه ولا يُدْرِكُه،، وقد كان من امير  
 المسلمين بموضع، ومن رايه الجميل بهرأى ومسمع،، ولكن  
 \* ابظاً عن نصره<sup>7</sup> بنائى الدار، ونفوذ المقدار،، واذا قدر  
 الله امرا فتح ابوابه، ويسر اسبابه،، وتم لظاغية رزيق  
 مراده الذميم من دخول بلنسية سنة ٨٨ على وجه من  
 وجوه غدره، وبعد اذعان من القاضى المذكور<sup>8</sup> لسطوة<sup>9</sup>  
 كبره<sup>10</sup>، ودخوله طائعا فى امره،، على وسائل اتخذها، وعهود  
 وموائيف بزعمه اخذها،، لم يمتد لها امد، ولا كثر  
 لايامها عدد،، وبقي معه مديدة يضاجر من صاحبته،

1) B. ذرية. 2) A. وقفلا. 3) B. ارغل qui est bon aussi.

4) B. جرو. A. جرو. وشرك ما جرو. (جرو).  
 5) A. ajoute ici ; mais ces paroles, qui  
 se trouvent un peu plus loin, me semblent déplacées ici. 6) B.

ابن جحاف. 7) A. ابظا به عن نصره تناعى. 8) B. دياره.  
 9) A. المذكور الجباب. 10) B. بسطوة.

المذكور الجباب. 9) A. المذكور الجباب. 10) B. كفرة.

ويلتمس السبيل الى نكبته،، حتى امكنته زعموا بسبب  
 دخيرة نفيسة من دخائر ابن ذي النون وكان رزيف  
 لأول دخوله قد سألها عنها، واستخلفه بمحضر جماعة  
 من اهل الملتين على البراءة منها، فاقسم بالله جهد  
 ايمانه، غافلا عما في الغيب من بلائه وامتحانه، وجعل  
 رزيف بينه وبين القاضى المذكور عهدا احضره  
 الطائفتين، واشهد عليه اعلام الملتين، ان هو انتهى بعد  
 اليها، وعثر عنده عليها،، ليستحسب<sup>1</sup> اخفار ذمه،  
 وسفك دمه،، فلم ينشب<sup>1</sup> رزيف ان ظهر على الدخيرة  
 المذكورة \* لديه، لما كان حم من اجراء سكنته على  
 يديه، ولعلها كانت منه حيلة ادارها، وداهية من دواهية  
 سراها وانارها، فانحى على امواله بالنهب<sup>2</sup>، وعليه وعلى  
 اهله<sup>3</sup> بانواع العذاب، حتى بلغ جهده، ويثس مما  
 عنده، فاضرم له نارا اتلفت ذمته، وحرقت اشلاء،،  
 حدثنى من رآه فى ذلك المقام وقد حفر له حفير الى  
 رغبه، واضرمت النار حواليه، وهو يضم ما بعد من  
 الخطب بيديه، ليكون اسرع لذهابه، واقصر لمدة

1) B. يبعد. 2) Tout ce passage, à partir du signe \*, manque dans A. Les mots حم سكنته (qui n'est pas écrit distinctement dans le man.) et سراها وانارها me semblent altérés.

B. ولده.

عذابه، كتبها الله له في صحيفة حسناته، ومحا بها  
سالف سيئاته، وكفانا بعدُ اليم نقاته، ويسرنا الى ما  
يُزَلَّفُ الى مرضاته، وهم يومئذ الطاغية<sup>1</sup> لعنه الله  
بتحريف زوجته وبناته، فكلمة فيهن بعض طغانه، فبعدُ  
لأبي ما لفته عن رايه، وتخلصهن من يدي نكداثه،  
واضرم هذا المصاب الجليل اقطار الجزيرة يومئذ نارا،  
وجلل سائر طبقاتها حزنا وعارا، وغلظ امر ذلك الطاغية  
حتى فدح<sup>2</sup> التهاثم والنجود، واخاف القريب والبعيد<sup>3</sup>،  
\* حدثني من سمعه يقول<sup>4</sup> وقد قوى<sup>5</sup> طمعه، ولجَّ به  
جشعه، على رذريق فتحت هذه الجزيرة ورذريق  
يستنقذها كلمة ملات الصدور، وخيلت وقوع المآخوف<sup>6</sup>  
والمحذور، وكان هذا البائقة وقتَه في درب<sup>7</sup> شهامته،  
واجتماع حزامته، وتناهى صرامته، آية من آيات ربه الى  
ان رماه سريعا باحتفه، واماته ببلنسية حنف انفه،  
وكان لعنه الله منصور العلم، مظفرا على طوائف  
العجم، لقي زعماءهم \* مرارا كغرسية المنبوز بالفم المعوج  
ورئيس الاشرنج وابن ردمير<sup>8</sup> فقلَّ حدَّ جنودهم، وقتل

1) Ce mot ne se trouve pas dans A. 2) B. قدح. 3) Voyez sur la phrase القريب والبعيد، *Script. Ar. loci*, t. I, p. 259, note 3, et p. 360, note 202. 4) B. كان يقول. 5) B. طما qui est bon aussi. 6) A. المآخوف، B. omet ce mot. 7) A. ذرى. 8) Ces neuf mots manquent dans B.

بعده اليسير كثير عددهم، وكان زعموا تدرس بين يديه الكتب، ونقرأ عليه سير العرب، فإذا انتهى الى اخبار المهلب، استخفّه الطرب، وطفق يعجب منها ويتعجب،، وفي بلنسية يومئذ يقول ابو اسحاق بن خفاجة<sup>1</sup>

عانت<sup>2</sup> بساحتك الطيبي<sup>3</sup> يا دار

ومحا محاسنك البلا والنار

فإذا تردد في جنابك ناظر

طال اعتبار فيك واستعبار

ارض تقاذفت الخطوب باهلها

وتماكصت<sup>4</sup> بخرابها الاقدار

كتبت يد الحدثان في عرصاتها

لا انت انت ولا الديار ديار

وتاجرد امير المسلمين رحمه الله لما بلغه هذا النبأ

القطيع، واتصل به هذا الرزء<sup>4</sup> الشنيع، فكانت قذى

اجفانه، وجماع شانه، وشغل يده ولسانه، يسرب اليها

الرجال والاموال، وينصب عليها الكبائل والكبال، والحرب

1) Les quatre vers qui suivent ici, se trouvent aussi chez Mac-carî, t. II, p. 754. 2) C'est ainsi qu'on lit chez Maccari; A. porte عانت et البلى, et B. عانت et العدى. 3) A.

وتماكصت. 4) B. الدرء qui est bon aussi.

هنالك سجال، والحال بين العدو وبين عساكر امير المسلمين ادبار واقبال، حتى دحض<sup>1</sup> عاها، وغسل سناها، وكان اخر امراء اجنادها، المهاجرين اليها في جماهر اعدادها، الامير ابو محمد مزدلسى طبة حسامه، وسلك نظامه، ففتحها الله عليه، واذن في تخلصها على يديه، في شهر رمضان سنة ٩٥ \* كتب الله منزله في علبين، وجزاه عن جدّه وجهاده<sup>2</sup> افضل جزا المحسنين، وفي ذلك التاريخ كتب ابو عبد الرحمن ابن طاهر الى الوزير ابي عبد الملك بن عبد العزيز رقة يقول فيها كتبت منتصف الشهر المبارك وقد واثى بدخول بلنسية جبرها الله الفتح، بعد ما خاها القبح، فاضوم اكثرها نارا، وتركها آية للسائلين واعتبارا، وتغشاها سوادا، كما لبست به حدادا، فهي تنظر من طرف خفي، وتتنفس عن قلب يتقلب على جمر ذكي، غير انه بقى لها جسمها الانعم<sup>3</sup>، وتربها الاكوم<sup>4</sup>، الذي هو كالمسك الازفر، والذهب الاحمر، وحدائقها الغلب، ونهرها العذب، وبسعد امير المسلمين واقباله عليها ينجلى<sup>5</sup> ظلامها، ويعود عليها حليها ونظامها، وتروح

1) Effacer; voyez *Script. Ar. loci*, t. I, p. 261. 2) كتبها B. 3) B. الاعظم. 4) B. الله له منزلة في جهاده وجدّه الاظرم. 5) Au-dessus de la ligne, entre les mots ينجلى et

فى الحُلل، وتبرز<sup>1</sup> كالشمس فى بيت الحمل، فالحمد  
 لله ملك الملك، مطهرها من الشرك، وفى عودتها الى  
 الاسلام عزٌّ وعزَّاء، عما نفد به قدر وقضاء، وكتب يومئذ<sup>2</sup>  
 الى الوزير الفقيه ابن جحاف يعزبه بابن عمه ابنى  
 احمد المحرق المتقدم الذكر مثلك وقاك الله  
 المحاذير فى وثور الدين، وصحة اليقين، وسلامة  
 الضمير، وعدم النظير، وقوة الرجحان، ومعرفة الزمان،  
 اعطى الحوادث صبورا، وردّها على اعقابها صغرا، فلم  
 يخضع لصلوتها، ولم يحفل بسورتها، ودرى انها الايام  
 والغير<sup>3</sup>، والحمام والقدر، ودارت الخطوب عصمك الله  
 من المامها، وحماك من اخترامها، بمصرع الفقيه القاضى  
 ابنى احمد عفا الله عنه ومهلكه، وانعطاطه من فلكه،  
 فانقضت لعمري نجوم المجد بانقضاضه، وبكت سماء  
 الفضل على تداعيه وانقضاضه، فانه كان من جمال<sup>4</sup>  
 المذاهب، والغوث عند الفوائب، بحيث يكون الغيث

خ

ظلامها، on lit dans le man. A. عنها; ce qui veut dire qu'un autre  
 man. ajoute ici عنها. Il est sans doute permis de l'ajouter, mais  
 on peut aussi l'omettre. Dans le man. B. il manque ici quelques  
 mots.

1) B. وتتنور. 2) A. أيضا اثر ذلك. 3) B. والعبر،  
 ce qui pourrait convenir aussi. 4) B. حجال.

فى قبض <sup>1</sup> الماحل <sup>2</sup>، والحلب عند انقطاع <sup>3</sup> الرّسل،  
 بعيدها عن القسوة، صفوحا عن الهفوة، عطوفا على  
 الحجيران، عزيزا على <sup>4</sup> الاخوان، يستهوى القلوب ببشرة،  
 ويتملك الاحرار بيرة، وان الدنيا بعده لفى حداد،  
 \* لَمَّا قَصَدَتْهُ يَدُ زُنَادٍ <sup>5</sup>، قائما باعبائها <sup>6</sup>، مُبِيرًا لاعدائها،  
 فهى تبكيه بأربعة ساجام، وتندبه فى كل مقام، وبها <sup>7</sup>  
 أسرع ما سلبه <sup>8</sup> المنون، وقد قيرت به منكم العيون،  
 وطوقكم طوق الفخار، واناف بقدركم على الاقدار، فاننا  
 لله وانا اليه راجعون على اليم المصاب، وعند الله  
 نحتسبه كريم الاصل والنصاب، وطودا منيعا، وموما <sup>9</sup>

1) Les deux man. portent قنط. 2) B. السحبل.

3) A. ajoute عن. 4) L'expression عزيز عاسى signifie fort souvent: *estimé par*. 5) B. porte ici به لما أصيبت به; mais la première lettre de ce dernier mot est écrite fort indistinctement dans le man.; il me paraît cependant que c'est un ص. Au reste, ce passage est peut-être altéré. 6) Voyez sur la 4e forme du verbe <sup>ع</sup> عبا، *Script. Ar. loci*, t. I, p. 46, 109, et le Glossaire sur Ibn-Badrour, p. 97. 7) B. ثما. 8) A. سلبتة et B. اسلبتة; mais مومن <sup>م</sup> est un singulier. 9) B. قدما; mais je erois que موما <sup>م</sup> ou موما (مومي) est le nom de lieu du verbe ومأ، qu'on trouve écrit très-souvent ومي. Il signifie donc proprement *le lieu qu'on*

رفيعا، وقد تساوينا في الرزية، فَلَنَعْدِلُ<sup>1</sup> الى التسلية،  
 فذلك اوفر دخرا، واعظم اجرا، ﴿  
 قل \* ابو الحسن<sup>2</sup> وابو عبد الرحمن اكثر احسانا،  
 ووضح خبرا وعيانا، من ان يحاط باخباره، او يعبر  
 عن جلالة مقداره، وقد استوثقت معظم كلامه في كتاب  
 مفرد ترجمته بسلك الجواهر، \* في ترسيل<sup>3</sup> ابن طاهر،  
 وهو اليوم ببلمسية سالم ينطق، وحى يرزق، وقد  
 نيف عن الثمانين وما احوجه<sup>4</sup> سمعه الى ترجمان، بل  
 هو حتى الآن، يهب للطورس من الغاظه ما يفضح<sup>5</sup>  
 العقود الدرية، وتوسعس معه الليالى البدرية<sup>6</sup>، وفيما  
 اردنا كفايه، من الذي يمكنه النهايه، ﴿

## II.

(Autres textes arabes relatifs au Cid.)

*Kitâb al-ictifâ*, par l'Africain Ibn-al-Cardebous (man. de  
 M. de Gayangos). Voyez plus haut, p. 45.

*montre du doigt.* Dans un passage d'Ibn-al-Khatib (*Script. Ar. loci*,  
 t. II, p. 162) on lit, en parlant de la Mecque: نشيدة أملى  
 ومومى نيتى وعملى; mais le man. de Berlin porte en cet endroit  
 ومرمى ﴿

1) A. فلنعد (فلنعد) qui est bon aussi. 2) B. ابن بسام.  
 3) B. من نوادر ترسيل. 4) B. احوجت. 5) Voyez sur le  
 verbe توضح, mes notes sur Ibn-Badrûn, p. 128. 6) B. النورية.

فلما تحقَّق عند النصارى انه قد جاز، وقطع البحر وفاز، أنفقوا على تدويج شرق الاندلس وشن الغارات على سرقسطة وجهاتها، وتمادوا الى بلنسية ودانية وشاطبة ورسية وذوانتها، فانتسفوها نسفاً، وتركوها قاعاً صفصفاً، واخذوا حصن مرة وايط<sup>1</sup> وغيرها فساء حال المشرق وحسن الغرب بمن كان فيه من المرابطين وخرج الحجاب منذر بن احمد بن هود من لاردة<sup>2</sup> ونزل على بلنسية وحصنها طامعا في اخذها من يد القادر فلما سمع به ابن اخية المستعين استنصر بالقنبيطور لعنه الله وخرج معه في اربع مائة فارس والقنبيطور في ثلاثة الاف وغزا<sup>3</sup> معه بنفسه حصراً<sup>4</sup> منه على ملك بلنسية على ان للقنبيطور اموالها، وللمستعين جفنها<sup>5</sup>، فلما سمع بما جيئه عمه الحجاب رحل عنها، ولم يتحل بطائل منها، فلم يزل محاصراً لها، حتى حصلها، وفي هذه السنة وهي سنة ٢٨١ — — كان السيل الاعظم في صدمة<sup>6</sup> اكتوبر الذي خرب بلنسية وغيرها وهدم برج القنطرة — — ثم

1) Le man. porte رايط مرة; voyez la note ajoutée à la traduction. 2) Le man. porte ناردة. 3) Dans le man. وعرو.

4) Le man. porte par erreur حصراً. 5) Le mot جفن a ici le sens de ville; voyez mes *Script. Ar. loci de Abbad.*, t. II, p. 6.

6) صدمة signifie ici mois (solaire), comme chez Ibn. Adhâri, p. 322.

أن الفنش خَفَّ روعه وانتعشت نفسه فحشده، وجمع واستعد، وخرج قاصداً لمنازلة<sup>1</sup> بلنسية ومحاصرتها بعد أن كتب إلى أهل جنوة وفيشة<sup>2</sup> أن ياتوه في البحر فوصلوا إليه في نحو أربعمئة قلاع فاستحكم طمعه فيها وفي جميع سواحل الجزيرة فارتاع له كل من في السواحل ثم أن الله تعالى خالف بين كلمتهم، وأذن بتفرُّقهم، فاصبح وهو راحل، ولم يحصل على طائل، ولما نزل الفنش على بلنسية غضب القنبيطور واحتد، وجمع وحشد، لأنه كان يعدُّها له طاعه، والقادر بها عامله أن لا قدرة له على الدفاع والاستطاعه، فخالفه إلى قشتالة فحرق وهدم فكان ذلك أقوى الأسباب في افتراق ذلك الجمع عن بلنسية وانصرف الفنش إلى قشتالة مسرعاً، والقنبيطور قد ولى راجعاً، ونزل أسطول جنوة وغيرها على طرطوشة وجاءهم ابن ردمير وصاحب برشلونة فثبَّتَها الله ودفع عنها، وانصرف جميعهم خائباً منها، فكَرَّ القنبيطور إلى بلنسية وأنفق معهم على مائة ألف مثقال جزية في كل عام وفي هذا العام استحكم طمع اصناف النصارى على الجزيرة فضيَّق غرسية على المرية والغانة على لورقة وحاصر البرهانس مرسية والقنبيطور

1) Dans le man. أنمازلة. 2) وفيشة dans le man.

شاطبة — — وبني أسقف افرنجي في صفة البحر حصن  
ششنة فحميت عند ذلك نفوس من بشيلية (sic) من  
المرابطين وتقدم عليهم القائد محمد بن عائشة وقصد  
بهم مرسية والتقى بهم مع جملة من النصارى فهزموهم  
وقتلوا منهم جملة واسروا جماعة وخلع صاحب مرسية  
وتماذى الى دانية ففر صاحبها ابن مجاهد فى البحر  
واوى الى الدولة الحمادية — — ودخل ابن عائشة  
دانية فوافاه بها ابن جحاف قاضى بلنسية وساله النهوض  
اليها معه ، فلم يمكنه ان يفارق موضعه ، فانفذ معه  
عسكرا وقدم عليه قائده ابا ناصر فوصلا اليها وقصدا  
القادر<sup>1</sup> وقتلاه وذلك سنة ٤٨٥ فلما انتهى ذلك الى  
القنبيطور وهو محاصر لسرقسطة غاظه وحميت نفسه ،  
وزال عنه انسه ، لانها كانت بزعمه طاعته لان القادر  
كان يعطيه منها مائة الف دينار فى العام جزية فرحل  
عن سرقسطة فنزل على بلنسية وحاصرها مدة من عشرين  
شهرا ، الى ان دخلها قهرا ، بعد ان لقي اهلها فى تلك  
المدّة ما لم يلقه بشر من الجوع والشدة الى ان وصل  
عندهم فسار دینارا<sup>2</sup> وكان دخوله اياها سنة ٤٨٧ وفى  
هذه المدّة انقطع الى القنبيطور وغيره من اشرار المسلمين

1) Dans le man. لقادر. 2) Dans le man. دیناراً مع كذا.

وارذالهم، وشجارهم وفسادهم وممن يعمل باعمالهم، خلقت كثير وتسمى بالدوائر فكانوا يشنون على المسلمين الغارات، ويكشفون الحرمات، يقتلون الرجال، ويسلبون النساء والاطفال، وكثير منهم ارتد عن الاسلام ونبت شريعة النبي صلعم الى ان انتهى بيعهم لامسلم الاسير بخبزة وقدح خمر ورطل حوت ومن لم يفد نفسه فطع لسانه، وفقت اجفانه، وسلطت عليه الكلاب الضارية، فاخذته اخذة راييه، وتعلقت منه طائفة بالبرهانس لعنه الله ولعنهم فكانت تقطع ذكور الرجال، وفروج النساء ورجعوا له من جملة الخدمية والعمال، وفتنوا فتنة عظيمة في اديانهم، وسلبوا جملة ايمانهم، — واخذ (امير المسلمين) في الصدر الى العدو وقد كان انفذ جملة من جيشه الى كنيكة وقدم عليه (? عليها) محمد بن عاتشة فالتقوا مع البرهانس لعنه الله فانهم امامهم واستاصلوا مكلته وانصرفوا فارحين، وبالظفر مستبشرين، ثم نهض الى ناحية جزيرة شقر (اللقاء *ajoutez*) العدو وذكر له انه يومها ويقصدها فالتقوا باجملة من جند القنبطور (*sic*) فواقع بهم وقتلهم اشر قتلة ولم يفلت الا

1) L'auteur aurait mieux fait d'écrire منهم; mais le style de cette chronique est à la fois prétentieux et incorrect. On voit qu'elle a été écrite en Afrique; en Espagne on écrivait mieux.

البيسير من تلك الجملة فلما وصل الغل اليه مات غمة  
 لا رحمه الله — — وثى سنة ٤٩٤ جاز الامير مزدلى<sup>١</sup>  
 فى جيش عرمرم وقصد بلنسية منازل ومحاصروا لها فاقام  
 عليها سبعة اشهر فلما راي الفئش ما حبل برجاله، من  
 الم الاحصار واعواله، وصل بمحلتته الذميمة اليها، واخرج  
 جميع من كان فيها من الروم لديها، واضرمها نارا،  
 وتركها آية واعتباراً،»

«Lorsque les chrétiens eurent appris que Yousof l'Almoravide avait passé le Détroit pour retourner en Afrique, ils résolurent de piller l'est de l'Espagne et de faire des razzias sur le territoire de Saragosse. Pénétrant donc dans les provinces de Valence, de Dénia, de Xativa et de Murcie, ils les ravagèrent à un tel point qu'elles ressemblaient à un désert. Ils prirent aussi la forteresse de Miravet<sup>2</sup> et plu-

---

1) Dans la suite, l'auteur nomme le gouverneur de Valence *Mazdali*; ici le man. porte *دلى*. La première syllabe, *Maz*, a été omise par le copiste; faute qui s'explique aisément quand on fait attention que la dernière syllabe d'*émir*, *مير*, ressemble beaucoup à la première de *Mazdali*, *مير*. 2) J'ai déjà dit que le man. porte *مره وأيط*; mais je crois devoir lire *مره وأيط* *Miravet*. Cet endroit se trouve au nord de Tortose, et je pense qu'il fut pris par le Campéador, au commencement de l'année 1091. Le nom en est aussi altéré dans la *Cron. gener.* (fol. 322, col. 1), où on lit que Rodrigue «s'établit près de Tortose dans un endroit qu'on nomme en arabe Maurelet.» Au reste, *Miravet* existait bien certainement à cette époque, car on lit dans les *Gesta*

sieurs autres. La condition de l'est était donc déplorable, tandis que celle de l'ouest était excellente, grâce à la présence des troupes almoravides.

«Vers cette époque le hâdjib Mondhir ibn-Ahmed ibn-Houd sortit de Lérida et alla assiéger Valence qu'il voulait enlever à Câdir. Quand cette nouvelle fut parvenue aux oreilles de son neveu Mostaîn, celui-ci demanda le secours du Campéador (que Dieu le maudisse!). Ils se mirent en marche tous les deux; Mostaîn avait quatre cents cavaliers, et le Campéador en avait trois mille. Mostaîn se mit en personne à la tête de ses troupes, parce qu'il avait un ardent désir de s'emparer de Valence. La convention était que le butin appartiendrait au Campéador, et la ville à Mostaîn. Informé de leur approche, le hâdjib décampa sans avoir remporté aucun avantage, et alors Mostaîn assiégea et prit Valence<sup>1</sup>.

«Dans le mois d'octobre de cette même année 481 (1088), une grande inondation causa beaucoup de dommage en plusieurs endroits, et notamment à Valence, où elle détruisit la tour du pont.

«Sur ces entrefaites, Alphonse avait repris des forces et du courage. Il réunit donc des troupes, rassembla des provisions de guerre et de bouche, et alla assiéger Valence, après avoir écrit aux Génois et aux Pisans pour leur demander de venir l'aider avec une flotte. Ils arrivèrent dans environ quatre cents navires, et alors Alphonse désira plus ardem-

---

*Comitum Barcinonensium* (*Marca Hisp.*, p. 547) que dans l'année 1153, Raymond IV, après s'être emparé de Tortose, prit la forteresse de *Miravetum*, située sur le rivage de l'Èbre.

1) Ce dernier renseignement est inexact.

ment que jamais de s'emparer de la ville et même de toutes les côtes de la Péninsule. Aussi les habitants de ces rivages étaient-ils dans la consternation; mais grâce au Tout-Puissant, la discorde se mit parmi les alliés; ils se séparèrent, et Alphonse décampa sans avoir obtenu l'accomplissement de ses souhaits.

« Cette attaque contre Valence avait fort irrité le Campéador, qui considérait cette ville comme sa propriété et qui regardait le faible et impuissant Câdir comme son lieutenant. Aussi rassembla-t-il des troupes avec lesquelles il fit une incursion en Castille avant qu'Alphonse y fût revenu. Il brûla et ravagea cette province, et cette incursion fut la cause principale de la retraite de l'armée de devant Valence. Alphonse retourna en toute hâte vers la Castille; mais quand il y arriva, le Campéador était déjà parti. Quant à la flotte des Génois et des autres, elle attaqua Tortose, secondée par Ibn-Rademiro <sup>1</sup> et par le seigneur de Barcelone; mais Dieu protégea la ville, et tous ses ennemis furent repoussés <sup>2</sup>.

« Le Campéador retourna alors à Valence et conclut avec les habitants de cette ville un traité en vertu duquel ils s'engagèrent à lui payer un tribut de cent mille *mithcâls* par an.

« Dans cette année, plusieurs chefs chrétiens tentèrent de faire des conquêtes. Almérie fut assiégée par Garcia <sup>3</sup>, Lorca

---

1) Sancho d'Aragon. 2) Plus tard, les comtes de Barcelone firent encore plusieurs tentatives infructueuses pour s'emparer de Tortose. Raymond III l'assiégea, mais sans succès, en 1095 et en 1097 (voir Diago, *Condes*, fol. 143). Raymond IV la prit enfin en 1148 avec le secours des Génois, qui reçurent la troisième partie de la ville. 3) Ce Garcia était probablement Garcia Ordoñez, le comte de Najera.

par Alfâna <sup>1</sup>, Murcie par Alvar Fañez, Xativa par le Campéador <sup>2</sup>, et un évêque franc bâtit sur la côte le château de Xixona <sup>3</sup>. Tout cela avait déjà excité l'indignation des soldats almoravides cantonnés dans le royaume de Séville, lorsque Mohammed ibn-Ayicha fut chargé de les commander. Celui-ci les conduisit vers Murcie; il attaqua une division chrétienne, la mit en déroute, tua beaucoup d'ennemis et fit un grand nombre de prisonniers. Ensuite il déposa le seigneur de Murcie et marcha vers Dénia. Le prince qui y régnait, Ibn-Modjéhid, s'embarqua à son approche et alla chercher un asile à la cour des Beni-Hammâd <sup>4</sup>.

« Quand Ibn-Ayicha eut pris possession de Dénia, Ibn-Djahhâf, le cadî de Valence, vint le trouver pour le prier de se rendre avec lui dans cette dernière ville. Ibn-Ayicha lui répondit qu'il ne pouvait le faire parce que sa présence

1) Ou Alfâno. Ce chevalier m'est inconnu; peut-être l'auteur arabe ne donne-t-il que son surnom. 2) Au commencement de l'année 1091, à ce qu'il paraît. 3) Xixona (ou Jijona comme on écrit aujourd'hui) se trouve entre Xativa (San Felipe) et Alicante. Les ruines de son ancien château existent encore. 4) Les princes de Bougie; mais l'auteur se trompe ici. Les descendants de Modjéhid ne régnaient plus à Dénia; ils avaient été détrônés, en 1076, par Moctadir de Saragosse, et à l'époque dont parle l'auteur, Dénia était au pouvoir des descendants du hâdjib Mondhir. Au reste, il y a une tradition selon laquelle All ibn-Modjéhid s'enfuit à l'approche de Moctadir et alla chercher un asile à la cour de Bougie. Voyez Ibn-Khaldoun (*apud* Weijers, *Loci Ibn Khacanis*, p. 115), qui, dans son *Histoire des Berbers* (t. II, p. 79), est tombé dans la même erreur qu'Ibn-al-Cardébous.

était nécessaire à Dénia; mais il lui donna une armée sous les ordres de son lieutenant Abou-Nâcir. Ce dernier alla donc à Valence avec Ibn-Djahlâf, et quand ils y furent arrivés, ils tuèrent Câdir. Ceci eut lieu dans l'année 485 (1092).

« Le Campéador, qui assiégeait alors Saragosse <sup>1</sup>, fut fort irrité quand il reçut ces nouvelles, car il prétendait que Valence lui appartenait, attendu que Câdir lui payait un tribut annuel de cent mille dînârs. Il quitta donc Saragosse et alla assiéger Valence. Le siège dura vingt mois, au bout desquels le Campéador prit la ville de vive force. Elle avait eu à supporter une famine qui n'avait jamais eu sa pareille, car un rat coûtait un dînâr. Ce fut en 487 (1094) que le Campéador prit possession de la ville.

« Dans ce temps-là un grand nombre de musulmans se joignirent au Campéador et à d'autres chefs chrétiens. C'étaient des malfaiteurs, des hommes tarés, des brigands, des repris de justice. On les appelait les *dawâ'yir* <sup>2</sup>; ils faisaient des razzias sur les terres des musulmans, violaient les harems, massacraient les hommes, et traînaient les femmes et les enfants en esclavage. Beaucoup d'entre eux apostasièrent et foulèrent aux pieds les commandements du Prophète. Ils vendaient leurs prisonniers musulmans pour un pain, pour un pot de vin ou pour une livre de poisson; ils coupaient la langue à celui qui ne voulait ou ne pouvait se racheter, lui

---

1) L'auteur se trompe de nouveau : le Campéador était à Saragosse à l'époque du meurtre de Câdir, mais il n'assiégeait pas cette ville.

2) Ce terme répond à celui de *routiers* ou de *Brabançons*, qu'on employait anciennement en France.

crevaient les yeux, et le livraient à des dogues qui le déchiraient. Plusieurs d'entre eux, qui s'étaient réunis à Alvar Fañez (que Dieu le maudisse ainsi qu'eux!), coupèrent les parties naturelles aux hommes et aux femmes; ils étaient les serviteurs et les employés de ce chef, et, ne pouvant résister aux nombreuses séductions dont on les entourait afin de les faire changer de religion, ils perdirent entièrement leur foi. — —

« Avant de retourner en Afrique, le commandeur des croyants (Yousof) envoya une division de son armée contre Cuenca, sous les ordres de Mohammed ibn-Ayicha. Ces troupes livrèrent bataille à Alvar Fañez (que Dieu le maudisse!), le mirent en déroute et pillèrent son camp. Elles retournèrent pleines de joie et fières de leur victoire. Ensuite Ibn-Ayicha se porta vers Alcira afin d'arrêter l'ennemi, car il avait appris que celui-ci menaçait cette ville. Ayant rencontré une division de l'armée du Campéador, il l'attaqua et lui causa une si grande perte que bien peu d'ennemis réussirent à sauver leur vie. Quand les fuyards arrivèrent auprès du Campéador, celui-ci mourut de chagrin. Que Dieu ne soit pas clément envers lui! — —

« L'année 494 (1101), l'émir Mazdalî alla assiéger Valence avec une armée fort nombreuse. Le siège dura sept mois; mais quand Alphonse eut appris à quelles douleurs et à quels périls ses hommes étaient en butte, il arriva avec sa maudite armée à Valence, et, ayant fait sortir de la ville tous les chrétiens qui s'y trouvaient, il la mit en feu, de sorte qu'après son départ elle offrait un bien triste spectacle. »

---

Ibn-al-Abbâr, *al-Holla as-siyarâ* (man. de la Société asiatique de Paris, copié sur celui de l'Escorial). Dans le chapitre sur Ibn-Tâhir:

قال ابن بسام فى كتاب الذخيرة من تأليفه ومدّ  
لابى عبد الرحمن بن طاهر هذا فى البقاء حتى تجاوز  
مصارع جماعة الروساء وشهد محنة المسلمين ببلنسية  
على يدى الطاغية الكنبيطور قصمه الله وجعل بسذلك  
الثغر، فى قبضة الاسر، سنة ٤٨٨ كذا قال ابن بسام وانما  
دخل الكنبيطور بلنسية سنة ٨٧ وتوفى أبو عبد الرحمن  
ببلنسية وصلى عليه بقبلة المسجد الجامع منها اثر  
صلاة العصر من يوم الاربعاء الرابع والعشرين من جمادى  
الآخرة سنة ٥٠٨ ثم سير به الى مرسية ودفن بها وقد نيف  
على الثمانين وعلى مكانه من البراعة والبلاغة فى  
الرسائل فلم أقف له على شعر سوى قوله فى مقتل القادر  
يحيى بن اسمعيل بن المامون يحيى بن ذى النون  
على يدى ابي احمد جعفر بن عبد الله بن جحاف  
المعافى عند انتزائه ببلنسية وانتقاله من خطة القضاء  
الى الرياسة وكان أخيف

أيها الاخيف مهلا<sup>١</sup> الابيات

فقضى الله ان تسلط عليه الطاغية الكنبيطور بعد ان

1) Voyez plus haut, p. XII.

أمنه في نفسه وماله عند دخوله بلنسية صلحاً وتركه على القضاء نكسوا من عام ثم اعتقله وأهل بيته وقربانته وجعل يطلبهم بمال القادر ابن ذي النون ولم يزل يستخرج ما عندهم بالضرب والاهانة وغلظ العذاب ثم أمر باضرام نار عظيمة كانت تلمح الوجوه على مسافة بعيدة وجيء بالقاضي أبي احمد يرسف في قيوده واهله وبنوه حوله فأمر باحراقهم جميعاً فضج المسلمون والروم وقد اجتمعوا لذلك ورغبوا في ترك الاطفال والعيال فاسعفهم بعد جهد شديد واحتفر للقاضي حفرة وذلك بولجة بلنسية وأدخل فيها الى حاجرته (حناجرته: *lièze*) وسوى التراب حوله وضمت النار نحوه فلما دنت منه ولفحت وجهه قال بسم الله الرحمن الرحيم وقبض على اقباسها وضمها الى جسده يستعجل المنية فاحترق رحمه الله وذلك في جمادى الاولى سنة ٤٨٨ ويوم الخميس منسلخ جمادى الاولى من السنة قبلها كان دخول الكنبييطور المذكور بلنسية ٥

«Ibn-Bassâm dit dans son livre qui portè le titre de *Dhakhîra*: — Cet Abou-Abdêrame ibn-Tâhir vécut assez longtemps pour être témoin de la chute de tous les princes des petites dynasties, et de la calamité qui frappa les musulmans de Valence; calamité qui fut causée par le tyran le Campéador, que Dieu le mette en pièces! Il fut alors jeté en prison dans cette Marche, l'an 488. — Voilà ce que

dit Ibn-Bassâm; mais le fait est que le Campéador s'empara de Valence dans l'année 487.

« Abou-Abdérâme (ibn-Tâhir) mourut à Valence, et on pria sur lui dans cette partie de la grande mosquée qui se trouve du côté de la Mecque; ce qui eut lieu après la prière de quatre heures de l'après-midi, le mercredi 24 de Djomâdâ II de l'année 508 (25 novembre 1114). Ensuite on transporta son corps à Murcie où on l'enterra. A l'époque de sa mort, il était âgé d'environ quatre-vingts ans.

« Bien qu'Ibn-Tâhir ait fait preuve dans ses lettres d'un beau talent et d'une grande éloquence, ce qui permet de supposer qu'il savait aussi faire de bons vers, je n'ai cependant trouvé de lui que les suivants, qu'il composa à l'occasion du meurtre de Câdir-Yahyâ ibn-Ismâil ibn-Mamoun-Yahyâ ibn-Dhî-'n-noun par Abou-Ahmed Djafar ibn-Abdallâh ibn-Djahhâf al-Moâfirî, alors que ce dernier se fut révolté à Valence et que, de cadî qu'il était, il se fut érigé en prince:

« Doucement, ô toi <sup>1</sup> etc.

« Plus tard, il plut à Dieu de livrer cet Ibn-Djahhâf au tyran le Campéador. Étant entré dans Valence par capitulation, celui-ci lui avait promis de n'attenter ni à sa personne ni à ses biens. Aussi lui laissa-t-il le poste de cadî pendant environ une année; mais ensuite il le fit jeter en prison ainsi que toute sa famille. Il leur demanda les trésors de Câdir, et leur extorqua tout ce qu'ils possédaient à force de coups de fouet, de traitements ignominieux et de tortures cruelles. Puis il fit allumer un grand feu, qui brûlait le visage même à ceux qui se trouvaient à une grande

1) Voyez plus haut, p. 20.

distance. Quand on y eut conduit le cadî Abou-Ahmed, qui était chargé de fers et autour duquel se trouvaient ses fils et les autres membres de sa famille, le Campéador donna l'ordre de les brûler tous. Mais les musulmans et les chrétiens, qui s'étaient rassemblés pour être témoins de ce qui se passerait, poussèrent des cris d'indignation, et voulurent que les enfants et les esclaves fussent épargnés. Après s'être fortement refusé à leur demande, le Campéador y consentit à la fin. Dans la Huerta de Valence on avait creusé une fosse. On y plaça le cadî jusqu'à la hauteur du cou, et, ayant aplati la terre à l'entour, on mit le feu près de lui. Lorsque le feu lui brûla la figure, il s'écria: — Au nom de Dieu clément et miséricordieux — et, prenant des tisons ardents, il les rapprocha de son corps afin de hâter son dernier moment. Il fut donc brûlé vif (que Dieu lui soit propice!) en Djomâdâ I<sup>er</sup> de l'année 488 (9 mai—7 juin 1095). Le jeudi, à la fin de Djomâdâ I<sup>er</sup> de l'année précédente, le dit Campéador était entré dans Valence.»

Le même, *Tecmila* (man. de la même Société):

محمد بن يحيى بن محمد بن أبي إسحاق بن  
 عمرو بن العاصي الانصاري من أهل ليرة عمل بلنسية  
 يكنى أبا عبد الله أخذ من مشيخة بلدة ثم خرج منه  
 في الفتنة سنة ٤٨٨ بعد تغلب الروم على بلنسية فاستوطن  
 جيان نحواً من سبعة اعوام — ثم انصرف الى بلنسية  
 سنة فتاحتها وذلك في رجب سنة ٤٩٥ هـ

«Mohammed ibn-Yahyâ ibn-Mohammed ibn-abî-Ishâc ibn-Amr ibn-al-Acî al-Ançârî, de Liria, dans la province de

Valence, Abou-Abdallâh. Il étudia sous les docteurs de sa patrie, qu'il quitta en 488 (1095), dans le temps des troubles, après que les chrétiens se furent emparés de Valence. Il alla alors habiter Jaën, où il resta environ sept ans. Il retourna à Valence l'année où cette ville fut reconquise, ce qui eut lieu dans le mois de Redjeb de l'année 495 (21 avril — 20 mai 1102).»

Maccari, éd. de Leyde, t. II, p. 754 (cet auteur semble avoir eu sous les yeux le passage d'Ibn-Bassâm, qu'il a abrégé d'une manière peu exacte, celui d'Ibn-al-Abbâr et un troisième encore):

ولما صار امر بلنسية الى الفقيه القاضى ابي احمد بن جحاف قاضيا صبرها لامير المسلمين يوسف بن تاشفين فحصره بها القادر بن ذى النون الذى مكن الانفونش من ظليطة فهجم عليه القاضى فى لمة من المرابطين وقتله ودفع ابن جحاف لهما لم يعهد من تدبير السلطان ورجعت عند ذلك طائفة الملتيمين الذين كان يعتد بهم وجعل يستصرخ الى امير المسلمين فيبسط عليه وفى اثناء ذلك انهض يوسف بن احمد بن هود صاحب سرقسطة ودريق الطاغية للاستيلاء على بلنسية فدخلها وعاهده القاضى ابن جحاف واشترط عليه احصار ذخيرة كانت للقادر بن ذى النون واقسم انها ليست عنده فاشترط عليه انه ان وجدها عنده قتله فاتفق ان وجدها

عنده فاحرقه بالنار وعات فى بلنسية وفيها يقول ابن  
خفاجة حينئذ

Ici se placent les quatre vers que j'ai déjà publiés plus haut, p. xvii.

وكان استيلاء القنبيطور لعنه الله عليها سنة ٤٨٨ وقيل  
فى التى قبلها وبه جزم ابن الابار قائلاً فتم حصار  
القنبيطور اياها عشرين شهراً وذكر انه دخلها صلحا وقال  
غيره انه دخلها عنوة واحرقها وعات فيها وممن احرق فيها  
الاديب ابو جعفر بن البنى الشاعر المشهور رحمه الله  
وعفى عنه فوجه امير المسلمين يوسف بن تاشفين الامير  
ابا محمد مزدلى ففتحها الله على يديه سنة ٤٩٥

« Quand le gouvernement de Valence eut passé au faqui Abou-Ahmed ibn-Djahlâf, le cadi de cette ville, il reconnut la suzeraineté du commandeur des musulmans, Yousof ibn-Téchouffîn. Alors Câdir ibn-Dhî-'n-noun, celui qui avait livré Tolède à Alphonse, l'assiégea dans cette ville<sup>1</sup>; mais le cadi, accompagné d'une petite troupe d'Almoravides, fondit sur lui et le tua. Ibn-Djahlâf fut alors obligé de gouverner l'État, ce à quoi il n'était pas accoutumé, et les soldats almoravides, sur lesquels il comptait, le quittèrent. Il commença alors à implorer le secours du commandeur des musulmans; mais celui-ci tarda trop à lui en envoyer. Sur ces entrefaites, Yousof ibn-Ahmed<sup>2</sup> ibn-Houd, seigneur de Sara-

1) Maccari est tombé ici dans une grave erreur. 2) L'auteur

gosse, avait excité Rodrigue le tyran à s'emparer de Valence. Celui-ci y entra, et en concluant un traité avec le cadi Ibn-Djahlâf, il lui imposa la condition de lui livrer certain trésor qui avait appartenu à Câdir ibn-Dhî-'n-noun. Le cadi ayant juré qu'il ne l'avait pas, Rodrigue stipula que, s'il le trouvait auprès de lui, il aurait le droit de le tuer; puis, ayant découvert qu'il le possédait, il le fit brûler vif et sévit contre Valence. Ibn-Khafâdja composa sur cette ville ces vers:

(Voyez ces vers plus haut, p. 25, 26.)

« La prise de Valence par le Campéador (que Dieu le maudisse!) eut lieu dans l'année 488; d'autres disent, dans l'année précédente, et c'est à cette opinion que se range Ibn-al-Abbâr, qui s'exprime très-formellement<sup>1</sup>. La ville avait été assiégée pendant vingt mois. Ibn-al-Abbâr dit que le Campéador y entra par capitulation; mais un autre auteur dit qu'il y entra par assaut, qu'il y mit le feu et qu'il sévit contre elle. Parmi ceux qu'il y brûla, était le littérateur

---

se trompe de nouveau. Ce roi de Saragosse s'appelait Ahmed ibn-Yousof, et non Yousof ibn-Ahmed.

1) L'expression *بجزم* se trouve dans le même sens dans le *Madjma al-anhor* (t. II, p. 258 éd. de Constantinople): *وبه جزم مولی خسرو*, « c'est à cette opinion que se range Maulâ Khosrou. » Le mot *قاتلا* a sans doute ici le sens que je lui attribue. Il n'est pas permis de le traduire par *en disant*, d'abord parce qu'Ibn-al-Abbâr ne dit rien sur la durée du siège, et en second lieu parce que la phrase: *فتم حصار القنبيطور أياها عشرين شهراً* est trop incorrecte pour être sortie de la plume d'un auteur aussi élégant qu'Ibn-al-Abbâr.

Abou-Djafar ibn-al-Binnî<sup>1</sup>, le célèbre poète (que Dieu lui soit propice et lui pardonne ses péchés!). Dans la suite, le commandeur des musulmans, Yousof ibn-Téchoufîn, envoya (contre elle) l'émir Abou-Mohammed Mazdalî, et grâce au secours de Dieu, celui-ci la prit dans l'année 495.»

## III.

(Note pour la page 33.)

Le premier éditeur de la *Cronica general*, Florian d'Ocampo, a mis sur le titre qu'elle a été composée *par ordre* d'Alphonse; mais le marquis de Mondejar (*Memorias históricas del Rei D. Alonso el sabio*, p. 466—468) a fait observer que, dans le prologue, Alphonse dit qu'il a écrit lui-même cette chronique; que son neveu, le prince don Juan Manuel, qui en a composé un abrégé, dit la même chose dans son introduction; que tous les écrivains antérieurs à Florian d'Ocampo sont de la même opinion, et que d'ailleurs cette opinion est confirmée par les titres de tous les manuscrits.

## IV.

(Note pour la page 43.)

Le mot *acitára*, en arabe *السِتَارَة*, de la racine *س ت ر*, *couvrir*, désigne en général *une couverture*; il a ce sens dans plusieurs chartes latines du XI<sup>e</sup> siècle citées dans le Glossaire de Ducange. Dans un passage des *Gesta*, il signifie *tapis*

1) Maccari aurait dû dire: Abou-Djafar al-Batti. Voyez plus loin, n<sup>o</sup> V.

(«dedit quoque præfatæ Ecclesiæ duas citharas, serico et auro textas, prætiosissimas»). Mais chez les auteurs castillans du moyen âge, il désigne plus spécialement une housse. Gonzalo de Berceo, *Vida de Santa Oria*, copla 78 :

Vedia sobre la siella muy rica acitára,  
 Non podria en este mundo cosa ser tan clara;  
 Dios solo faz tal cosa que sus siervos empara,  
 Que non podria comprarla toda alfoz de Lara.

Pierre d'Alcala (*acitára de silla*) et Jérôme Victor (*Tesoro de las tres lenguas*, Genève, 1609: «*acitára de silla*, une couverture de selle, une fausse housse, une housse à la genette») connaissent encore ce sens du mot.

## V.

(Textes sur Abou-Djafar Battî.)

Dhabbî, *Dictionnaire biographique* (man. de la Soc. asiat.; je dois cet article à la bonté de M. Defrémery):

احمد بن عبد الولی البتئی ابو جعفر ينسب الى بتة  
 قرية من قرى بلنسية كاتب شاعر لبيب احرقه القنبيطور  
 لعنه الله حين غلب على بلنسية وذلك سنة ٤٨٨ ذكره  
 الرشاطى في كتابه

«Ahmed ibn-Abd-al-walî Battî Abou-Djafar, dont le nom relatif dérive de Batta, un des villages situés aux environs de Valence<sup>1</sup>, câtib, poète et homme de beaucoup d'intelli-

1) Comparez Yâcout, *Mochtaric*, p. 37, et le *Câmous*, p. 174 éd. de Calcutta.

gence. Le Campéador (que Dieu le maudisse!), quand il se fut emparé de Valence, le fit brûler dans l'année 488. Rochât<sup>1</sup> a parlé de lui dans son livre.»

Soyoutî, *Dictionnaire biographique des grammairiens et des lexicographes* (man. de M. Lee et de la Bibl. impér. de Vienne):

أحمد بن عبد الولي<sup>2</sup> البلبنسي البتني<sup>3</sup> أبو جعفر قال  
ابن عبد الملك كان قائما على الاداب وكتب النحو  
واللغة والاشعار كانبا شاعرا كتب عن بعض الوزراء واحرقه  
القنبيطور<sup>4</sup> لعنه الله لما تغلب على بلنسية سنة ٨٨ وقيل  
٣٩. سنة. «Ahmed ibn-Abd-al-walî le Valencien<sup>5</sup>, Battî,  
Abou-Djafar. Ibn-Abdalmelic<sup>6</sup> dit: il avait étudié les belles-lettres, et il copia des livres de grammaire, des dictionnaires et des poésies; il était câtib et poète, et remplit l'emploi de secrétaire auprès d'un vizir. Le Campéador (que Dieu le maudisse!), après qu'il se fut emparé de Valence, le fit brûler dans l'année 488; d'autres disent dans l'année 490» (cette dernière date me paraît erronée).

1) Voyez sur cet écrivain, qui mourut en 1147, Ibn-Khallicân, t. I, p. 377, et Maccari, t. II, p. 760, 761. 2) Man. de Vienne الوالي. 3) Le man. de M. Lee porte البتيني, et celui de Vienne البتيني. 4) Man. de Vienne القنبيطور. 5) Il portait ce nom relatif, non pas parce qu'il était né à Valence, mais parce qu'il y avait demeuré longtemps. 6) Ibn-Abdalmelic Marrécochi (c'est ainsi que l'appelle Maccari) écrivit, sous le titre de *Cila*, un dictionnaire biographique en neuf volumes (Soyoutî, dans sa préface). Ibn-al-Khatîb, Soyoutî et Maccari citent souvent cet ouvrage, mais Hâdji-Khalifa ne paraît pas l'avoir connu.

Au reste, il ne faut pas confondre cet Abou-Djafar al-Battî avec son contemporain Abou-Djafar (Ahmed ibn-Mohammed) ibn-al-Binnî, comme l'ont fait Ibn-Khâcân (voyez Maccarî, t. II, p. 429) et M. Weijers (*Orientalia*, t. I, p. 428). Cet Abou-Djafar ibn-al-Binnî, un esprit fort de Jaën (voyez Abd-al-wâhid, p. 122, 123), se signala par les virulentes satires qu'il composa contre les bigots du temps d'Alî ibn-Yousof l'Almoravide. On trouve sur lui un article dans le *Calâ'id*, article que Maccarî (t. II, p. 583 et suiv.) a copié.

## VI.

(Note pour la page 116.)

Dans la première édition de ce travail, j'ai eu tort, je crois, de rejeter ce récit des *Gesta*. Beaucoup de circonstances plaident en sa faveur. D'une part il est certain qu'à cette époque une ambassade partait chaque année de la Castille pour aller percevoir le tribut des rois maures et notamment de celui de Séville<sup>1</sup>; de l'autre, une phrase d'Ibn-al-Khatîb démontre qu'au temps dont il s'agit, Motamid de Séville était en guerre contre Abdallâh de Grenade. Cette phrase, qui se trouve dans l'article sur Mocâtil (man. E.) est conçue en ces termes: « Abdallâh ibn-Bologguîn confia à Mocâtil le gouvernement de Lucéna; mais Ibn-Abbâd (Motamid) lui livra bataille et fut sur le point de prendre Lucéna. » وَلَاةَ الْأَمِيرِ عَبْدِ اللَّهِ بْنِ بَلْقِينِ بْنِ بَادِيَسِ الْبُرْهَانِيَّةِ

1) En 1085, Alvar Fañez fut envoyé par Alphonse à la cour de Motamid; voyez le *Hotal* (*Scr. Ar. loci*, t. II, p. 185), où on lit الْقَوْمِطُ الْبُرْهَانِيَّةِ. Ce mot الْقَوْمِطُ me paraît une altération de الْقَوْمِطُ, *conde, comte*.

والتقى به ابن عماد واخذ بمخنقتها. Puis les noms du roi de Séville et de celui de Grenade sont exacts dans les *Gesta*; le premier est appelé *Almuctamir*, ce qui n'est qu'une légère altération d'*Almutamid*, et le second *Almudafar*; or, Abdallâh ibn-Bologguîn portait réellement ce titre; Ibn-al-Khatîb l'atteste dans son article sur ce prince (man. E.). Joignez-y, d'abord qu'on lit aussi dans la *Chanson* (vs. 109—112) que le Cid était allé percevoir le tribut, qu'il en retint quelque chose pour lui-même et qu'il fut exilé par le roi lorsque celui-ci se fut aperçu de cette fraude; ensuite, que l'auteur de l'ancien poème latin parle aussi d'un combat livré à *Caprea*, comme il écrit, et dans lequel Garcia Ordoñez fut fait prisonnier par Rodrigue. Toutefois ce poète diffère de l'auteur des *Gesta* quand il dit que ce combat eut lieu après l'exil de Rodrigue, et que Garcia Ordoñez avait été envoyé contre ce dernier par Alphonse.

## VII.

(Note pour la page 116.)

L'auteur des *Gesta* donne à entendre que Rodrigue arriva à Saragosse peu de temps avant la mort de Moctadir, c'est-à-dire peu de temps avant le mois d'octobre de l'année 1081 (comparez Ibn-al-Abbâr, dans mes *Script. Arab. loci de Abbad.*, t. II, p. 105, et le *Cartâs*, p. 109). Les chartes viennent à l'appui de cette assertion. Rodrigue Diaz signe des titres de Sancho des années 1068<sup>1</sup>, 1069, 1070<sup>2</sup>, 1072<sup>3</sup>,

1) Voyez Sandoval, *S. Pedro de Cardoña*, fol. 41 r.; *Cinco Reyes*, fol. 23, col. 1; Sota, p. 523, col. 2. 2) Sandoval, *S. Pedro*, fol. 41 r.; *Cinco Reyes*, fol. 23, col. 3; Yépès, t. V, Escr. 46. 3) Sandoval, *S. Pedro*; Sota, p. 520, col. 1.

et des titres d'Alphonse VI de 1074<sup>1</sup> et de 1075<sup>2</sup>. Le *Fuero* de Sepulveda (publié par Llorente, t. III, p. 425 et suiv.), de l'année 1076, porte aussi la signature de « Rodericus Diaz. » Par une charte du 12 mai (jeudi) 1076<sup>3</sup>, Rodrigue Diaz et son épouse Chimène donnent à Saint-Sébastien (c'est-à-dire, au cloître de Saint-Domingue de Silos) plusieurs propriétés territoriales dont ils avaient hérité (« has hæreditates habuimus ex nostris parentibus ») et qu'ils énu-

---

1) Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 41, col. 1. Sota (p. 657) a publié une charte d'Alphonse VI, où il donne à l'abbé Lecennius, parent (consanguineus) de Rodricus Didaz Campidator, l'église de Sainte-Eugénie, dans le district d'Aguilar del Campo, avec tout son territoire; elle porte la date: « Facta charta apud Legionem anno tertio in quarto mense post obitum Santij regis in Zamora. Et in Castro Mayor fuit tradita ad roborandum sub Era T. C. XL regnante Adefonso » etc. Cette charte porte la signature de plusieurs personnages parmi lesquels se trouve « Roy Diaz Campidator. » Sancho ayant été assassiné le dimanche 7 octobre 1072, l'année 1073 n'est pas la troisième du règne d'Alphonse. Il est vrai qu'on lit chez Sandoval (*Cinco Reyes*, fol. 37, col. 1) « Era 1113; » mais dans un autre endroit (fol. 60, col. 2), il dit: « Está confussa la Era. » 2) Sandoval, *San Pedro; Esp. sagr.*, t. XXXVIII, Escr. 19. 3) Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 54, col. 4. La date est « Era 1114. regnante Rex Alfonso in Legionem et Castella, quinta feria IIII. Idus Maij. » Cette date est parfaitement exacte (année 1076, lettres dominicales CB.), et je ne sais comment Sandoval a pu dire: « Que viene al justo quitando 39. años de la Era, como se han de quitar contando desde la Encarnacion, y no del Nacimiento. » La date 1075 serait fautive; pour cette année la lettre dominicale est D., et le 12 mai tombait un mardi.

mèrent; ils ajoutent: «*Quomodo nobis ingenuavit Sanccius Rex.*» Sota (p. 650, 651) a publié une charte d'Urrique et d'Elvire, filles de Ferdinand I<sup>er</sup>, de l'ère 1120 (année 1082), qui porte la signature de «*Rodrico Didaz.*» Il a cru que ce Rodrigue était le Cid, et que Didaco Rodriz, un des autres témoins, était son fils; ce dernier point est tout à fait inadmissible, Rodrigue ne s'étant marié qu'en 1074; il doit y avoir eu d'ailleurs à cette époque une foule de personnages qui portaient le nom de Diégo, fils de Rodrigue. Que si à présent le Rodrigue Diaz de cet acte est le Cid, il n'avait pas encore quitté le royaume en 1082, tandis que l'auteur des *Gesta* atteste qu'il se trouvait déjà à Saragosse en 1081. Mais ce Rodrigue Diaz ne pourrait-il être Rodrigue Diaz l'Asturien, le beau-frère du Cid? Supposé cependant que ce soit le Cid lui-même, alors l'auteur latin aurait commis une erreur chronologique assez légère; car il ne dit rien sur les relations de Rodrigue avec Moctadir; il passe de prime abord au règne de Moutamin, le fils de Moctadir. «*Deinde vero,*» dit-il, «*ad Cæsaraugustam venit, regnante in ea tunc Almuctamir, qui mortuus fuit Cæsaraugusta. Regnumque autem eius divisum est inter duos eiusdem filios, Almuctamam videlicet, et Alfagib.*» Toujours est-il qu'aucune charte postérieure à l'année 1082, ne porte la signature du Cid; les *Gesta* précisent donc assez exactement l'époque où Rodrigue quitta sa patrie.

## VIII.

(Dans cette note j'ai rassemblé tous les renseignements que j'ai pu trouver sur Modhaffar de Lérida.)

Ibn-Khaldoun, dans son chapitre sur les Beni-Houd (d'après

les deux man. de Paris et celui de Leyde): فولى ابنه احمد  
المقتدر سرقسطة وسائر الثغر الاعلى وابنه يوسف المظفر  
لاردة ثم نشأت الفتنة بينهما وانتصر المقتدر بالافرنج  
والبشكنس فجاءوا لميعاده فوَقعت الفتنة بين المسلمين  
وبينهم نائرة وانصرفوا الى يوسف صاحب لاردة فحاصر بهم  
٤٣ (Après la mort de Solaimân Mostaîn en 438), l'un de ses fils, Ahmed Moctadir, gou-  
verna Saragosse et le reste de la Frontière supérieure, et  
l'autre, Yousof Modhaffar, gouverna Lérida. La guerre éclata  
entre eux, et Moctadir appela les Francs (c.-à-d. les Catalans)  
et les Basques (c.-à-d. les Navarrais) à son secours; mais  
après quelques combats acharnés, les chrétiens embrassèrent  
le parti de Yousof, seigneur de Lérida, qui assiégea avec  
leur secours Saragosse, dans l'année 443 (15 mai 1051 — 2  
mai 1052).»

Dans un titre de Ramire d'Aragon du 4 mai 1049 (cité  
par Briz Martinez, *Hist. de S. Juan de la Peña*, p. 449, col.  
2), on lit que Moctadir régnait alors à Saragosse et *Almu-  
dafar* à Lérida. Moret (*Annales de Navarre*, t. I, p. 680)  
cite une autre charte, où on lit la même chose; mais la date,  
1043, doit être fautive, car Mostaîn ne mourut qu'en 1046  
ou 1047.

Ibn-Haiyân (*apud* Ibn-Bassâm, man. de Gotha, fol. 115 v.,  
116 r.; dans le man. de M. de Gayangos on ne trouve que  
les trois dernières lignes de ce passage): الخبير ببادرة احمد:

ابن سليمان بن هود فيما كان رامه من الفتك باخيه  
ابو مروان بن حيسان وثى رمضان من سنة ٤٥ سقط

الخبر اليينا بذلك وكانا<sup>1</sup> اتفقا على الانتقاء طلبا للمسلم والكف عن الفتنة فلما خرجا للمكان المتفق عليه تكارما فى اللقاء وتدانيا دون احمد من اصحابهما وكلاهما حاسر<sup>2</sup> اعزل<sup>3</sup> على ما تشارطاه تمكيننا لظمانيتهما<sup>4</sup> فتنازعا الكلام فيما \* جاء<sup>5</sup> له<sup>6</sup> فلم يبرح يوسف الا اظال فارس عليه من ناحية موقف معسكر اخيه احمد<sup>7</sup> شاك<sup>8</sup> السلاح يبرى سنان<sup>9</sup> رمحه واذا بطريف من مستامنة انصارى الخريبيين (P النبريين *lisiez*) الخادمين معه قد واطاه احمد على الفتك باخيه فانقض على يوسف وهو يكلم اخاه واحمد يصيح حتى خالط يوسف وطعنه ثلاث طعنات وتحت درع يوسف درع حصينة كان قد استظهر بلباسها خلل اثوابه ابدأ بالحزم فردت سنان<sup>10</sup> الرمح عنه وصاح يوسف نحو اصحابه غدرت فابتدروه ونجوا به وقيد بجراحه وقد ابتدر احمد رجاله واختلط الفريقان اختلاطا قبيحا كادت تقع بينهما<sup>11</sup> ملحمة اظفاها احمد بالتبر<sup>12</sup> من العليج لوقته والبدار لقتله ورفع راسه والنداء عليه فسكن شغب الفريقين وانكفأ<sup>13</sup> كل الى وطنه فعات

1) Dans le man. وكان. 2) Le man. porte اعدل. 3) Dans le man. لظمانيتهما. 4) Le man. porte اليه جاء. 5) Dans le man. شاكى. 6) Dans le man. وسنان. 7) Le man. A. porte بينهم. 8) Dans le man. A. بالبرو. 9) B. وانكفأ, ce qui revient au même.

تَحَالُّ ابْنِي هُوْد كَالذِي كَانَتْ مِنَ النُّفْرِيقِ « *Récit de l'action inconsidérée d'Ahmed ibn-Solaimân ibn-Houd, quand il chercha à tuer son frère par trahison.* Abou-Merwân ibn-Haiyân dit: Dans le mois de Ramadhân de l'année 450 (novembre 1058), nous fûmes informés (à Cordoue) de cet événement. Les deux frères étaient convenus d'avoir une entrevue pour tâcher de faire cesser la guerre. Arrivés tous les deux à l'endroit indiqué, ils se témoignèrent beaucoup d'estime et s'approchèrent l'un de l'autre sans suite et sans armes, comme cela avait été arrêté entre eux pour leur sûreté réciproque. Ils parlèrent de l'objet de leur entrevue; mais au moment où Yousof y songeait le moins, un cavalier qui venait du côté du camp de son frère, fondit sur lui; il était armé de pied en cap, et la pointe de sa lance jetait des éclairs. Le fait était qu'Ahmed avait intimé l'ordre à un des chevaliers chrétiens et navarrais qu'il avait à son service et auxquels il se fiait, d'assassiner son frère. Ce chevalier fondit donc sur Yousof au moment où celui-ci parlait avec son frère, et tandis qu'Ahmed poussait des cris, il porta à Yousof trois coups de lance. Mais Yousof avait sous sa tunique une bonne cotte de mailles, que par prudence il portait toujours sous ses habits. Cette armure repoussa la pointe de la lance, et Yousof cria aux siens: — Je suis trahi! — Ils se précipitèrent vers lui et le mirent en sûreté, ses blessures l'empêchant de marcher. Ahmed était retourné en toute hâte vers son camp. Les soldats des deux armées se dirent les plus graves injures, et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux mains; mais Ahmed apaisa ceux de son frère en niant à l'instant même toute complicité avec le chrétien; après quoi, l'ayant fait décapiter, il fit porter sa tête au bout d'une lance,

« tandis qu'un héraut proclamait son crime. Alors le tumulte cessa, et des deux côtés l'on rentra dans ses foyers; mais les deux Beni-Houd restèrent ennemis comme auparavant. »

Dans un titre du 26 novembre 1058 (cf. Bofarull, *Condes de Barcelona*, t. II, p. 79), Raymond I<sup>er</sup> de Barcelone promet à Raymond, comte de Cerdagne, qu'il l'aidera à forcer le prince de Saragosse et celui de Lérida à lui payer le tribut qu'ils avaient payé auparavant aux comtes de Cerdagne. Dans une convention entre Ermengaud, comte d'Urgel, et Raymond I<sup>er</sup>, de l'année 1063 (*Marca Hispanica*, p. 1125 et suiv., où l'éditeur donne par erreur l'année 1064), le premier promet au second de lui donner la troisième partie des terres qu'il pourrait enlever, soit à Alchagib (al-hâdjib; c'était le titre de Moctadir, ainsi qu'il résulte d'une autre charte (*Marca*, p. 1112), où on lit: *Alchagib Dux Cæsaraugustæ*), soit à Almudafar. Au rapport d'Ibn-Haiyân (*apud Ibn-Bassâm*, man. de Gotha, fol. 48 v.—51 r.), Barbastro fut pris par les chrétiens en 456 (1064, et non 1065, comme on le dit ordinairement), parce que son émir, Yousof ibn-Solaimân ibn-Houd (c.-à-d. Modhaffar), avait abandonné à leur sort les habitants de cette ville, qui voulaient se gouverner eux-mêmes: Dans le printemps de l'année suivante (1065), Moctadir, aidé par une troupe de cinq cents cavaliers que lui avait envoyés Motadhid de Séville, reconquit Barbastro, dont les habitants ne l'aimaient pas; ils lui préféraient son frère. Par un acte du 18 juin 1078 (cf. Diago, *Condes de Barcelona*, fol. 132 r. et v.), Raymond II de Barcelone promet à son frère Bérenger, qu'il sera pour lui un ami fidèle et qu'il l'aidera de tout son pouvoir; il lui donne comme otage le roi Almudafar, qui serait obligé à payer à Bérenger

le tribut qu'il avait payé au père des deux princes, Raymond I<sup>er</sup>. Chez Ibn-Bassâm (man. de Gotha, fol. 9 r.) on trouve une lettre d'Ibn-Tâhir à *Modhaffar, seigneur de Lérida*; elle ne porte point de date. D'après un auteur cité par Ibn-al-Abbâr (dans mes *Script. Ar. loci de Abbad.*, t. II, p. 104), le célèbre Ibn-Ammâr séjourna pendant quelque temps à Lérida, à la cour « du seigneur de cette ville, Modhaffar Hosâm-ad-daula Abou-Omar Yousof, fils de Solaimân Mostaîn. » Cet auteur ajoute que ce prince était le fils *ainé* de Mostaîn, et qu'il surpassait son frère Moctadir par sa bravoure et par ses connaissances littéraires.

D'après les *Gesta*, Modhaffar (l'auteur espagnol le nomme par erreur *Adafir*) fut emprisonné à Rueda par son frère Moctadir. Or, comme nous avons vu que Modhaffar était encore seigneur de Lérida en juin 1078, et que nous savons que Moctadir mourut en 1081, il faut admettre que ceci arriva dans une des quatre dernières années du règne de Moctadir.

## IX.

(Extraits relatifs à l'histoire de Valence.)

Ibn-al-Abbâr, au commencement de son chapitre sur le câtib Abou-Abdallâh Mohammed ibn-Merwân ibn-Abdalazîz:

اصلہ من قرطبۃ و سكن بلنسیۃ و يعرف بابن رُوْبَش<sup>1</sup> و سياتی  
 ذکر نسبہ عند ذکر ابنہ الوزیر الاجل ابی بکر احمد  
 ابن محمد<sup>2</sup> و کان ابو عبد اللہ عذا قد رأس فی اخر

1) Ces voyelles se trouvent dans le man. 2) Le chapitre auquel Ibn-al-Abbâr renvoie ici, ne se trouve pas dans le manuscrit.

دولة المنصور عبد العزيز بن عبد الرحمن بن محمد بن  
 ابي عامر صاحب بلنسية فلما توفي المنصور وملك ابنه  
 المظفر عبد الملك بن عبد العزيز تمشت (تمادت) 1. حاله  
 معه على ما كانت عليه في حياة ابيه وكان عبد  
 الملك ضعيفا فخلعه صهره المامون يحيى بن اسماعيل بن  
 ذي النون صاحب طليطلة في سنة 407 وفي ليلة عرفة لتسع  
 خلون من ذي الحجة منها وملك بلنسية وما اليها  
 من بلاد الشرق فاستخلف عليها ابا عبد الله بن عبد العزيز  
 هذا وجعل اليه تدبير امرها ثم انتقل ذلك عند وفاته  
 الى ابي بكر ابنه فتناحت فيها حاله بعد موت المامون  
 ابن ذي النون واستبد بالرياسة وجرى على احمد سنن  
 من السياسة ذكر اكثر هذا الخبر ابو بكر محمد بن  
 عيسى بن مزين فيما وقفت عليه من تاليف له مختصر  
 في التاريخ واما ابن حيان فذكر هذا المخلوع عبد  
 الملك واساء الثناء عليه وحكى انه كان في مصير ملك  
 ابيه قد تخلى عن امر الامارة اجمعه وفوضه الى  
 وزيره احمد بن محمد بن عبيد العزيز الماضي لعبد  
 الملك مكانه عند توليه واشبع الكلام في صفة خلع عبد  
 الملك ونسب محاوئته الى ابي بكر دون ابيه فدل ذلك  
 على وفاته قبلها والله اعلم

Je crois devoir préférer le témoignage d'Ibn-Haiyân à celui

d'Ibn-Mozain, car Ibn-Bassâm (man. de Gotha, fol. 10 r., et man. de M. Gayangos) cite un passage d'Ibn-Haiyân, qui paraît avoir échappé à l'attention d'Ibn-al-Abbâr, mais qui contient la date assez précise de la mort d'Ibn-Abdalazîz le père, puisqu'il y est dit que la nouvelle de son décès arriva à Cordoue pendant l'un des dix derniers jours de Djomâdâ II 456 (milieu de juin 1064). Voici ce passage: وقد ذكره أبو مروان بن حيان فقال وفي العشر الاواخر من جمادى الآخرة سنة ست وخمسين نعيّ الينا وزير بلنسية ابن عبد العزيز وكان على خمول أصله في الجماعة من اراجح<sup>1</sup> كبار الكُتّاب الطالعين في دمن<sup>2</sup> هذه الفتنة المدلهمة وذرى السداد<sup>3</sup> من وزراء ملوكها<sup>4</sup> ذا حنكة ومعرفة وارتياض وتاجرية وهدى وقوام سيرة السى ثراء<sup>5</sup> وصيانة انتهى كلام ابن حيان

Ibn-al-Abbâr, au commencement de son court article sur Abou-Amir ibn-al-Faradj: كان من بيت رياسة تصرف أباه وقومه مع بنى ذى النون ملوك طليطلة وألى أبى سعيد منهم وهو وال على كونكة وجّه المظفر عبد الملك ابن المنصور عبد العزيز بن أبى عامر حين خلعه المامون بن ذى النون من بلنسية فى ذى الحجة سنة ٤٥٧

1) A. porte أراجح. Voyez sur ce mot (*l'un des plus illustres*) *Script. Ar. loci de Abbad.*, t. I, p. 183, n. 43. 2) B. رمس.  
3) A. المدان. 4) B. ملوكنا. 5) Je prends le mot ثراء dans le sens de *modestie* (*contentus fuit, satis habuit*). B. porte شرى.

Ibn-Bassâm (man. de Gotha, fol. 10 v., et man. de M. de Gayangos), après avoir dit qu'Abou-Becr succéda à son père comme vizir d'Abdalmelic, continue en ces termes: فلما قص<sup>1</sup> يحيى بن ذى النون الملقب بالمامون آثار آل<sup>2</sup> ابن ابي عامر، وأجنت أصلهم من بلنسية آخر الدهر الدهر، حسبما سناتى عليه، إذا انتهينا ان شاء الله اليه، كان ابن عبد العزيز زعموا احد من اقام ميلها، واوضح لابن ذى النون سبلها، حتى خلصت له وخلص لها فكافاه ابن ذى النون لاول تملكه اياها بأن ولده امورها. Le passage auquel Ibn-Bassâm renvoie, se trouve dans son chapitre sur les rois de Tolède, ainsi qu'il le dit plus loin (fol. 11 r.), c'est-à-dire, dans le quatrième volume, que nous ne possédons pas en Europe.

Ibn-Haiyân (*apud* Ibn-Bassâm, man. de Gotha, fol. 67 r., et man. de M. de Gayangos): فاجتمع اصحابه على تأمير: ولده عبد الملك وقام له بامر كاتِبُ والده المدبّر لدولته ابن عبد العزيز \* المشهور مع معرفته بابن رويش القرطبي وكان موصوفا بالرجاحة فأحسن هذا الكاتب معونته على شانه وتولى تمهيد سلطانه واستقر امره على ضعف ركنه لعدم المال وقلة الرجال وفساد اكثر الاعمال ورأى هذا الكاتب<sup>3</sup> الشهم مدبّر هذه الدولة فسي هذا المومر

1) A. خص. 2) A. الى; dans B. ce mot manque. 3) Tout

عبد الملك مكان صهيرة وظهيره المامون يحيى بن ذى  
النون اذ كان صهر عبد الملك ابا امراته المساهم<sup>1</sup> له  
فى مصاب ابيه المعين له على سيد ثمة الدائد عنه  
كل من طمع فيه فانزعج عند نزول الحادثة من حضرته  
طلبيلة الى قلعة قونكة من طرف اعماله للدنو من صهيرة  
عبد الملك وبادر بانفاذ قائد من خاصته وبالكاتب ابن  
مثنى الى بلنسية فى جيش كثيف امرهم بالمقام مع  
عبد الملك وشق ركنه فسكنت الدهماء عليه ☞

## X.

(Note pour la page 127.)

*Cr. general; Kitāb al-ictifā (Script. Ar. loci, t. II, p. 19),*  
où on lit aussi qu'Alvar Fañez commandait l'armée chrétienne  
(ce qui est confirmé indirectement par Ibn-abî-Zer, *Cartās*,  
p. 94, l. 3); mais quand l'auteur de ce livre ajoute que Va-  
lence se soumit à Cádiz dans l'année 480, il est clair qu'il  
se trompe; car non-seulement il se trouve en opposition avec  
Ibn-Bassām (avant la bataille de Zallāca), avec la *Cron.*  
*general* (de même) et avec Ibn-Khaldoun, mais encore il est  
peu probable qu'Alphonse ait entrepris la conquête de Valence

---

ce passage, à partir du signe \*, manque dans le man. A. Au  
lieu de وراعى, B. porte وراعى.

1) Voyez sur la 3<sup>e</sup> forme du verbe ساهم, *Script. Ar. loci*,  
t. I, p. 254, l. 3, et la note p. 286.

alors que son armée venait d'être anéantie dans la bataille de Zallâca.

Ibn-Khaldoun, fol. 27 r. : فلما سَلَّمَ القادر بن ذى النون : طليطلة وزحف الى بلنسية ومعه الفنش كما قلناه خلع أهل بلنسية عثمان بن أبى بكر وأمكنوا منها القادر خوفاً . « Après que Câdir ibn-Dhî-'n-noun eut livré Tolède et qu'il se fut mis en marche contre Valence, accompagné d'Alphonse, » — ce dernier renseignement me paraît inexact — « ainsi que nous l'avons dit, les Valenciens déposèrent Othmân ibn-abî-Becr, et livrèrent leur ville à Câdir, de crainte que le chrétien ne la prît par la force. Ceci arriva dans l'année 478. » Le passage auquel l'auteur renvoie, se trouve dans l'histoire des rois de Tolède (fol. 26 v.). Le voici : (الْفَنَشِ) وضايق ابن ذى النون حتى غلب على طليطلة فخرج له القادر عليها (عنها : *lisez*) سنة ٤٧٨ وشرط عليه ان يظاها على اخذ بلنسية وعليها عثمان القاضي ابن أبى بكر ابن عبد العزيز من وزراء ابن أبى عامر فخلعه أهلها خوفاً من القادر ان يمكن منهم الفنش فدخلها القادر . « Alphonse réduisit Ibn-Dhî-'n-noun à l'étroit, jusqu'à ce qu'il s'emparât de Tolède. Câdir lui céda cette ville dans l'année 478, après avoir stipulé qu'Alphonse l'aiderait à reconquérir Valence, où régnait le cadî Othmân, fils d'Abou-Becr ibn-Abdalazîz, un des vizirs d'Ibn-abî-Amir. Othmân fut déposé par les Valenciens, parce qu'ils craignaient que Câdir ne les livrât à Alphonse. Câdir entra alors dans Valence. »

Comparez aussi Ibn-Bassâm. Nowairî (man. 2 h, p. 494) dit :  
 « وأرسل القادر بالله الى بلنسية  
 billâh à Valence. »

## XI.

(Note pour la page 129.)

Dans le texte espagnol on trouve *Giralte el Romano*. Il faut lire *Giralte Alaman*, comme on trouve dans les *Gesta* (*Giraldus Alaman*, p. xxxv, xl). Les documents relatifs à l'histoire de la Catalogne donnent quelques détails sur ce personnage. Il est nommé comme témoin dans plusieurs chartes; voyez, par exemple, un titre de 1068 dans la *Marca Hispan.*, p. 1137, et un autre de 1071 dans l'*Histoire générale de Languedoc*, t. II, Preuves, p. 279, 280. Il était un des exécuteurs du testament de Raymond I<sup>er</sup> de Barcelone (*Diago, Condes de Barcelona*, fol. 129 r.), qui l'avait d'ailleurs nommé tuteur de sa fille Sancha (*ibid.*, fol. 131 v.). Son nom apparaît aussi dans un titre de 1086 (*Bofarull, Condes*, t. II, p. 134). Son oncle, l'évêque de Barcelone Humbert de Alemany, comme écrit *Diago* (fol. 138 r.), lui donna le château de Gelida. Parmi les noms des vingt et un seigneurs qui aidèrent Raymond I<sup>er</sup> dans la composition des *Usages*, on trouve celui d'Aleman de Cervellon (voyez *Diago*, fol. 120 v.). Ce personnage est sans doute le même que celui dont il s'agit dans notre texte, car il existe dans les archives de Barcelone (voyez *Diago*, fol. 138 v., 140 v.) une convention, datée du 15 juin 1089, en vertu de laquelle Giraud Alaman de Cervellon s'engage à prêter au comte Bérenger de Barcelone la somme de sept mille ducats

d'or de Valence, tandis que de son côté le comte lui donne en nantissement le château de Santa Perpetua del Penadès. Il est donc certain que Giraud Alaman était baron de Cervellon; car Cervellon était une baronnie (voyez Diago, fol. 122 r.), ainsi qu'Alaman ou Alemany.

## XII.

(Note pour la page 132.)

L'auteur de la *Cronica general* (fol. 320, col. 4) raconte ici, d'après les *Gesta*, que le Cid quitta la Castille; mais ceci n'eut lieu que dans l'année suivante, 1089. Il se trompe aussi quand il dit que Yousof de Saragosse (Moutamin, qui était mort en 1085) mourut vers cette époque, et que Mostain lui succéda. Ce qu'il dit à ce sujet est emprunté des *Gesta* (p. xxv), mais il a brouillé les dates. Immédiatement après il retourne à son auteur arabe, qui est d'accord avec le *Kitâb al-ictifâ*.

## XIII.

(Note pour la page 142.)

«Si autem hoc factum nolueris, eris talis qualem dicunt in vulgo Castellani *alevoso*, et in vulgo Francorum *bauzador* et *fraudator*.» Le mot *fraudator* est une glose du mot provençal *bauzador* (régime direct ou indirect; le sujet est *bauzaire*). Dans la réponse du Cid on trouve seulement: «Me autem falsissime deludendo dixisti quod feci *aleve* ad Forum Castellæ,» — comparez *Fuero Viejo*, Lib. I, Titol V, § 1 — «aut *bauzia* ad Forum Gallie, quod sane proprio ore plane mentitus es.» Du reste la glose est exacte. Dans la traduction

provençale des Actes des Apôtres (V, vs. 1, 2), citée dans le *Glossaire occitanien* (p. 40), les mots « vendidit agrum et fraudavit de pretio agri, » sont traduits ainsi: « vendec un camp e bauzec del pretz. » *Fierabras*, vs. 59, 60:

autras gens lay menet, cuy dami-dieus maldia,  
los parens Gaynelo, que tostemps fan bauzia.

Comparez Raynouard, *Lexique roman*, t. II, p. 202, 203.

## XIV.

(Note pour la page 149.)

J'ai suivi ici un historien fort respectable, savoir Ibn-al-Athîr. D'après une communication de M. Defrémery, cet auteur dit en tête de l'année 485 (12 février 1092—31 janvier 1093) (man. 741 suppl. ar. de la Bibl. impér., fol. 59 v.):

ذَكَرَ الْحَرْبَ بَيْنَ الْمُسْلِمِينَ وَالْفَرَنْجِ بِأَجْيَانِ فِي هَذِهِ  
السَّنَةِ جَمَعَ إِذْفُونَسُ عَسَاكِرَهُ وَجَمُوعَهُ وَعَزَا بِلَادَ جِيَانِ  
مِنَ الْأَنْدَلُسِ فَلَقِيَهُ الْمُسْلِمُونَ وَقَاتَلُوهُ وَاشْتَدَّ الْحَرْبُ  
وَكَانَتْ الْهَزِيمَةُ أَوْلَىٰ عَلَى الْمُسْلِمِينَ ثُمَّ أَنَّ اللَّهَ تَعَالَىٰ  
رَدَّ لَهُمُ الْكُرْبَىٰ عَلَى الْفَرَنْجِ فَهَزَمُوهُمْ وَأَكْثَرُوا الْقَتْلَ فِيهِمْ وَلَمْ  
يَنْجِ إِلَّا إِذْفُونَسُ فِي نَفَرٍ يَسِيرٍ وَكَانَتْ هَذِهِ الْوَقْعَةُ مِنْ  
أَشْهُرِ الْوَقَائِعِ بَعْدَ الْبِلَاقَةِ وَأَكْثَرَ الشُّعْرَاءِ ذَكَرَهَا فِي أَشْعَارِهِمْ

« *Récit de la guerre entre les musulmans et les Francs près de Jaën.* Dans cette année, Alphonse rassembla ses troupes et fit une incursion dans le pays de Jaën en Andalousie. Les musulmans allèrent à sa rencontre et le combattirent. Le combat fut acharné. D'abord les musulmans prirent la fuite,

mais plus tard Dieu leur donna la victoire sur les Francs. Alors ils les mirent en déroute et en tuèrent un grand nombre. Alphonse n'échappa qu'avec une petite troupe des siens. Cette bataille fut une des plus glorieuses après celle de Zal-lâca, et les poètes en parlèrent fréquemment dans leurs compositions.» Il est curieux de comparer avec ce récit, sans doute exact, celui des *Gesta*: «Rex autem in eodem loco VI. permansit diebus. Juzeph vero, Rex Moabitarum et Sarracenorum, Regem Aldefonsum expectare et cum eo pugnare non audens, eiusdem Regis pavore perterritus, una cum exercitu suo fugit et a partibus illis clam recessit.» Est-ce ignorance de la part de l'auteur espagnol? ou bien est-ce un manque de bonne foi, est-ce le désir de dissimuler une défaite de l'empereur?

Sandoval (*Cinco Reyes*, fol. 84, col. 4) nous apprend qu'il y a un titre où Doña Mayor donne quelques terres au cloître d'Arlanza, afin que Dieu fasse revenir ses fils sains et saufs du pays des Maures, contre lesquels l'armée était en campagne. S'il s'agit ici de l'expédition d'Alphonse, comme je serais porté à le croire, celle-ci eut lieu dans le mois de juin, car le titre en question est du 12 juin 1092.

Peut-être est-il question de la même campagne dans les *Anales Toledanos II*, où on lit que dans l'année 1092, Alvar Fañez fut mis en déroute près d'Almodovar del Rio. Il se peut fort bien qu'Alvar Fañez ait commandé une division de l'armée castillane et qu'il ait été battu pendant sa retraite.

Au reste, M. Malo de Molina, qui a publié à Madrid, il y a deux ans, une traduction libre de mon travail sur le Cid, accompagnée de quelques remarques, a eu tort d'identifier cette expédition d'Alphonse avec celle qu'il fit pour ve-

nir au secours de Motamid, roi de Séville. Cette dernière avait eu lieu l'année précédente, car déjà dans le mois de septembre 1091, Séville était tombée au pouvoit des Almoravides.

## XV.

(Note pour la page 150.)

*Kitâb al-ictifâ*, plus haut, p. xxvii, xxviii. Ibn-Khal-doun, dans son histoire des rois chrétiens, parle aussi du siège de Valence par Alphonse. Les *Gesta* gardent le silence à ce sujet, et ce livre, incomplet ici comme ailleurs, ne dit rien qui puisse motiver l'invasion du Cid dans la Rioja. Le même reproche frappe la *Cron. gener.*; mais il est fort remarquable qu'on trouve dans la *Cron. del Cid* (chap. 162) le passage suivant: « Ensuite le roi don Alphonse réunit une très-grande armée, assiégea Valence et envoya dire aux châtelains de la province qu'ils eussent à lui donner cinq fois le tribut qu'ils payaient au Cid. Quand le Cid en eut été averti, il fit dire au roi qu'il ne comprenait pas pourquoi Sa Grâce voulait le déshonorer, mais qu'il se tenait assuré que, Dieu aidant, elle reconnaîtrait bientôt qu'elle avait été mal conseillée par son entourage. » Suit le récit de l'invasion de la Rioja d'après les *Gesta*. J'ignore où la *Cronica* a puisé ce renseignement, du reste exact. Peut-être y avait-il un ancien document chrétien, aujourd'hui perdu, où il était question du siège de Valence par Alphonse. Ce qui m'engage à le croire, c'est un passage de Sandoval (*Cinco Reyes*, fol. 91, col. 2), conçu en ces termes: « Après avoir quitté Ubéda, le roi Alphonse marcha contre le roi de Valence, et il attendit la flotte que les Pisans et les Génois avaient promis d'en-

voyer à son secours pour attaquer Tortose. Ils manquèrent à leur engagement, et le roi, qui n'avait pas de machines de guerre, retourna à Tolède. Peu de jours après, la flotte des Génois et des Pisans arriva en vue de Tortose; mais Alphonse avait déjà laissé ses troupes se disperser, et Pierre d'Aragon accourut pour défendre son territoire avec une armée si nombreuse que la flotte italienne fut obligée de partir sans avoir remporté aucun avantage.» Sandoval assigne une fausse date (ère 1136, année 1098) à ces événements, et sa notice renferme encore quelques autres erreurs, comme M. Huber (*Gesch. des Cid*, p. 195) l'a déjà fait remarquer. Mais le fond, loin d'être tout à fait fabuleux, comme l'a cru ce savant, est vrai; l'ancien *Kitâb al-ictifâ*, qui parle aussi de l'attaque de Tortose par la flotte italienne, le prouve. Je crois donc que Sandoval a trouvé ce récit dans un manuscrit aujourd'hui perdu, probablement dans l'histoire de Pierre de Léon, et peut-être le compilateur de la *Cronica del Cid* a-t-il puisé à la même source.

## XVI.

(Note pour la page 153.)

« Un château nommé Benaecab (lisez Benaocab), c'est-à-dire, château de l'aigle.» *Cron. gener.* Dans la première édition de ce travail, j'avais cru avec Escolano (*Hist. de Valencia*, t. I, p. 393), qu'il s'agit ici de Penaguila; mais M. Malo de Molina a observé avec toute raison que cette opinion est inadmissible, attendu que Penaguila se trouve entre Dénia et Alcira, c'est-à-dire dans un district qui était alors au pouvoir des Almoravides. Il pense que la forteresse en question doit être Olocau, entre Liria et Ségorbe. Le nom

d'Olocau, dit-il, peut fort bien être une corruption d'*al-ocâb*, l'aigle (بنت العقاب, *Peña al-ocâb*, rocher de l'aigle), et d'ailleurs l'auteur des *Gesta* raconte que plus tard le château d'Olocau (qu'il nomme *Olokabel*) fut pris par le Cid, et qu'alors celui-ci y trouva de grandes richesses qui avaient appartenu à Câdir.

Le géographe Dimichkî (man. 464, fol. 169 r.) nomme al-Ocâb parmi les villes de la province de Valence. Il nomme aussi موريلا (Morella), شريك (Xerica) et جوبلة (le *Jubala* de la *Cronica general*, le *Cebolla* des *Gesta*), endroits dont il est souvent question dans l'histoire du Cid.

## XVII.

(Note pour la page 156.)

L'auteur du *Kitâb al-ictifâ* (plus haut, p. xxx) fixe, avec toute raison, le meurtre de Câdir à l'année 485. Rodrigue de Tolède, dans son *Historia Arabum* (ch. 49), donne la même date quand il dit que Câdir régna pendant sept ans à Valence. «Yahye, dictus Alchadir Bille, postquam Toletum perdiderat, ivit Valentiam, quæ ad suum dominium pertinebat, et annis VII vixit ibidem, et interfecit eum iudex quidam qui Abeniahab dicebatur.» Le mois se trouve indiqué dans la lettre que le Cid adressa à Ibn-Djahlâf et qui se trouve dans la *Cron. gen.* (fol. 324, col. 4). Le Cid y dit qu'Ibn-Djahlâf a dignement terminé son jeûne en tuant son seigneur. Il s'agit ici du jeûne du mois de Ramadhân, de sorte que le meurtre doit avoir eu lieu au commencement du mois de Chauwâl, et le premier Chauwâl de l'année 485 répond au 4 novembre 1092.

## XVIII.

(Note pour la page 157.)

«Davan las mugeres grandes alegrías con él,» dit la *Cron. gener.* Dans la *Cron. del Cid* (ch. 166): «davan las mugeres *albuérvolas,*» et cette leçon se trouve peut-être aussi dans les manuscrits de la *General*. M. Huber (p. xciv) déclare qu'il ne connaît pas ce mot; il propose de lire *albricias* (conjecture bien malheureuse); mais il ajoute qu'il est possible qu'*albuérvolas* soit un mot d'origine arabe, tombé en désuétude.

Cette note a de quoi étonner de la part d'un savant aussi consciencieux et aussi versé dans la langue espagnole que l'est M. Huber. Non-seulement le mot *alborbolas* se trouve dans les dictionnaires anciens (Jérôme Victor (1609): *alborbolas, ó alborbolos de alegría, cry signifiant ioye; hazer alborbolas, ó alborbolear, s'escrier de ioye, faire des cris de ioye*) et dans celui de l'Académie espagnole (*alborbola, alborbora, arborbola*), mais il a encore été employé par Quevedo, et même les Dictionnaires modernes, tels que celui de M. Nuñez de Taboada, offrent les mots *albuérbola* et *alborbola, cri de joie, acclamation*<sup>1</sup>. Du reste, *alborbola* est sans doute d'origine arabe, bien qu'il ne dérive nullement d'un mot arabe *boóra* («que significa enójo y coraje»?) comme le prétendent les académiciens de Madrid. Il faut observer que la deuxième syllabe était anciennement *buel* et non pas *buer*.

1) D'après M. Malo de Molina, le mot *alborbola* est encore en usage à Grenade, où l'on appelle ainsi les cris aigus que l'on pousse dans les chants du carnaval.

ou *lor*. On retrouve la forme ancienne chez un poète du XIV<sup>e</sup> siècle, l'Archiprêtre de Hita (copla 872):

Mas valia vuestra *albuélvola* é vuestro buen solas,  
 Vuestro atombor sonante, los sonetes que fas,  
 Que toda nuestra fiesta.

(Dans le XV<sup>e</sup> siècle, le poète Juan de Mena écrivait déjà *albuérbolas*). Remarquons à présent que Pierre d'Alcala traduit *albórbolas de alegría* par *teguelgúl* (تَوَلُّوْغُلُ, *tebuelvol*), et que Cañes (*Diccion. Esp. Lat. Arab.*) dit que le mot *albórbola* (il fait observer qu'il a vieilli) indique ces cris de joie, que les femmes en Asie poussent pendant les noces, où, après avoir chanté quelque couplet, elles finissent par ces *albórbolas* qu'elles produisent avec la langue, et qui ressemblent au bruit de l'eau quand elle bout. On ne peut donc douter que le mot espagnol en question ne dérive du verbe arabe *walwala* (وَلْوَلَا), auquel nos Dictionnaires ne donnent d'autre sens que celui de *pousser des gémissements*, mais qui signifie aussi *pousser des cris d'allégresse*. On lit, par exemple, chez Abd-al-wâhid (*Histoire des Almohades*, p. 211 de mon édition), à l'occasion d'une fête: وَجَاءَ النِّسَاءُ يُوَلُّوْنَ

وَيَصْرِبْنَ بِالْذَنُوفِ, «les femmes accoururent (auprès du prince) en poussant des cris d'allégresse et en jouant du tambour de basque.» En général *walwala* signifie *pousser les cris lou, lou, lou, lou*, comme les femmes arabes ont la coutume de le faire aux jours de fêtes, de noces, de funérailles, et dans d'autres occasions. Voyez Hæst, *Nachrichten von Marokos*, p. 111; Kennedy, *Algiers en Tunis in 1845*, t. I, p. 111; *Narrative of a ten years' residence at Tripoli in Africa*, p. 91, 93. Dans cette dernière relation on trouve un passage qui présente presque autant d'analogie avec notre

texte, que celui d'Abd-al-wâhid. Il y est dit (p. 82) que, lorsque l'épouse du Bey et trois autres princesses firent une procession, les meilleures chanteuses entonnèrent les chants de lou, lou, lou.

## XIX.

(Note pour la page 159.)

« Los de tierra de Moya, » dit le texte espagnol. Il est fort naturel que le rédacteur de la *Cron. del Cid* n'ait pas compris cela, et qu'il ait sauté la phrase. Il faut lire Mōya, c'est-à-dire, Monya, mot arabe (مَنْيَا) qui désigne un vaste jardin, *huerta* en espagnol, ainsi que je l'ai déjà fait observer ailleurs (*Script. Arab. loci de Abbad.*, t. I, p. 31, note 99). Aux exemples que j'ai cités pour prouver que le mot *almunia* s'est conservé dans plusieurs noms de lieux espagnols on peut ajouter que, dans son testament, de l'année 1090 (*apud Diago, Condes de Barcelona*, fol. 137 r.), Ermengaud de Gerp, comte d'Urgel, fait mention de l'Almunia d'Abluez (ce nom est altéré), qui lui avait été donnée par Almudafar. Dans le *Kitâb al-ictifâ* (fol. 164 v.) on lit que, dans l'année 503, Alî ibn-Yousof attaqua Tolède, *ونزل على بابها وحاز المنية المشهورة التي بها*, « mit le siège devant les portes de cette ville et prit possession du célèbre jardin qui se trouve dans son voisinage. » Dans le récit arabe traduit dans la *General*, il est question de la *Monya* ou jardin d'Ibn-Abd-alazîz. Ibn-Khâcân (man. A., t. I, p. 117) parle du magnifique jardin (مَنْيَا) d'Almanzor ibn-abî-Amir, près de Valence. Malheureusement ce sens du mot *monya* manque dans les Dictionnaires, et les orientalistes ont souvent traduit *monya* par *désir* là où ce mot signifie *jardin*. Ainsi M. Reinaud

(traduction française de la Géographie d'Aboulfeda, t. II, part. 1, p. 258) dit que *monya Ibn-abi-Amir* « paraît signifier, en arabe, le désir d'Ibn-abi-Amir. » Dans un passage d'Ibn-Khâcân, publié par M. Hoogvliet (p. 55), il est question d'un festin nocturne, auquel le prince de Badajoz avait convié ses amis; *وَالْمَنَىٰ قَدْ أَفْصَحَتْ وَرَقِيهَا*, lit M. Hoogvliet, ce qu'il traduit ainsi (p. 92): *purique erant votorum nummi*. Avec la meilleure volonté du monde, je n'ai pu réussir à comprendre ces paroles latines; il me semble même que c'est là un non-sens. Le fait est qu'il faut prononcer *وَرَقِيهَا* et non *وَرَقِيهَا* (le man. Ga. porte *و*), et traduire: *et les tourterelles des jardins roucoulaient*.

## XX.

(Note pour la page 160.)

Ici (fol. 325, col. 2) et plus loin on lit dans la *Cron. gener.*: « los fijos de Aboegib; » ailleurs (fol. 330, col. 2 etc.): « los fijos de Abenagit; » dans la *Cron. del Cid*: « los fijos de Abenagir. » Quelque leçon qu'on adopte, il n'y pas là de nom propre arabe. J'ai donc cru devoir lire: « los fijos de Abentahir » (plus haut (fol. 320, col. 3) le nom d'Ibn-Tâhir, comme je l'ai fait remarquer, se trouve altéré de cette manière: Abēnaher). Nous ne connaissons aucune autre famille valencienne dont le nom se rapproche davantage des leçons fautives des deux chroniques.

## XXI.

(Note pour la page 164.)

Le texte espagnol porte ici *Abdenabdis*; plus loin (fol. 335, col. 1) on lit *Abenahadyz*, *Abenadalyz* (fol. 336, col. 4) et

*Abenaduz* (fol. 337, col. 1); mais la véritable leçon ne saurait être douteuse. Ibn-Bassâm (man. de Gotha, fol. 323 v.) donne le récit d'un événement qui avait eu lieu à Saragosse; ce récit lui avait été communiqué par le Dhou-'l-wizâratâini Abou-Amir (علاء) ibn-Abdous (عبدوس). Dans son chapitre sur ibn-Tâhir (man., fol. 16 v.), le même auteur copie une lettre adressée par ce personnage à Ibn-Abdous. J'ignore s'il s'agit dans les deux endroits du même homme et si l'Ibn-Abdous d'Ibn-Bassâm est identique avec celui de la *General*.

## XXII.

(Note pour la page 166.)

La *General* porte ici *Gobaira* et plus loin *Cervera*. Il y a bien un *Cervera* dans le royaume de Valence, mais il se trouve près de Morella (voyez Escolano, t. II, p. 664), et les Almoravides n'avaient nullement pénétré jusque-là. Il y a aussi un *Corbera* à cinq lieues de Valence, sur le Rio Xucar (Escolano, t. II, p. 212, 213), et il se peut qu'il soit ici question de ce dernier endroit; mais la *Chanson* (vs. 1735) parle à une autre occasion d'un château qu'elle nomme *Guyera*. Cela ne peut guère être que *Cullera*, près de l'embouchure du Rio Xucar, et je crois que, dans notre texte, il s'agit de la même forteresse. Voici pourquoi: 1° Édrisi (t. II, p. 37) parle de *Cullera* قلبيرة; 2° l'endroit en question doit avoir été un château, une forteresse, puisqu'il s'y trouvait un capitaine et une garnison; Édrisi dit en effet que le château de *Cullera* est bien fortifié; 3° quand on adopte cette leçon, on s'explique pourquoi on lit une fois *Gobaira* dans la *General*; le traducteur aura lu قلبييرة au lieu de قلبيرة; c'est une faute très-fréquente dans les manuscrits arabes.

## XXIII.

(Note pour la page 172.)

Il y a ici dans le texte espagnol trois fautes fort ridicules, qu'il faut attribuer au copiste ou à l'éditeur du manuscrit. On y lit: «É los moros de Valencia estando así mal cuytados *llegóse cerca de allí Abonaxa* el adelantado de los Almoravides.» Il est clair qu'il faut lire: «cuytados, *llególes carta de Ali Abenaxa.*» Mais ce passage est le seul dans la *General*, où Ibn-Ayicha porte le nom d'Alî, qui lui est donné quelquefois dans la *Cron. del Cid*. L'auteur du *Kitâb al-ictifâ* (man., fol. 163 r. et v.) et d'autres écrivains l'appellent *Mohammed* ibn-Ayicha. Peut-être faut-il lire *Abuali* (Abou-Alî) dans la *General*.

## XXIV.

(Sur l'élégie valencienne.)

Cette élégie est incontestablement d'origine arabe, car elle porte le cachet particulier qui fait reconnaître à la première vue la poésie de ce peuple, et il me semble qu'Ibn-al-Abbâr l'a eue devant les yeux quand il écrivit son épître en prose rimée sur la prise de Valence par Jacques d'Aragon (voyez cette épître dans Maccari, t. II, p. 790). Cependant, il ne faut pas croire que l'élégie traduite dans la *Cronica general* soit celle d'Ibn-Khafâdja, dont Ibn-Bassâm cite quatre vers; cette dernière ne peut avoir été composée qu'après que les Castillans eurent brûlé et évacué Valence, puisque le poète dit: «La misère et le feu ont détruit tes beautés.»

Dans la *General*, l'élégie valencienne est accompagnée d'un

commentaire, où on lit que le *noble mur* désigne le peuple, les *hautes tours*, les nobles, les *blancs créneaux*, les sages paroles de ces nobles, le *grand fleuve*, le code, les *clairs canaux*, les juges etc. Comme Alphonse-le-Savant avait trop de goût pour composer une pièce de cette nature, je serais porté à l'attribuer à un de ces alchimistes arabes dont ce roi aimait à s'entourer et qui travaillaient avec lui au grand œuvre. En effet, on lit en tête de cette pièce: *Paroles d'Alhagib alfaqui*; elle se donne donc elle-même pour une traduction d'un original arabe. Il est présumable qu'Alphonse, qui savait assez d'arabe pour pouvoir traduire passablement de la simple prose, mais qui ne comprenait qu'imparfaitement la langue poétique, avait besoin d'assistance quand il en fut arrivé au poème qui se trouvait dans sa chronique valencienne. Il en aura donc demandé l'interprétation à un des savants de sa cour. Malheureusement celui auquel il s'est adressé n'avait pas la moindre idée d'une œuvre poétique, de sorte qu'il a vu partout un sens caché et des allusions mystérieuses.

Au reste, le texte arabe de l'élégie valencienne n'existe plus. Il est vrai que M. Pidal <sup>1</sup> a cru l'avoir retrouvé, non pas dans un manuscrit arabe, ni même dans un exemplaire de la *Cronica general*, mais dans une espèce d'histoire universelle en six volumes in-folio, composée par Juan Fernandez de Eredia. Le manuscrit de cet ouvrage, qui a été copié à Avignon, dans l'année 1385, et qui se trouve dans la Bibliothèque du duc d'Osuna, contient, outre le texte espa-

---

1) Voyez le *Cancionero de Baëna*, que cet écrivain a publié en 1851, p. LVIII et LXXXIV.

gnol de l'élégie valencienne, un texte arabe écrit en caractères ordinaires. M. Pidal l'a publié; il a pensé que c'était la rédaction originale de l'élégie, et il a considéré celle-ci comme un poème populaire<sup>1</sup>.

Au premier abord, j'en conviens, j'étais fort porté à adopter cette opinion, car l'existence du texte original de l'élégie valencienne serait une nouvelle preuve que le récit de la *Cronica general* est bien réellement une traduction d'une chronique arabe. Mais en y regardant de plus près, j'ai dû changer d'avis. Le texte que M. Pidal a publié ne peut pas être du XI<sup>e</sup> siècle. Ce texte fourmille de barbarismes et de solécismes (on y trouve, par exemple, *علاء* au lieu du pronom possessif), et quoique les Arabes d'Espagne se soient permis certaines licences dans leurs poésies populaires, comme le prouvent celles que donne Maccari, rien ne nous autorise cependant à penser qu'ils aient poussé aussi loin le mépris

---

1) J'ignore comment M. Pidal a pu m'accuser d'avoir nié que les Arabes d'Espagne aient eu une poésie populaire. Dans le passage qu'il attaque, je nommais les *mowachaha*. Or, les *mowachaha* appartiennent à la poésie populaire; ce sont des pièces que l'on ne cite pas dans un livre sérieux, comme dit Abd-al-wâhid (p. 63). Quant à la question principale, celle de savoir si la poésie arabe a eu de l'influence sur la poésie espagnole et particulièrement sur les romances, après avoir lu ce que M. Pidal dit à ce sujet, je ne puis que répéter ces paroles qui se trouvaient dans ma première édition: « Nous considérons cette question comme tout à fait oiseuse; nous voudrions ne plus la voir débattue, quoique nous soyons convaincu qu'elle le sera pendant longtemps encore. A chacun son cheval de bataille! »

des lois de la grammaire. Mais d'ailleurs, ce ne sont pas des vers; on n'y découvre pas de rimes, et M. Malo de Molina a observé avec raison que si les périodes de ce morceau étaient des vers, ces vers auraient une longueur démesurée et ne répondraient à aucun des mètres que nous connaissons. Je crois donc que ce morceau n'est autre chose qu'une traduction du texte espagnol, faite, vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et à la prière d'Eredia, par un juif qui, grâce à ses voyages dans les pays musulmans, connaissait tant bien que mal le langage vulgaire que l'on parlait alors.

## XXV.

(Note pour la page 176.)

Cette date résulte de la lettre qu'Ibn-Tâhir écrivit en Çafar 487 (mars 1094), lorsqu'il était prisonnier dans le camp du Cid. Voyez plus haut, p. 11, 12. Ibn-Bassâm prétend qu'Ibn-Tâhir écrivit cette lettre en 488; mais dans cette circonstance, son témoignage n'a aucun poids. Cet auteur se trompe assez souvent quand il veut indiquer l'occasion et l'époque où les morceaux qu'il copie ont été composés; très-souvent ces indications n'ont aucune valeur parce que ce ne sont que des conjectures. Ici il nomme l'année 488, parce qu'il a cru qu'Ibn-Tâhir fut jeté en prison après la prise de Valence, événement qu'il fixe à tort à l'année 488. Maintenant de deux choses l'une: ou Ibn-Bassâm a voulu dire qu'Ibn-Tâhir fut jeté en prison après la prise de Valence, c'est-à-dire, après le mois de Djomâdâ I<sup>er</sup> 487, et alors il est évident qu'il se trompe, car Djomâdâ I<sup>er</sup> est le cinquième mois de l'année, et la lettre porte la date: «milieu de Çafar,» qui est le deuxième mois; ou bien Ibn-Bassâm a eu réellement

en vue l'année 488, mais dans ce cas on peut objecter qu'aucun autre auteur ne parle d'une captivité d'Ibn-Tâhir à cette époque; nous ne voyons pas d'ailleurs pourquoi le Cid, alors qu'il était déjà maître de Valence, aurait emprisonné Ibn-Tâhir; enfin, la lettre elle-même ne donne nullement à entendre que Valence fût alors au pouvoir du Cid. J'ai donc cru devoir rapporter cette lettre à la captivité d'Ibn-Tâhir dont parle l'auteur valencien contemporain.

## XXVI.

(Note pour la page 182.)

*Cronica general*: «É estavan así de la manera que dezien estos versos que estavan en aravigo que fizo Albataxi: Si fuere á diestro, matarme ha el aguaducho; é si fuere á siniestro, matarme ha el leon, é si quisiere tornar atras, quemar me ha el fuego.» *Cron. del Cid* (ch. 187): «que estavan hy cómo dize el Philosopho en el Proverbio: Si fuere á diestro, matarme ha el aguaducho; é si fuere á sinistro, comerme ha el leon; é si fuere adelante, moriré en la mar; é si quisiere tornar atras, quemarme ha el fuego.» Il va sans dire que la troisième phrase a été omise par erreur dans la *General*.

M. Huber semble croire que ces vers ont été composés à cette occasion (voyez son Introduction, p. LXII, dans la note); mais le rédacteur de la *Cron. del Cid* a très-bien vu qu'ils sont proverbiaux, et, par conséquent, plus anciens que le récit valencien. L'ancien poète est nommé dans la *General*, mais nous ne connaissons point de poète du nom d'Albataxi, et comme je n'ai pas trouvé ces vers ailleurs, je dois me borner à une conjecture. Des vers qui sont devenus prover-

biaux, doivent avoir un poète célèbre pour auteur; je propose donc de lire *Albatari*, c'est-à-dire, al-Bohtorî, البحتري. C'est, comme on sait, le nom d'un célèbre poète qui florissait dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. Dans cette supposition, l'*x* au lieu du *r*, serait une faute de copiste, et Alphonse, qui d'ordinaire ne rend pas l'*h* (أبن جحاف *Aben-jaf*, ابن مكاور *Abenmacor*), aurait prononcé *Albatari* avec deux *fathas*, de même que l'ont fait d'Herbelot et d'autres<sup>1</sup>. Du reste, mes savants confrères à Saint-Pétersbourg ou à Paris, pourront décider si cette conjecture est fondée, car le *Dicân* de Bohtorî se trouve aux bibliothèques de ces deux villes.

## XXVII.

(Note pour la page 186.)

La *Cronica general* (fol. 333, col. 1) nomme ce personnage *Aboegid*. Nous avons vu plus haut (p. LXVI) que, dans cet ouvrage, *Aboegib* est une des altérations du nom d'Ibn-Tâhir; mais il ne peut être question ici de ce dernier, car nous avons vu qu'il était prisonnier auprès du Cid, et rien n'indique qu'il eût été mis en liberté. Aussi la *Cron. del Cid* (ch. 192) présente une tout autre leçon; elle porte *Abenmoxiz*, et elle parle de ce personnage comme s'il n'eût pas encore été question de lui («un Maure puissant de la ville qu'on nommait Abenmoxiz»). J'ai donc cru devoir la suivre ici. Moxiz est un nom propre fort rare, mais il existe; car Dhahabî (*Mochtabih*, man. 325) dit, au mot مَسِيَس :

---

1) D'Herbelot (*Bakhteri*) et Silvestre de Sacy ont même commis une faute de plus, en prononçant خ au lieu de ح.

وبمعجمتَيْنِ مُحَمَّدِ بْنِ مُوسَى بْنِ مُشَيْشِ (sic) عَنْ أَحْمَدَ بْنِ حَنْبَلٍ وَعَنْ أَحْسَنَ بْنِ الْهَيْثَمِ. On ne peut objecter contre cette explication, que la dernière lettre est un *z* et non *x*, car dans le mot حَنْش (bebalhanes, la porte de la couleur) la *Cron. gen.* rend aussi le ش, qui se trouve à la fin du mot, par *s*.

## XXVIII.

(Note pour la page 193.)

Dans le man. de Leyde d'Ibn-Khaldoun (fol. 27 r.) on lit (histoire de Valence): (ثم تغلب النصراني عليها (على بلنسية): «Les chrétiens s'emparèrent de Valence dans l'année 489 et tuèrent Ibn-Djahlâf.» Dans son chapitre sur les rois chrétiens, Ibn-Khaldoun dit que ce fut le Campéador qui prit Valence, mais il y donne la même fautive date, 489 au lieu de 487. Les mots تسع (9) et سبع (7) sont confondus fort souvent par les copistes; cependant il paraît qu'il ne faut pas mettre l'erreur sur le compte des copistes, mais sur celui d'Ibn-Khaldoun lui-même; car dans les deux endroits, les deux manuscrits de Paris présentent la même erreur que le manuscrit de Leyde.

Les *Anales Toledanos I* (*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 385) sont plus exacts; ils donnent l'année 1094: «Prisó Mio Cit Valencia, Era MCXXXII.»

La date précise est donnée par Ibn-al-Abbâr qui dit: un jeudi, vers la fin de Djomâdâ I<sup>er</sup> de l'année 487, c'est-à-dire, le 28 de ce mois, qui répond au 15 juin. La *Cronica general* (fol. 325, col. 4) est d'accord avec Ibn-al-Abbâr pour

le mois (juin) et pour le jour (jeudi); mais elle diffère de lui pour ce qui concerne le quantième du mois, car elle dit: «jeudi, le dernier jour de juin, après la fête de Saint-Jean, que les Maures appellent Alhazaro.» (Il faut lire Alhazaro, c'est-à-dire, Alhanzaro. *العنصرة* manque dans nos dictionnaires, mais le renseignement est exact; comparez Maccari, t. II, p. 88). Ce passage donne lieu à deux observations: 1<sup>o</sup> le dernier jour de juin 1094 (lettre dominicale A) n'était pas un jeudi, mais un vendredi; si l'on voulait fixer, avec Ibn-Bassâm, la reddition de Valence à l'année arabe 488, c'est-à-dire, à l'année chrétienne 1095 (lettre dominicale G), le renseignement serait plus inexact encore, car le 30 juin 1095 tombe un samedi; 2<sup>o</sup> que signifie cette addition, «après la Saint-Jean?» Si Valence se rendit le 30 juin, il est bien superflu d'ajouter: après le 24. Voici comment je crois devoir résoudre ces difficultés. Le traducteur espagnol aura trouvé dans son ouvrage arabe la même phrase qu'emploie Ibn-al-Abbâr: «jeudi, vers la fin de Djomâdâ I<sup>er</sup>.» Il aura calculé que Djomâdâ I<sup>er</sup> 487 répond au mois de juin 1094, ce qui est vrai à moitié; mais il n'aura pas calculé scrupuleusement; il aura cru que la fin de Djomâdâ I<sup>er</sup> répond à la fin de juin, et voilà pourquoi il s'est trompé en voulant indiquer le quantième du mois. Quant à cette addition assez ridicule: «après la Saint-Jean que les Maures appellent Alhazaro,» je crois qu'il faut l'attribuer à un bonhomme de copiste qui avait la démangeaison de montrer son savoir.

On ne saurait douter, du reste, que la *Cronica* n'ait emprunté au récit arabe la date qu'elle donne, car elle nomme (fol. 337, col. 2) l'année 1087. Cette fausse date ne se trouve dans aucun autre document chrétien; mais n'est-il pas facile de reconnaître dans ce nombre 87, l'année arabe 487?

La *General* se trompe quand elle dit que le siège de Valence dura neuf mois. Elle a emprunté ce renseignement erroné à la Chanson du Cid.

Le récit du siège de Valence dans les *Gesta* est fort court; mais il est singulier que l'auteur de ce livre dise que le Cid obtint la possession de Valence, non par capitulation, mais de vive force. Cette assertion est contredite par presque tous les auteurs arabes, et même la *Chanson du Cid* semble donner à entendre que Valence capitula (vs. 1217—1219). Deux écrivains arabes, savoir l'auteur du *Kitâb al-ictifâ* et un historien cité par Maccarî (voyez plus haut, p. xxx, xxxviii) sont d'accord avec l'auteur des *Gesta*; mais il va sans dire qu'ils se trompent.

## XXIX.

(Note pour la page 199.)

D'après Ibn-al-Abbâr (plus haut, p. xxxiv), le Cid laissa à Ibn-Djahlâf le poste de cadî pendant environ une année. Cette assertion ne peut se concilier avec le récit valencien, d'après lequel Ibn-Djahlâf fut arrêté peu de temps après la reddition de Valence. Je serais porté à croire qu'Ibn-al-Abbâr a trouvé seulement chez les auteurs contemporains qu'Ibn-Djahlâf a été brûlé environ une année après la reddition de Valence, dans le mois de Djomâdâ I<sup>er</sup> de l'année 488, et qu'il a tiré de là la conclusion qu'il resta cadî jusqu'à cette époque. Mais rien ne nous empêche d'admettre qu'il resta longtemps en prison. Il n'est donc nullement nécessaire de rejeter le récit de l'auteur contemporain, traduit par Alphonse.

(Note pour la page 204.)

D'après l'auteur des *Gesta* (p. L), cette armée était commandée par Mohammed, le fils de la sœur de Yousof. M. Huber (p. 82) et d'autres auteurs ont cru que ce personnage était Sîr ibn-abî-Becr. Mais celui-ci ne s'appelait pas Mohammed, et il n'était pas le fils de la sœur de Yousof, il était son cousin germain (أبن عمه; *al-Holal* dans mes *Scriptorum Arab. loci de Abbad.*, t. II, p. 204). Il me paraît donc beaucoup plus probable, pour ne pas dire certain, que l'auteur des *Gesta* parle de Mohammed ibn-Ayicha, dont le nom s'est déjà présenté maintes fois à nous. Je ne me rappelle pas, je l'avoue, d'avoir lu autre part qu'il était le fils de la sœur de Yousof; cependant, puisqu'il porte le nom de sa mère (Ibn-Ayicha), il est fort possible que celle-ci fût une princesse.

Du reste, l'auteur des *Gesta* fixe cette expédition à l'année 1094; mais comme le chroniqueur valencien ne parle pas de cet événement, cette date est inadmissible.

(Note pour la page 212.)

*Gesta*; voyez aussi plus haut, p. 25—28, et les textes dans l'Appendice, n° II; *Chron. de Cardena*, sous l'année 1102: « Perdieron los Christianos á Valencia; » Ibn-Khaldoun: ثم تغلب المرابطون على الأندلس وزحف مزدلسي قتلهم  
 ٤٩٥ « Ensuite les Almoravides prirent possession de l'Espagne; leur général

Mazdalî marcha contre Valence et la reprit sur les chrétiens dans l'année 495.» Ibn-al-Khatîb, man. E., article sur Mazdalî: من مناقبه أسترجاع مدينة بلنسية من أيدي الروم بسعيه وردّها إلى ملكة الاسلام بحميد غنائها في منتصف رجب عام ٤٩٥ «Un de ses mérites, c'est que grâce à ses efforts et à sa louable persévérance, la ville de Valence a été enlevée aux chrétiens et rendue à l'islamisme dans le milieu de Redjeb 495 (5 mai 1102).»

## XXXII.

(J'ai réuni dans cette note les observations que j'ai faites sur quelques passages du texte de la Cronica rimada, et qui, dans la première édition de ce travail, se trouvaient éparpillées au bas des pages.)

Vs. 247, 248. Ce passage que l'éditeur, M. Francisque Michel, a fait imprimer comme si c'étaient des vers, est de la prose, comme le commencement de la Cronica, car l'assonance y manque.

Vs. 292. M. Francisque Michel ne paraît pas avoir compris ce passage. Il a imprimé:

ca a mí non me atenderedes a tantos por tantos, por quanto él está escalentado.»

Redro Ruy Laynes, señor que era de Faro:

Ce que M. Michel a imprimé comme une seule ligne doit en former deux, comme le montre l'assonance; puis les guillemets doivent se placer, non après *escalentado* (car alors cette phrase serait un non-sens), mais après *tantos*. Il faut donc lire ainsi:

«ca á mí non me atenderedes á tantos por tantos.»

Por quanto él está escalentado,  
 redro Ruy Laynes, señor que era de Faro:

Après le vers 298:

É los nueve dias contados cavalgan muy privado,  
 on lit dans le manuscrit:

Rodrigo, fiyo de don Diego, é nieto de Layn Calvo,  
 é nieto del conde Nuño Alvares de Amaya, é visnieto del  
 et ensuite la romance: (rey de Leon,

«Dose años avia por cuenta, é aun los trese non son.»

Il faut rayer les deux lignes «Rodrigo» et «é nieto,» qui  
 sont évidemment interpolées. Elles paraissent être une glose  
 qui se rapporte au mot *avia* dans la romance.

Vs. 305—307:

Paradas estan las bases (*lisez hases*), é comiensa (*lisez  
 comiensan*) á lidiar.

Rodrigo mató al conde, ca non lo pudo tardar.

Venidos son los ciento é pienssan de lydiar.

Il saute aux yeux que le vers 307, qui n'est pas à sa place,  
 n'est qu'une rédaction différente du vers 305.

La ligne 312: «et l'une était Elvire Gomez, et la cadette,  
 Aldonsa Gomez, et la troisième, la plus jeune, Chimène Go-  
 mez,» où l'assonance manque, me paraît une glose.

Vs. 398, 399:

Por yo matare mi enemigo en buena lid en campo,

grado contra la corte é do está el buen rey don Fernando:

Le premier vers est une explication assez fade de l'auteur de  
 la Cronica; le second, placé ici, ne présente point de sens  
 satisfaisant.

Vs. 841. Lisez *la seña*, au lieu de *la peña*. Dans le vers  
 suivant:

apriessa ertó de punta á la meter la espada que traya  
al cielo,

il faut lire *erió* (c'est-à-dire *hirió*, *firió* dans la *Chanson*, vs. 2029) au lieu de *ertó*, verbe qui n'existe pas. On disait *herir de punta* comme on disait *herir de espada* (Alexandre, copla 63, 70). Du reste, tout ce passage (vs. 840—846 dans l'édition de M. Michel) est de la prose.

Vs. 863 : « é dixo : Señor, á fruenta (*lisez fruenta* ; cf. *Alexandre*, copla 1712) de Dios *te fago*. » Ce *te* est fautif ; Pero Mudo ne tutoie pas Rodrigue (*vey* dans le vs. 864 est une espèce d'interjection), et d'ailleurs, qu'est-ce que *te fago* signifierait ici ? Je crois donc devoir lire : *lo fago*.

Vs. 885. Les mots : « que de mi cuerpo a tanto » me paraissent altérés.

Vs. 888. Lisez *nos* au lieu de *vos*.

Vs. 897 :

Atantas lanças quebradas por el *primore* quebrar.

Il va sans dire qu'on doit lire *primero*, et d'après M. Damas-Hinard, cette leçon se trouve dans le manuscrit. Ces huit vers qui riment en *ar* pourraient bien être un fragment d'une romance ou d'une chanson de geste, car ces dernières offrent souvent des descriptions de batailles où l'assonance est *a* ; voyez, par exemple, *Chanson du Cid*, vs. 2414—2417. On peut aussi comparer avec ce passage, *Gérard de Rossillon*, p. 189.

Vs. 920 :

Que nunca prendes ombre nado, que nunca te prendiesse.  
Pour restituer le sens et l'assonance, il faut lire :

Que nunca te prendiesse ombre nado.

Il est clair que le copiste d'un ancien manuscrit a écrit par erreur *prendes* au lieu de *te prendiesse*, qu'il a corrigé sa

bévue sur la marge, et que celui qui a copié ce manuscrit-là a transcrit la faute de même que la véritable leçon.

## XXXIII.

(Sur les infants de Carrion dans la Chanson du Cid.)

Ces personnages ont existé. Ils étaient, d'après la Chanson, de la famille des *Vani Gomez*, « d'où sont sortis des comtes de prix et de valeur. » Le terme *Vani Gomez* est arabe : c'est *Bani Gomez* (on sait qu'en espagnol *b* et *v* permutent), *les fils de Gomez*. Ibn-Khaldoun atteste, dans son histoire des rois chrétiens de l'Espagne, que les Beni Gomez régnaient sur le pays qui s'étend entre Zamora et la Castille, et que Santa-Maria (c'était le nom que portait anciennement Carrion) était leur capitale. Dès l'année 915, les chartes font mention de cette famille, et en 1051, Gomez Diaz, comte de Carrion, Saldaña et Sainte-Marthe, bâtit le célèbre couvent de Saint-Zoïl de Carrion<sup>1</sup>.

Mais quoique la famille des Gomez fût très-illustre et que les deux chevaliers nommés dans la Chanson, Diégo et Ferdinand, aient existé, il n'en est pas moins vrai que ces personnages n'ont pas épousé les filles du Cid, car, d'après son épitaphe dans le cloître de Saint-Zoïl<sup>2</sup>, le comte Ferdinand Gomez était déjà mort dans l'année 1083, neuf années seulement après le mariage du Cid, et onze années avant la prise de Valence. D'ailleurs, Carrion n'était pas ce qu'on appelait un *solar* ou une *heredad*, c'est-à-dire une terre allodiale ; c'était un *realengo*, une propriété du roi. Différents che-

---

1) Voir Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 62, col. 4.      2) Voyez Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 63, col. 2 et 3.

valiers de la maison de Gomez avaient gouverné ce pays, car souvent le roi donnait au fils le gouvernement qu'avait eu le père; néanmoins ce gouvernement n'était pas héréditaire, et nous savons à n'en pas douter que, depuis l'année 1088, ou peut-être plus tôt, jusqu'à l'année 1117, le comte de Carrion était Pierre Ansurez, qui n'appartenait pas à la famille des Gomez<sup>1</sup>. Mais il faut remarquer que le poète a confondu les Gomez avec une autre famille, non moins puissante, celle qui descendait de l'infante Christine et de son époux l'infant Ordoño, fils de Ramire l'Aveugle, et dont les membres, qui possédaient beaucoup de biens-fonds sur le territoire de Carrion, s'appelaient *les infants de Carrion*, parce qu'ils étaient de sang royal<sup>2</sup>. Peut-être le poète, pour lequel les infants de Carrion, neveux de Garcia Ordoñez, sont les Vani Gomez, a-t-il commis sciemment cette erreur, afin de pouvoir présenter sous un jour défavorable deux illustres et puissantes familles léonaises qui étaient haïes en Castille.

## XXXIV.

(Extraits relatifs aux Normands.)

Nowairî, man. de Paris et de Leyde: ذكر خروج المشركين

1) C'est ce qui résulte des chartes; voyez Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 45, col. 4; 70, 2; 74, 1; 79, 2; 88, 4; 89, 3; 92, 4; 93, 1; 94, 1 et 2; Sota, p. 536, col. 2; 539, 1; 540, 1 et 2; 543, 1; Moret, *Annales*, t. II, p. 85. Llorente, t. IV, p. 23, pour l'année 1117, mais dans cette même année on trouve (Llorente, t. IV, p. 25): Comes *Bertrandus* de Carrione. 2) Voyez Rodrigue de Tolède et les autres historiens qui se trouvent cités chez Salazar, *Casa de Silva*, t. I, p. 65.

الى بلاد الاسلام بالاندلس، قال وفي سنة ٣٣٠ خرج  
الماجوس في اقاصى بلاد الاندلس الى بلاد المسلمين  
وكان اول ظهورهم فى ذى الحجة سنة ٣٩ عند اشبونة  
فاقاموا بها ثلاثة عشر يوما كان بينهم وبين المسلمين  
فيها وقائع ثم ساروا الى قادس ثم الى شذونة وكان  
بينهم وبين المسلمين وقعة عظيمة ثم قصدوا اشبيلية  
فى ثامن المحرم فنزلوا على اثنى عشر فرسخا منها فخرج  
اليهم المسلمون فهزموهم العدو فى ثانى عشر المحرم  
وقتل كثير منهم ثم نزلوا على ميلين منها فخرج اهلها  
اليهم فانهزموا فى رابع عشر المحرم وكثر القتل والاسر  
فيهم ولم يرفع الماجوس السيف عن احد ولا عن دابة  
ودخلوا حاضرا اشبيلية واقاموا بها يوما وليلة وعادوا الى  
مراكبهم فوافاهم عسكر عبد الرحمن فبادر اليهم الماجوس  
فتبنت المسلمون وقتلوهم فقتل من المشركين سبعون  
رجلا وانهزموا ودخلوا مراكبهم واحجم المسلمون عنهم  
فسير عبد الرحمن جيشا اخر فقاتلهم الماجوس قتالا  
شديدا ورجعوا عنهم فتبعهم العسكر فى ثانى شهر ربيع  
الاول وقتلوهم واتاهم المدد من كل ناحية فهضوا  
لقتل الماجوس من كل جانب فانهزم الماجوس وقتل  
منهم نحو خمس مائة رجل واخذوا منهم اربعة مراكب  
فاخذوا ما فيها واحرقوها ثم خرج الماجوس الى لبلنة

فاصابوا شينيا<sup>1</sup> ونزلوا بجزيرة بالقرب من قوريس فقسموها ما كان معهم مما غنموه فدخل المسلمون اليهم في النهي فقتلوا رجلين ثم رحل الماجوس فطرقوا شذونة فغنموا اطعمة وسبيا واقاموا يومين فوصلت مراكب عبد الرحمن الى اشبيلية فلما احس بها الماجوس لحقوا بلبله فاغاروا وسبوا ثم لحقوا باكشونية<sup>2</sup> ثم مضوا الى باجة ثم قفلوا الى مدينة اشبونة ثم ساروا فانقطع خبرهم عن البلاد فسكن الناس ٥

ذكر خروج الماجوس الى بلاد الاسلام بالاندلس  
 وفي سنة ١٢٥٥ خرج الماجوس في المراكب الى بلاد الاندلس فوصلوا الى بلاد اشبيلية وحملوا بالحاضر واحرقوا الجامع ثم جازوا الى العدو ثم عادوا الى الاندلس فانهزم اهل تدمير ودخلوا حصن اريوالة ثم تقدموا الى حائط<sup>3</sup> افرنجة فاغاروا واصابوا من النهب والسبي كثيرا ثم انصرفوا فلقبهم مراكب الامير محمد فقاتلوهم واحرقوا مركبتين من مراكب الماجوس واخذوا مركبتين وغنموا

1) Comparez sur le mot شينى, galère, une note de M. Quatremère, *Hist. des sultans mamlouks*, t. I, partie I, p. 142. Le man. P. porte سبيا. 2) Les man. portent باكشونية. Cette faute est très-fréquente. 3) Le man. P. porte حائط (sic), et le man. L. خليط; mais il faut lire حائط; comparez Ibn-Adhâri, t. II, p. 99, l. 6 et 7.

ما فيها فاجتدَّ الماجوس عند ذلك فى القتال واستشهد جماعة من المسلمين ومضت مراكب الماجوس حتى وصلوا الى مدينة نيبولونة فاصابوا صاحبها غرسية الفرنجى ففدى نفسه بتسعين الف دينار

Ibn-al-Coutîa, man. de Paris, ancien fonds, n° 706, fol.

26 r.—27 v.: وعبد الرحمن بنا الجامع باشبيلية وبنا سنة ٣٣٠ وكان دخولهم فى ايامه فدُعر الناس وثرُوا بين ايديهم وأخلى اهل اشبيلية اشبيلية وثرُوا عنها الى قرمونة والى جبال اشبيلية ولم يتعاط احد من اهل الغرب مقاتلتهم فاستنفر الناس بقرطبة وما والاها من الكور وخرج الوزراء باهل قرطبة ومن جاورها من الكور وقد كان استنفر اهل الثغر من اول حركة الماجوس عند احتلالهم اول الغرب وأخذهم بسيط لشبونة فاحلَّ الوزراء ومن معهم بقرمونة ولم يقدرُوا على مقارعة القوم لشدة شوكتهم حتى قدم عليهم اهل الثغر وقدم من اهل الثغر موسى بن قسى بعد استلطف عبد الرحمن بن الحكم له وتذكيره له بولائه لوليد بن عبد الملك واسلام جدّه على يده فلان بعض اللّين وقدم فى عدد كتيف فلما قابل قرمونة انخزل عن سائر اهل الثغر وعن عسكر الوزراء واضطرب بجانب فلما اجتمع اهل الثغر بالوزراء

سألوا عن حركة القوم فاعلموهم انها تخرج لهم فى كل يوم سرايا الى جهة فريش ولقنت<sup>1</sup> والى جهة قرطبة ومورور فسألوا عن مكن يمكن ان يستتر فيه بقرب من حاضرة اشبيلية فدلوا على قرية كنتش معافر التى بقبلى اشبيلية فخرجوا اليها فى جوف الليل وكنوا فيها وبها كنيسة اولية صعدوا فيها ناظورا فى اعلاها على راسه حزمة حطب فلما انبلج الصبح خرجت لهم يد فيها ستة عشر الفا منهم يريدون جانب مورور فلما قابلوا القرية اشار اليهم الناظور فتوقفوا عن الخروج اليهم حتى ابعدوا فلما ابعدوا اقطعوا<sup>2</sup> بينهم وبين المدينة وحمل السيف على جميعهم ثم تقدم الوزراء فدخلوا اشبيلية والغوا العامل فيها محصورا فى قصبته فخرج اليهم وتراجع الناس وقد كان خرج من المajos يدان سوى اليد المقتولة يد الى جانب لقنت ويد الى جانب قرطبة الى جانب بنى الليث فلما احس من فى المدينة من المajos بالخييل واقبال الجيش وقتل اليد الخارجة الى جهة مورور فروا الى مراكبهم فارتفعوا فوق اشبيلية الى جانب قلعة الزعواق وتلاقوا اصحابهم

1) Les voyelles de فريش , de لقنت et de كنتش se trouvent dans le man. 2) Le man. porte par erreur واقطعوا

ودخلوا المراكب وانكسروا والناس يناهشونهم<sup>1</sup> ويرمونهم بالحجارة والاطراف<sup>2</sup> فلما صاروا تحت اشبيلية بميل صاحوا الى الناس ان احببتكم الفداء فكفوا عنا فكف عنهم واباحوا الفداء فيمن كان عندهم من الاسارى ففدى الاكثر منهم ولم ياخذوا فى فدايتهم ذهباً ولا فضةً انما اخذوا الثياب والماكول وانصرفوا عن اشبيلية وتوجهوا الى ناكور واسروا بها جدّ ابن صالح وفداه الامير عبد الرحمن بن الحكم وهى يد بنى امية عند بنى صالح ثم هتكوا الساحلّين جميعاً حتى بلغوا بلد الروم وبلغوا الاسكندرية فى تلك السفرة فكانوا فى هذا اربع عشرة سنة — وكان عبد الرحمن بن الحكم يرى فى نومه عند تمام جامع اشبيلية انه يدخله فياجدُ النبي صلعم ميتاً مُسْتَجِي عليه فى قبلته فانتبّه مغموماً فسأل اهل العبارة عن ذلك فقالوا هذا موضع يموت دينه فحدث فيه اثر ذلك ما كان من غلبة الماجوس على المدينة، وحدث غير واحد من شيوخ اشبيلية انهم كانوا يحمون سهامهم فى النار ويرمون بها سماء المساجد فكان اذا احترق

1) La 3<sup>e</sup> forme du verbe نهش, qui manque dans les Dictionnaires, mais qui se trouve aussi dans un passage d'Ibn-Khâcân (*apud* Hoogvliet, p. 48, l. 3), signifie proprement *mordre*. Ici elle a le sens de: *adresser à quelqu'un des paroles mordantes*. 2) Ce mot m'est inconnu. J'ai traduit comme s'il y avait الاطراب.

ما حَوَّلَ السَّهْمَ سَقَطَ وَانْأَرَ السَّهْمَ فِي سَمَائِهِ الَّتِي وَقَتْنَا  
 هَذَا ظَاهِرَةٌ فَلَمَّا يَمْسُوا مِنْ أَحْرَاقِهِ جَمَعُوا اللَّخْشَبَ وَالْأُخْضَرَ  
 فِي أَحَدِ الْمَبْلَاطَاتِ لِيَدْخُلُوا النَّارَ وَيَتَّصِلَ بِالسَّقْفِ فَخَرَجَ  
 إِلَيْهِمْ مِنْ جَانِبِ الْمَكْرَابِ فَتَنَّى فَأَخْرَجَهُمْ عَنِ الْمَسْجِدِ  
 وَمَنْعَهُمْ دَخُولَهُ ثَلَاثَةَ أَيَّامٍ حَتَّى حَدَّثَتِ الرَّقِيعَةُ فِيهِمْ وَكَانَ  
 الْمَاجُوسُ يَصِفُونَ الْحَدَثَ الْمَخْرُجَ لَهُمْ بِأَجْمَالِ تَامٍ، وَاسْتَعَدَّ  
 الْأَمِيرُ عَبْدِ الرَّحْمَنِ بْنِ الْحَكَمِ فَامَرَ بِإِقَامَةِ دَارِ صِنَاعَةِ  
 بِأَشْبِيلِيَّةٍ وَأَنْشَأَ الْمَرَاقِبَ وَاسْتَعَدَّ بِرِجَالِ الْبَحْرِ مِنْ سَوَاحِلِ  
 الْأَنْدَلُسِ فَالْحَقُّهُمْ وَوَسَّعَ عَلَيْهِمْ وَاسْتَعَدَّ بِأَلَاةٍ وَالنَّفْطِ  
 فَلَمَّا قَدَمُوا الْقَدِمَةَ الثَّانِيَةَ سَنَةَ ٢٤٤ فِي أَيَّامِ الْأَمِيرِ مُحَمَّدٍ  
 تَلَقَوْا فِي مَدْخَلِ نَهْرِ أَشْبِيلِيَّةٍ فِي الْبَحْرِ فَهَزَمُوا وَخُرِقَتْ  
 لَهُمْ مَرَاقِبٌ فَانصَرَفُوا ❀

اسْرْتَنَّهُ الْمَاجُوسُ : Ibn-Haiyân, man. d'Oxford, fol. 17 v. :  
 الْخَارِجُونَ بِسَاحِلِ الْأَنْدَلُسِ الْغَرْبِيِّ أَيَّامَ الْأَمِيرِ مُحَمَّدٍ  
 فَفَدَاهُ مِنْهُمْ بَعْضُ تَاجَرِ الْيَهُودِ يَبْتَغِي الرِّبْحَ مَعَهُ فَمَارَضَ  
 الْيَهُودِيَّ الَّتِي أَنْ هَرَبَ عَنْهُ وَأَخْفَرَ ذِمَّتَهُ وَأَخْسَرَهُ مَالَهُ وَدَخَلَ  
 الْجَبَلَ الَّذِي يَنْسَبُ إِلَيْهِ بَيْنَ قَلْبَرِيَّةٍ وَشَنْتَرِيْنِ فَعَاثَ  
 فِي أَهْلِ الْمَلْتَيْنِ الْمُسْلِمِينَ وَالنَّصَارَى وَجَرَّتْ لَهُ خُطُوبٌ  
 عَظِيمَةٌ إِلَى أَنْ قَتَلَهُ أَدْفَشُ الطَّاعِيَةُ صَاحِبُ جَلِيْقِيَّةِ ❀

(Sur les colonnes d'Hercule. Comparez p. 328.)

Les détails que donnent les géographes arabes sur les colonnes d'Hercule, peuvent aussi servir à corriger et à expliquer un passage d'Isidore de Béja (c. 36). Ce passage où l'auteur parle de l'arrivée de Mousâ en Espagne, se lit ainsi dans l'édition de Florez :

«Dum per supranominatos missos<sup>1</sup> Hispania vastaretur, et nimium non solum hostili, verumetiam intestino furore confligeretur, Muza et ipse ut miserrimam adiens gentem per Gaditanum fretum columnas Herculis pertendentes, et quasi fumi (variante: *tomi*) indicio portus aditum demonstrantes, vel claves in manu transitum Hispaniæ præagantes, vel reserantes, iam olim male direptam, et omnino impie adgressam perditans penetrat.»

Pour rétablir le sens et la rime, je lis de cette manière :

«Dum per supranominatos missos Hispania vastaretur,  
et nimium, non solum hostili, verumetiam intestino furore  
confligeretur,

Muza et ipse, *miserrimas adiens gentes*,  
per columnas Herculis<sup>2</sup>, *brachium*<sup>3</sup> *protendentes*,  
et quasi *tumi*<sup>4</sup> indicio portus aditum demonstrantes,

---

1) Les Berbers sous Târic. 2) Je supprime *Gaditanum fretum*. Ces mots, qui brouillent le sens, sont une glose. 3) Ce mot est indispensable pour le sens. «*Brachia in mare protendentes*», la seule bonne, se trouve dans une édition plus ancienne d'Isidore. 4) D'après le géographe cité par M. de Gayangos,

vel *clave* in manu transitum Hispaniæ præ sagantes<sup>1</sup>,  
 vel reserantes,  
 iam olim male direptam,  
 et omnino impie adgressam,  
 perditans penetrat.»

Le sens de ce passage est donc celui-ci: Mousâ vint en Espagne en passant près des colonnes d'Hercule; la statue au-dessus des colonnes «tenait le bras étendu; elle semblait indiquer du pouce l'entrée du port (de Cadix); la clé qu'elle tenait dans la main semblait présager que l'ennemi entrerait en Espagne, ou bien elle semblait ouvrir la porte de ce pays.»

On voit que, chez Isidore, la statue tient une clé dans la main. La plupart des écrivains arabes disent la même chose; cependant le géographe cité par M. de Gayangos dit formellement: «Dans la main droite la statue tenait un bâton. Quelques auteurs prétendent que c'était une clé, mais c'est une erreur. J'ai vu souvent la statue, et jamais

---

la statue avait les doigts fermés, à l'exception d'un seul qu'elle tenait dans une position horizontale. Il est donc certain que le mot qui se trouve ici chez Isidore doit signifier un doigt. En effet, je crois y reconnaître le mot goth *thumz*, *pouce*. Il est vrai que *thuma* ne se trouve pas chez Ulphilas, ce traducteur ne parlant nulle part d'un *pouce*; mais d'après l'analogie, *pouce* serait *thuma* en goth, et l'anglo-saxon a réellement cette forme, de même que l'ancien frison. Au reste ce mot (en suédois *tumme*) existe encore dans toutes les langues germaniques.

1) Dans la basse latinité, on disait *præ sagare* au lieu de *præ sagire*. Voyez Ducange.

je n'ai pu découvrir autre chose qu'un bâton dans l'objet dont il s'agit; d'ailleurs, des personnes dignes de confiance, qui virent mettre à bas la statue, m'ont assuré que c'était un court bâton d'environ douze emfans, et qui avait à l'extrémité des dents comme une étrille.» Et le Pseudo-Turpin ne parle pas non plus d'une clé (*clavis*), mais d'un bâton (*clava*). Le passage de Cazwîî que j'ai déjà cité dans le texte, montre que ces auteurs ont raison, et que cependant les autres n'ont pas tort. Cazwîî dit que, dans l'année 400 de l'Hégire (1009 ou 1010 de notre ère), la clé que la statue tenait dans la main tomba, qu'elle fut apportée au seigneur de Ceuta, et que, lorsqu'on la pesa, on trouva qu'elle avait trois livres de poids. Il est donc certain que la statue a eu une clé dans la main jusqu'à l'année 1009, et que, cette clé étant tombée, on l'a remplacée par un bâton. D'un autre côté, cette circonstance peut servir à préciser l'époque où écrivait le Pseudo-Turpin. Puisqu'il ne connaît que le bâton, il doit avoir écrit assez longtemps après l'année 1010. En effet, plusieurs raisons, qu'il serait trop long d'exposer ici, me portent à croire que cet auteur n'écrivait pas au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, comme on le dit ordinairement, mais vers l'an 1100.

Les colonnes d'Hercule ont été détruites, dans l'année 1145, par l'amiral Alî ibn-Isâ ibn-Maimoun, qui s'était révolté à Cadix. Ayant entendu dire aux habitants de cette ville que la statue était en or pur (et telle était aussi l'opinion de l'Europe chrétienne, comme on peut le voir dans le Pseudo-Turpin), il ordonna de la mettre à bas. C'est ce qui eut lieu; mais au grand désappointement de l'amiral, on trouva qu'elle était de bronze et qu'elle était tout simplement

revêtue d'une couche d'or. Cet or, toutefois, valait encore douze mille dinârs<sup>1</sup>.

Si je me suis arrêté aussi longtemps aux colonnes d'Hercule, j'espère qu'on ne s'en plaindra pas, attendu que les renseignements que j'ai recueillis ont servi à expliquer un passage d'Isidore et un récit d'une saga islandaise. D'ailleurs, on n'avait pas encore songé à identifier la tour dont parlent les géographes arabes, avec les colonnes d'Hercule, et il régnait même à ce sujet une grande confusion. M. Reinaud, par exemple, a écrit ceci (*Géographie d'Aboulfeda*, t. II, p. 269): « Aux environs de Cadix, sur un monticule, était jadis un temple consacré à Hercule, ou du moins à la divinité phénicienne qui correspondait à Hercule. Une statue colossale frappait au loin les regards » etc. Évidemment M. Reinaud a confondu ici les colonnes d'Hercule — qui ne se trouvaient pas sur une colline, mais dans la mer (رأسخ في الماء), *solidement bâties dans l'eau*, dit Ibn-Iyâs), ou du moins sur la grève (*in maris margine*, Pseudo-Turpin) — il a confondu ces colonnes, disons-nous, avec le temple d'Hercule, qui cependant ne se trouvait pas non plus sur un monticule, mais qui occupait toute la petite île qui s'appelait autrefois Heracleum et qu'on nomme aujourd'hui Santi Petri. La statue au-dessus des colonnes n'a rien à voir avec le temple d'Hercule, et l'image, à coup sûr, n'était ni celle de ce dieu ni celle d'un dieu quelconque, car le trait caractéristique du culte de l'Hercule phénicien à Cadix était précisément l'absence de toute statue;

---

1) Voyez le géographe cité par M. de Gayangos, Dimichki, Cazwini et Maccari, t. I, p. 103 et 104.

Sed nulla effigies simulacrave nota Deorum, comme disait Silius Italicus. On consultera avec fruit sur ces sujets l'ouvrage que Suarez de Salazar a publié en 1610 sous ce titre: *Grandezas y antiguedades de la isla y ciudad de Cadiz*. C'est un vieux livre, mais qui est fait avec soin.

Au reste, des tours pareilles se trouvaient dans beaucoup d'autres endroits. En Espagne il y en avait une près de Tarragone, et une autre près de la Coruña (*Tour d'Hercule*). Elles semblent avoir été bâties par les Phéniciens, et d'après la conjecture fort plausible des géographes arabes, elles étaient destinées à guider les vaisseaux qui approchaient des côtes.

## XXXVI.

(Preuves de l'origine normande de quelques branches du Guillaume au Court nez. Comparez p. 370, note 1.)

L'auteur du *Couronnement de Louis* raconte ceci :

Accompagné de *quarante chevaliers*, Guillaume va en pèlerinage à Rome. Quand il y est arrivé, les Sarrasins, qui avaient déjà fait prisonnier le roi d'Apulie Gaifier, de même que son épouse et sa fille, se montrent devant la ville. Prié par le pape de l'aider, Guillaume lui promet son appui, et fait prendre les armes aux Romains; mais comme les Sarrasins ont la supériorité du nombre, le pape veut tâcher d'abord de les éloigner à force d'argent. Il se rend donc auprès du prince Sarrasin. Celui-ci ne se laisse pas fléchir, il exige la reddition de Rome; néanmoins il propose de remettre le succès de l'expédition aux chances d'un combat singulier entre le terrible géant Corsolt et le champion que les chrétiens voudront choisir. Le pape ayant accepté cette proposi-

tion, Guillaume se charge d'être le champion des chrétiens. Son adversaire lui coupe le bout du nez; mais Guillaume fait voler à quelques pas la tête de Corsolt. Joyeux de ce triomphe, les compagnons du comte et les Romains attaquent les Sarrasins avant que ceux-ci aient eu le temps de se rembarquer. Leur roi, vaincu par Guillaume, se laisse baptiser, rend les prisonniers qu'il avait faits, et offre à Guillaume sa fille et la moitié de son pays. Le mariage allait se conclure, quand des messagers arrivent de France. Les nouvelles qu'ils apportent sont si importantes, que Guillaume quitte Rome en toute hâte pour repasser les monts.

Le fond de ce récit est historique, car voici ce que l'Italien Léon d'Ostie raconte au sujet du premier exploit des Normands en Italie<sup>1</sup>: «Vers l'année 1001, *quarante* Normands, qui étaient vêtus en pèlerins, car ils revenaient de Jérusalem, débarquèrent à Salerne. Ils trouvèrent cette ville assiégée par les Sarrasins, et comme ils s'en indignèrent, ils demandèrent des chevaux et des armes à Guaimar-le-Vieux (Guaimar III), qui régnait alors dans la ville; puis, ayant obtenu ce qu'ils désiraient, ils attaquèrent les Sarrasins à l'improviste, en tuèrent un grand nombre, forcèrent les autres à prendre la fuite, et remportèrent, avec le secours de Dieu, une victoire éclatante. Les habitants de la ville les portèrent en triomphe, et le prince leur offrit de grands présents en les priant de rester auprès de lui. Mais, assurant qu'ils avaient combattu seulement pour l'amour de Dieu et de la foi chrétienne, ils refusèrent les présents (?), en ajoutant qu'il leur était impossible de rester.»

---

1) Dans le Recueil de Muratori, t. IV, p. 362, 363; comparez le même Recueil, t. V, p. 55.

Le même récit se trouve, avec quelques modifications, chez Orderic Vital (p. 472). Chez lui, les Normands sont au nombre de cent, et leur chef porte le nom de Drogon; cependant, ce n'était pas le fils bien connu de Tancrede de Hauteville, car Orderic dit: *un certain Drogon*. Au reste, les Normands, quand ils repoussèrent les Sarrasins, furent assistés, d'après Orderic, par les Salernitains, et ce chroniqueur, qui connaissait ses compatriotes mieux que l'évêque italien, se garde bien de dire que les Normands refusèrent les présents qu'on leur offrait; il atteste au contraire qu'ils retournèrent en Normandie chargés de grandes richesses.

Même la couleur normande a été conservée dans le récit du poème. Ainsi Guillaume jure par saint Lô, vs. 951:

Dex, dist li cuens, qui formastes saint Loth,

Deffent moi, sire, que ge ne muire encor!

et saint Lô (Sanctus Laudus) est un saint normand; c'était un évêque de Coutances, qui vivait au IV<sup>e</sup> siècle. C'est aussi une idée tout à fait normande quand Guillaume tâche d'épargner le destrier de Corsolt, parce qu'il pense qu'il pourrait fort bien s'en servir lui-même:

Mès il espargne quanqu'il puet le destrier,

Quar il se pense: s'il le puet gaaignier,

Bien li porroit encore avoir mestier.

Quand il est en possession du destrier, il est ravi de joie:

Dex, dit Guillaumes, com vos doi gracier

De cest cheval que j'ai ci gaaignié,

Que ne'l dorroie por l'or de Montpellier!

Hui fu tel heure que moult l'ai covoitie.

Remarquez aussi comment le roi sarrasin compte sur sa convoitise, quand il le prie d'épargner sa vie:

Ber, ne m'oci, quant tu Guillaumes ies,

Mès vif me pren, moult i puez gaaignier.

A chaque pas on rencontre ce mot *gaaignier*, qui était justement l'idée dominante des cupides et rusés Normands.

Une autre branche du Guillaume, *le Charroi de Nimes*, me semble aussi d'origine normande. Le discours de Guillaume, quand il cherche des compagnons d'aventure, est déjà très-caractéristique :

Seur une table est Guillaumes montez ;

A sa voiz clère commença à crier :

« Entendez-moi, de France li barnez !

Se Dex m'aïst, de ce me puis vanter,

Plus ai de terre que .XXX. de mes pers.

Encore n'en a un jornal aquité :

Ice di-ge as povres bachelers

As roncins clops et as dras descirez,

Quant ont servi por néant conqueter,

S'o moi se vueulent de bataille esprover,

Ge lor dorrai deniers et héritez,

Chasteaus et marches, donjons et fermetez,

Se le païs m'aident à conqueter

Et la loi Deu essaucier et monter.

Ce veuil-ge dire as povres bachelers,

As escuiers qui ont dras dépanez,

S'o moi s'en vient Espagne conqueter

Et le païs m'aident à aquiter,

Et la loi Deu essaucier et monter,

Tant lor dorrai deniers et argent cler,

Chasteaus et marches, donjons et fermetez,

Destriers d'Espagne, si seront adoubé. »

Voilà de quelle manière l'aventurier normand doit avoir parlé quand il cherchait des compagnons pour une expédition en

Espagne, et les pauvres écuyers doivent s'être écriés alors, comme ils le font dans le poème :

« Sire Guillaume, por Deu ne vos targiez !

Qui n'a cheval o vos ira à pié. »

Le stratagème par lequel Guillaume s'empare de Nîmes est peut-être un fait historique. Il se peut que les Normands se soient rendus maîtres d'une ville italienne grâce à cette ruse qui consistait à introduire dans la ville ennemie un millier d'hommes armés, cachés dans des tonneaux. Ce qui donne quelque vraisemblance à cette opinion, c'est qu'un des principaux compagnons de Guillaume, Gilbert de Falaise, est un Normand, et que d'un autre côté, Léon d'Ostie (p. 353 B, C) nomme Gilbert, surnommé Buttericus, parmi les chevaliers normands qui arrivèrent en Italie, car ce surnom signifie précisément *tonneau* dans le latin du moyen âge, et en vieux français le mot *bouteris* a la même signification. Ne serait-il donc pas permis de supposer que ce Gilbert devait son sobriquet au stratagème dont il est question dans le Charroi de Nîmes ? Cette conjecture acquiert encore un plus haut degré de probabilité, quand on voit que le récit de la prise de Nîmes était connu seulement dans le Nord de la France. La prise d'Orange était une tradition du Midi ; il en est question dans la légende latine de Guillaume de Toulouse, dans deux ou trois troubadours, et dans le poème sur la guerre contre les Albigeois ; mais le récit de la prise de Nîmes y était inconnu, tandis que dans le Nord, où l'on n'avait presque pas entendu parler de la prise d'Orange, il était fort populaire. « Tout le monde a chanté la prise de Nîmes, lit-on dans la rédaction postérieure de la *Prise d'Orange* que M. Jonckbloet a publiée ; mais quant à celle d'Orange, peu de personnes savent au juste comment

elle s'est passée.» Rien de plus naturel : l'un de ces récits était une tradition indigène, une tradition normande, l'autre, une tradition étrangère, une tradition du Midi.

Dans d'autres branches, je veux dire dans celles qui n'ont pas encore été publiées et que par conséquent on ne connaît que par des analyses, il y a aussi des récits normands. Ainsi on lit dans l'Aimeri de Narbonne <sup>1</sup>, que ce seigneur envoya soixante chevaliers à la cour de Boniface, roi de Pavie, pour lui demander sa sœur en mariage. Ces chevaliers étant arrivés à Pavie, Boniface, qui voulait les forcer à prendre tout ce dont ils avaient besoin dans ses propres magasins, fait venir tous les gens de métier de Pavie, et leur recommande de décupler le prix de tous les objets qu'ils vendront à ces étrangers. En outre, il défend de leur vendre une seule bûche de bois à brûler. L'un des chevaliers, Girart de Roussillon, engage alors ses compagnons à faire annoncer qu'ils achèteront toutes les noix et tous les hanaps de bois travaillé qu'on leur présentera. Les coupes et les noix arrivent par monceaux ; toujours payées au premier prix qu'on en demande, elles servent à alimenter les feux de cuisine.

Ce récit se retrouve dans une ancienne chronique normande (dans le Recueil de Bouquet, t. XI, p. 327) qui, à la place de Boniface et de Girart de Roussillon, nomme l'empereur de Constantinople et le duc de Normandie Robert-le-Diable.

Au reste, je ne prétends nullement que toutes les branches du Guillaume soient d'origine normande. Je crois no-

---

1) Voyez *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 463 et suiv.

tamment, à en juger par les noms des saints (saint Omer, « saint Morise, qu'en quiert en Aminois, » saint Riquier), que la Picardie ou l'Artois a le triste honneur d'avoir produit la *Prise d'Orange*, l'un des plus faibles poèmes de ce cycle.

## XXXVII.

(Note pour la page 383.)

Comme il n'est nulle part question d'un second mariage de Robert, je pense que la dame qui dans les chartes porte le nom d'Agnès, est celle à laquelle Orderic Vital donne le nom de Sibylle. Les dames normandes changeaient fréquemment le nom qu'elles avaient reçu au baptême; en Angleterre, une foule d'entre elles prenaient celui de Mathilde, parce que l'épouse de Guillaume-le-Conquérant l'avait porté (voyez Lingard, *History of England*, t. I, p. 326). Sibylle aura changé le sien, qui n'était pas en usage en Espagne, parce qu'il faisait penser aux sibylles des anciens, et que, par conséquent, il l'exposait à de désagréables plaisanteries.

FIN DE L'APPENDICE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



# TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

	<i>Pages.</i>
Le Cid d'après de nouveaux documents. . . . .	1
Introduction. . . . .	<i>ibid.</i>
Première partie. Les sources. . . . .	7
Deuxième partie. Le Cid de la réalité. . . . .	109
Troisième partie. Le Cid de la poésie. . . . .	214
Extraits du Sirâdj al-molouc. . . . .	254
I. Un campéador dans l'armée d'Almanzor. . . . .	<i>ibid.</i>
II. Un faqui tolérant. . . . .	257
III. Conversation de Mostaïn de Saragosse avec un hermite du midi de la France. . . . .	261
IV. Ramire I <sup>er</sup> d'Aragon. . . . .	262
V. Bataille d'Alcoraz. . . . .	266
VI. Un escobar musulman. . . . .	269
Les Normands en Espagne. . . . .	271
I. Invasion de 844. . . . .	273
II. Invasions de 858—861. . . . .	290
III. Invasions de 966—971. . . . .	300
IV. Expédition de saint Olaf. . . . .	315
V. Expédition d'Ulf. . . . .	330
VI. Les derniers vikingues. . . . .	331
VII. Expéditions des Normands de France. . . . .	352
Appendice. . . . .	I—XCIX.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU SECOND  
ET DERNIER VOLUME.

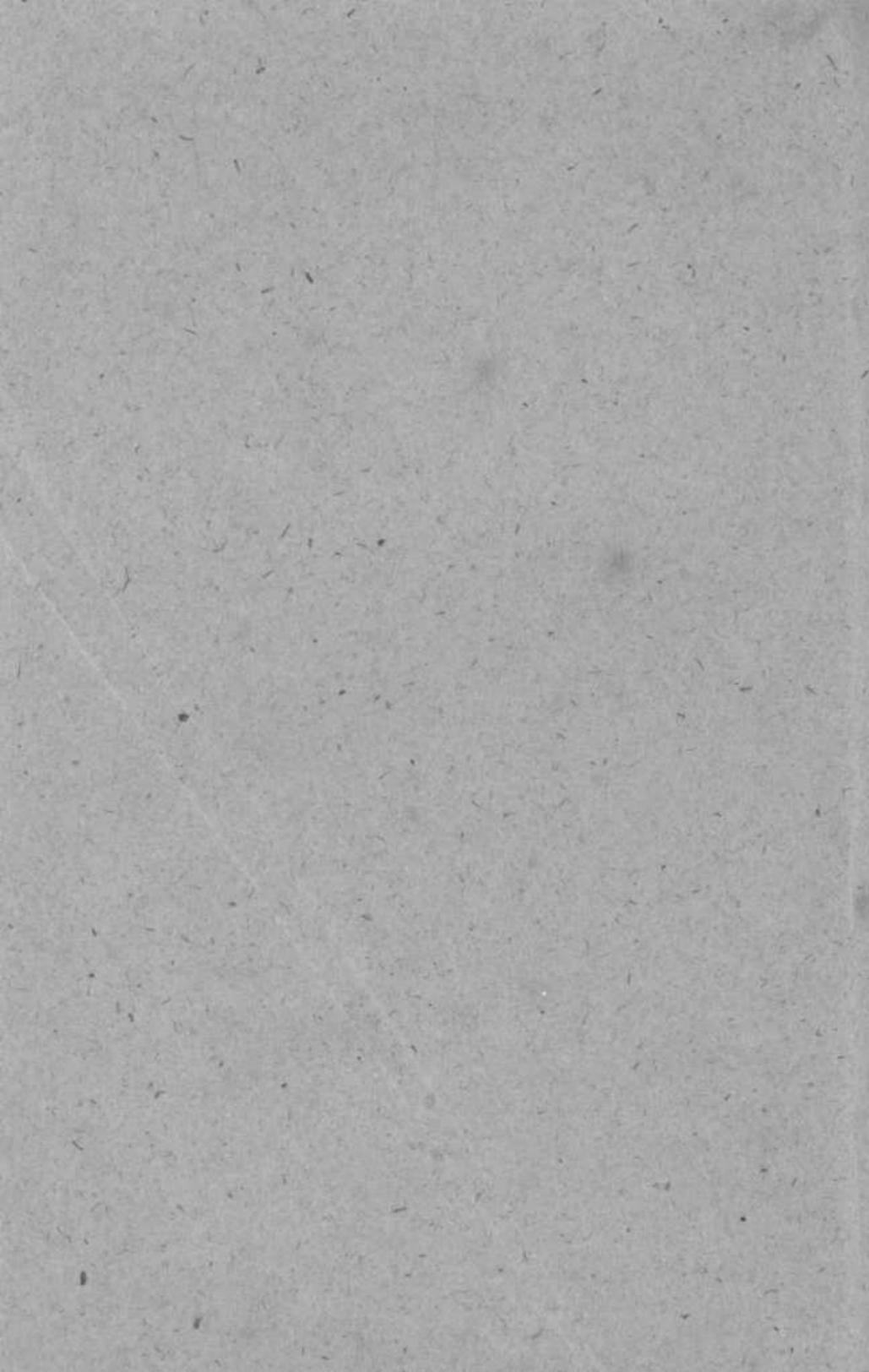
## E R R A T A.

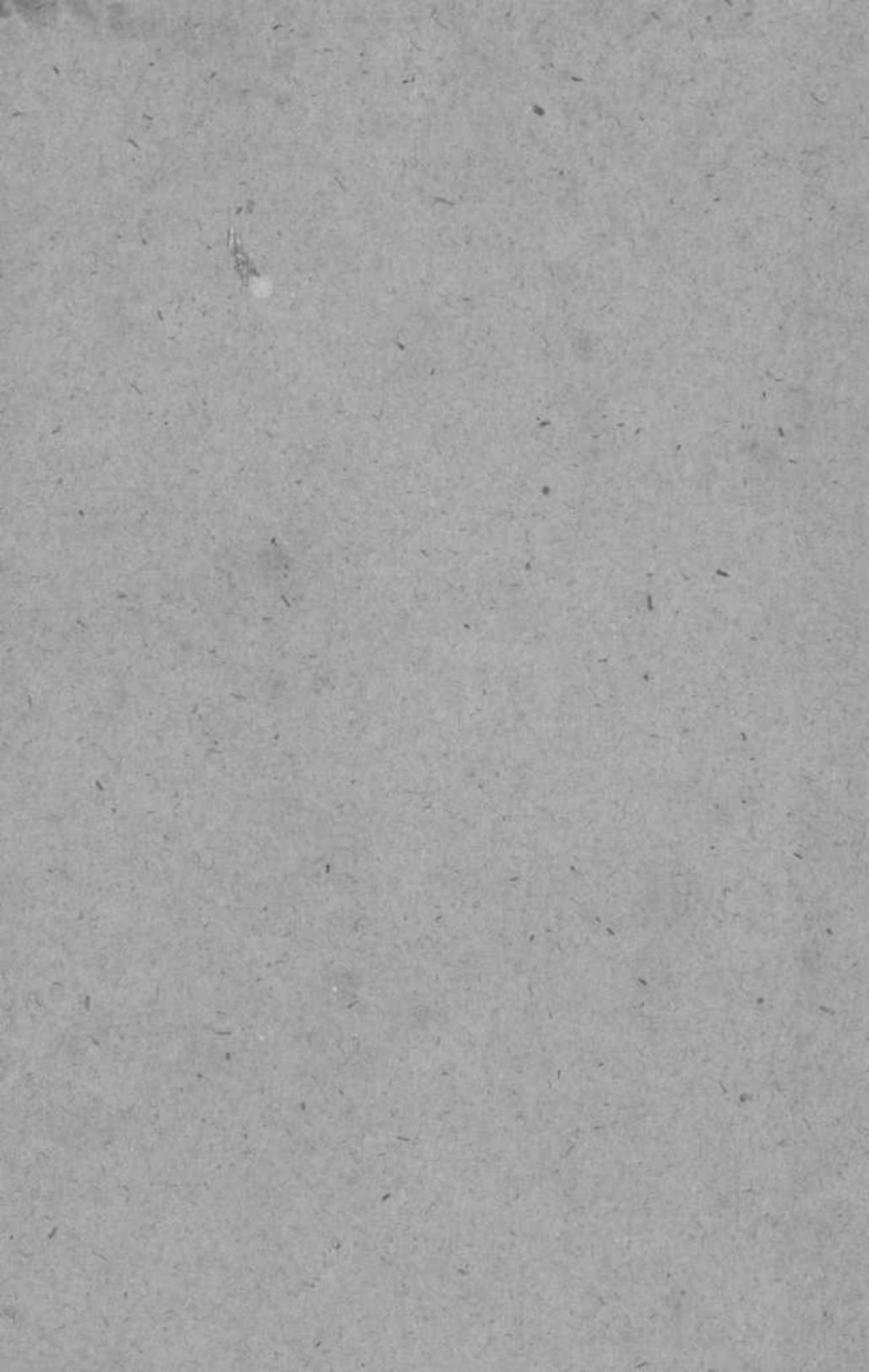
<i>Pag.</i>	<i>lig.</i>	<i>lisez :</i>
13	18 maniât	mania
—	20 établît	établit
15 not.	4 que	de ce que
16	21 loins	loin
107	5 a	ait
125	10 aveuglement	aveuglément
189	9 chacun	chaque individu
237	16 peint	peinte

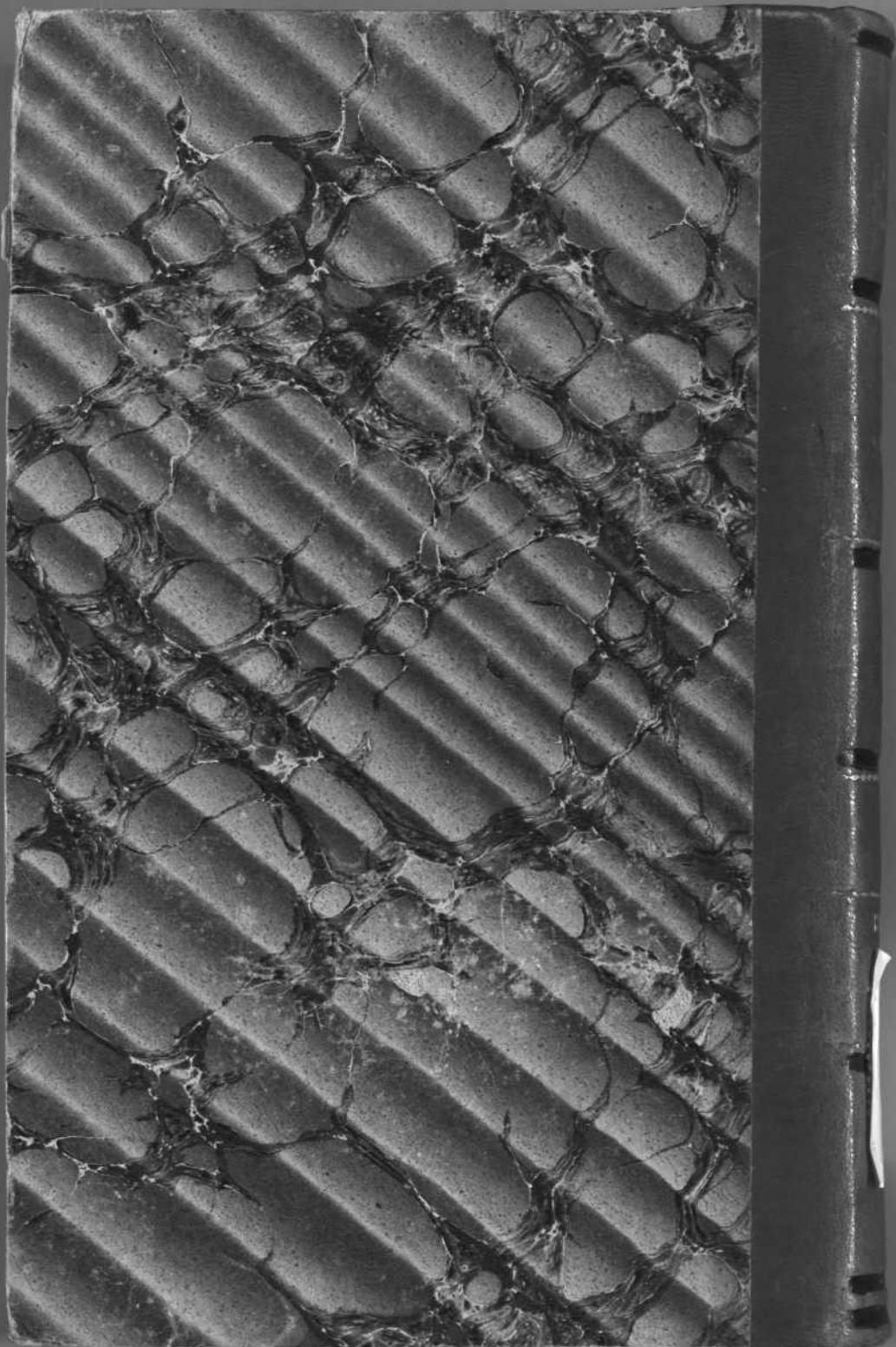












BOZY

КАТРАНТЕЖИ

2

БРАЧНОТЕКА

80669